3 1761 05333792 9

Savinien de Cyrano Bergerac

Il a été tiré de cet ouvrage 500 *exemplaires numérotés et signés.*

500 exemplaires sur alfa vergé *(6* à *505).*
5 exemplaires sur Japon Impérial *(1* à *6).*
avec 3 états du portrait.

N° 4

TOUS DROITS RÉSERVÉS

6997

BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PARIS

Antonin

PIERRE BRUN

Savinien de Cyrano Bergerac

GENTILHOMME PARISIEN

L'Histoire et la Légende

DE LEBRET A M. ROSTAND

Ouvrage orné d'un Portrait gravé et de planches hors texte

522455
14. S. 51

PARIS (IXe)
H. DARAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
96-98, Rue Blanche, 96-98

MDCCCCIX

PQ
1793
B7.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE D'UNE LÉGENDE

Au XVIIe siècle avait vécu avec fracas et écrit avec verve un gentilhomme de petite noblesse, M. de Bergerac, que les contemporains avaient jugé seulement par ses défauts, par ses excentricités bruyantes et par ses audaces de surface : on parlait de ses duels, de son entrée au cours de Gassendi, de sa bravoure folle, de son assassinat du singe de Brioché, de ses querelles avec Dassoucy, de son nez, de ses fréquentations malencontreuses, de ses gasconnades; de son horreur pour la *domesticité*. Le *Menagiana* le citait comme « grand ferrailleur », Tallemant le traitait de « fou », Boileau « d'audacieusement burlesque » mais le préférait à Motin ; un auteur anonyme de 1650 lui faisait interpréter son nom de la façon suivante : « Mage et Roi étaient jadis *unum et idem*. On appelait un roi Cir, en français Sire, et comme ce mage, ce roi, ce cir, pour faire des enchantements, se campait au milieu d'un cercle, c'est-à-dire d'un O, on le nommait

Cir an O » ; on rappelait ses démêlés avec Scarron et Montfleury ; on parlait de son « libertinage », puis de sa conversion *in extremis* par les soins de pieuses, et religieuses, et honnêtes dames ; on l'enterrait enfin après un accident à versions multiples, dans le monastère des Filles de la Croix, rue de Charonne, et sans guère lire ses œuvres, — sauf son *Agrippine* qui fit scandale, — ses œuvres qu'éditait, avec des réserves dévotes, son ami et exécuteur testamentaire, Lebret, chanoine de Montauban.

La légende était établie ; les erreurs devenues dogmes ; les discussions closes ; puis Cyrano tomba dans l'oubli.

Le XIXe siècle, qui restera le grand siècle de la critique, se reprit à ce nom ; et tout d'abord on chercha à établir le lieu de naissance de l'écrivain. Dujarric-Descombes, Sauveroche, Cayla, Dessales, Audierne, Roumejoux, Leblanc, Lapeyre, Mérilhou, Magne, Fourgeaud-Lagrèze, le voulurent tous né dans le Périgord, soit par inadvertance naturelle, soit par vanité de clocher, sans songer que, pour porter le nom de Bergerac, — comme il n'y a jamais eu en Périgord de château de ce nom, — il eut fallu que Cyrano héritât de son père la seigneurie d'une ville qui avait passé des sires de Pons aux comtes de Périgord par le mariage d'Archambaud IV à Jeanne de Pons, et

avait été ensuite vendue par le comte Roger-Bernard à Philippe VI.

En vain Jal, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, donna en 1872 l'acte de baptême de Cyrano copié sur les registres de la paroisse Saint-Sauveur à Paris ; en vain, Auguste Moutié, le vicomte de Gourgues, Vapereau, Vitu, Müller, M. Em. Labroue, dans divers ouvrages ou articles de critique, ouvraient-ils les yeux à une vérité évidente. Telle la calomnie de Basile, la Légende, monstre affreux, « rasant le sol comme hirondelle avant l'orage..., germe, rampe, chemine..., va à la diable... » ; elle entre dans le monde des lettrés, est acceptée par les ignorants qui la trouvent charmante et commode ; bref Cyrano est catalogué et l'on ne s'en occupe plus que pour orner, embellir en déformant... Enfin Paul Lacroix vint ! Il donne une édition, qu'il juge complète, des Œuvres de l'écrivain, précédées d'une notice *historique* dans laquelle il fait naître Savinien en 1620 à Bergerac et son frère en Berry. Puis il le suit à travers toute sa carrière aventureuse, brouillant les faits et les dates avec une autorité naïvement touchante, lui attribue des vers qu'il n'a jamais écrits, refaisant et complétant sa prose, regrettant que les *vols* de la mystérieuse Confrérie de l'Index nous aient privé d'une partie de ses chefs-d'œuvre, insinuant que cette

même Confrérie a bien pu l'assassiner et pleurant sur son sort.

Dès lors la Légende est fixée. Audacieux qui voudra déranger les plis de sa robe vaporeuse ; Charles Nodier, Th. Gautier s'en garderont, et Cyrano sera un *grotesque in æternum*, réparant d'ailleurs ses « fautes de jeunesse » par une mort édifiante.

Cette question du reste devient passionnante, les éléments de tout ordre, — même politique, — s'en étant mêlés ; mais nous aurons aussi à y revenir.

J'intervins alors : vers 1885, le nom de Cyrano occupa mes loisirs et bientôt me devint une bienfaisante obsession. Durant six ans, je fouillai les rares archives, lus les nombreuses études, m'informai du *milieu* où avait évolué cet auteur, disséquai ses œuvres et, en 1894, avec l'approbation de la Sorbonne, donnai mon *Savinien de Cyrano Bergerac, sa vie et ses œuvres* d'après des documents inédits. J'y prenais corps à corps la Légende ; j'y établissais la partie positive de sa biographie avec dates et faits précis ; je demandais en concluant, si « le Cyrano vrai remplacerait le Cyrano légendaire »; j'espérais, — illusion touchante! — avoir rectifié « des erreurs et des à peu près » et combattu « des hypothèses arbitraires et des inexactitudes ». Je ne fus pas longtemps à être détrompé.

Dès 1897, M. Edmond Rostand obtenait par la

représentation de son *Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque en 5 actes et en vers, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, un succès tel qu'il faut remonter jusqu'à Corneille pour enregistrer pareil triomphe. L'auteur délicat *des Romanesques*, l'enchanteur de *la Princesse lointaine*, l'exquis poète de *la Samaritaine*, après sa *Place Royale*, *sa Médée*, avait donné son *Cid*, et tout Paris pour Cyrano avait les yeux qu'aurait dû avoir Roxane, éprise maladroitement de son benêt de Christian. Ah ! ce fut un beau tapage, un grand concert de louanges, et la croix de la Légion d'honneur, et l'Académie française, et la vente de centaines d'éditions, et le redoublement par toute la France, éprise de panache, de représentations incalculables !

Et la critique, aussi attendrie qu'enthousiaste, célébrait le nouveau père de la comédie héroïque, sans Richelieu, sans Chapelain et sans Scudéry. Bien au contraire ! Les gros seigneurs, tels MM. Em. Faguet et J. Lemaître, étaient par hasard lyriques pour se hausser au ton de leur héros ; et la Légende méchante « s'élançait, étendait son vol, tourbillonnait, enveloppait, arrachait, entraînait, éclatait, tonnait... » ; et le public, le bon public se passionnait, et M. Rostand emportait dans le bondissement de sa verve les scrupules de la critique raisonnable et raisonnante et les hésitations même des historiens méticuleux.

Que devenais-je alors? M. Aderer me citait bien dans son feuilleton du *Temps*, comme « ayant tenté de mettre Cyrano à sa vraie place » ; d'autres et d'autres encore essayaient de rappeler mon *vrai* Cyrano ; mais les mieux intentionnés, tel M. Eug. Lintilhac dans son feuilleton du *Rappel*, me reprochaient de « désenchanter par ma très exacte et très intéressante étude » les spectateurs de M. Rostand et leur conseillait de « m'oublier pour un soir ». Moi-même je protestais modestement dans *la Revue Bleue* en m'excusant de mes « pures chicanes de pédant dont M. Rostand devait être le second à sourire, —car je tenais à me compter — », et je rendais hommage au génie créateur du poète, emballé par la vue de mon Cyrano réalisé vivant, marchant avec sa rapière, parlant par la voix sonore de M. Coquelin. J'invoquais avec timidité la vérité historique ; je m'insurgeais doucement contre mon écrivain adonisé, transi en face d'une précieuse, conventionnelle portraicture d'un « mourant » de Mademoiselle de Scudéry revu par Victor Hugo ; mais je me joignais au concert unanime et, par ma veulerie voulue, —*horresco referens !* — j'accréditais la Légende qui « devenait un cri général, un crescendo public, un chorus universel... ».

Mais pourtant point de fête complète : quelques voix discordantes, dès 1898, se firent entendre.

M. Em. Magne, avec l'intolérance hardie que donne la jeunesse, publia *les Erreurs de documentation de Cyrano de Bergerac*, où il se saisissait d'un pavé énorme pour écraser un brillant papillon: « Il lui plaisait de s'élever contre la *jourdanité* de la foule ; il lui plaisait de ne se point convertir à la religion Rostandine... »

Et ce qu'il y eut de comique, c'est que M. Rostand se sentit touché et polémiqua pour se défendre. D'ailleurs, M. Em. Magne était parti en guerre « parce qu'on lui avait gâté *son vrai Cyrano* ». L'audace était belle de toute manière et par quelque biais qu'on l'appréciât.

Puis le silence se fit. L'astre poursuivit sa carrière ; on promena le Cyrano légendaire à travers la France et, seul, continua à être discuté le Cyrano vrai ; tandis que je me consolais avec la phrase du maître M. Em. Faguet, affirmant, dans son feuilleton *des Débats*, que « M. Rostand avait certainement lu mon livre très documenté ». De cela je ne me doutais guère avant de l'entendre ainsi proclamé.

En France, nos admirations et nos polémiques sont d'autant plus brèves qu'elles ont été plus ardentes. L'étranger prend les choses plus au sérieux : la légende de Cyrano et son histoire furent âprement discutées. L'Université de Philadelphie entendit le

cours du professeur Jodocius ; New-York lut *The Nation* qui rendait hommage flatteusement à mon « information » ; il en fut de même dans les colonnes de *l'Indépendance Belge* de Bruxelles et des *Daily News* de Londres. Mais c'est l'Allemagne surtout qui fit feu des quatre pieds. Le célèbre critique Erich Schmidt se rendait à mes conclusions ; l'Université de Berlin coiffait du bonnet de docteur M. Hans Platow, qui avait pris pour sujet tout justement celui qui nous occupe, ne voulait pas d'un Cyrano gascon, acceptait mes hypothèses timides sur les voyages de notre écrivain, et en somme me démarquait sans grande pudeur en me citant de temps à autre en leit-motiv, et, certainement pour m'amadouer, me déclarait en terminant « le juge le plus autorisé après de longues et profondes études ».

J'en passe et des meilleurs pour arriver au sérieux ouvrage de M. le Dr Heinrich Dübi, récemment donné à Berne et qui a profité des travaux de tous ses prédécesseurs. C'est d'ailleurs ce qu'il dit lui-même, en se rendant ce témoignage : « Je me permets de soutenir que je connais et comprends de la vie et des œuvres de Cyrano autant que quiconque qui ait écrit jusqu'ici sur lui... » J'ai, en ce qui me concerne, la joie de m'être par avance rencontré, en presque tous les points, avec ce savant informé et qui sait l'être, qui traite la

question des *libertins* et me met, — ce que je regrette, — en cette matière bien au-dessus de mon vieux maître éminent Perrens, qui d'un coup de pied rapide et dédaigneux repousse M. Em. Magne, qui se range à une partie de mes hypothèses sur les voyages de Cyrano, et ne me reproche que d'avoir « laissé de côté, comme frivoles et inconvenantes, certaines parties des mss. de la Bibl. Nat. ».

Et toutefois tient encore la légende ; car « il n'est pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter » aux inattentifs et aux moins instruits. Aussi, malgré les efforts de certains, malgré le présent livre qui, sous une forme nouvelle et allégée, va offrir aux lecteurs la documentation de l'ancien, avec les corrections obligatoires de la deuxième édition revue et amendée, nous en resterons, — j'en ai la crainte, — au « grand ferrailleur » du *Menagiana*, au « fou » de Tallemant, au « burlesque » de Boileau, au converti de la mère Marguerite de Jésus, à l'amant transi de M. Edmond Rostand, à l'enseveli dont on croit pouvoir retrouver les ossements sous le sol fouillé de la rue de Charonne, et le Cyrano légendaire absorbera à travers les siècles le Cyrano vrai, — car j'ai perdu toute illusion ; — mais, à l'inverse de Fontenelle, j'ouvre la main qui contient une parcelle peut-être de vérité.

CHAPITRE II

LE VRAI CYRANO (1)

Charles de Sercy nous apprend que Savinien appartenait « à une famille fort bonne, qui avait produit un grand nombre de personnes recommandables dans la robe et dans l'épée ». Son grand-père, messire Savinien, noble homme, avait été, en 1571, secrétaire du roi et, en 1573, auditeur à la Cour des Comptes ; son grand-oncle, Samuel, fut abbé de Saint-Jean-des-Prés en Bretagne ; son père, Abel Ier, épousa, le 3 septembre 1612, Espérance Bellanger, et fut attaché en qualité d'intendant au duché de Chevreuse. Il possédait dans l'actuel département de Seine-et-Oise, les terres et seigneuries de Mauvières, de Bergerac et de Saint-Laurent, et eut sept enfants : Denys, né le 13 mars 1614, et mort en bas âge ; Abel II né en 1615, qui continua la branche aînée et prit le nom de Cyrano-Mauvières ; Antoine, né le 11 février 1616, décédé jeune ;

(1) Cf. *Sav. de Cyrano Bergerac*, Paris, Colin, 1893.

Honoré, né le 3 juillet 1617, et mort aussi de bonne heure ; Savinien, né à Paris, le 6 mars 1619, durant un voyage de sa mère, et qui fut baptisé le 10 dans l'église Saint-Sauveur ; Marie qui épousa un commis de finances, Jean de Serre ; Anne, enfin, qui devint la femme de Charles Poussemotte, écuyer, sieur de Tiercarville.

Paris peut donc à bon droit s'enorgueillir d'avoir, par fortune, vu naître Savinien II de Cyrano Bergerac, — et ce fut certes un premier tort qu'eut envers lui le Hasard qui ne le fit pas originaire de la Gascogne.

Vers sept ou huit ans, au témoignage de Lebret avec lequel commencèrent alors ses relations, il fut confié par ses parents à un curé de campagne qui, tant bien que mal, — plutôt mal que bien, — s'occupa de son instruction. Pas savant et très pédant, — deux choses qui ne s'excluent pas d'ordinaire, — le maître, un Sidias, à en croire son élève, — était fort brutal, et ses procédés, ainsi que sa méthode, déplurent infiniment à Cyrano qui le traitait à part lui d'âne aristotélique.

En 1631, nous le trouvons au collège de Beauvais, à Paris, que dirigeait un principal plus érudit, mais aussi pédant et aussi brutal, Grangier, qu'il drapa plus tard dans son *Pédant Joué*. En 1637, il a terminé ses études et se livre aux incartades de jeunesse que suffisent à expliquer son âge et la fougue de son tem-

pérament. Puis, il prend, toujours avec Lebret, du service dans les garde-nobles, presque tous gascons, et que commande Carbon de Castel-Jaloux, un des vaillants hommes du siècle.

La France envoyait alors des troupes sur l'Escaut, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées : les garde-nobles se jettent dans Mouzon, et Cyrano, durant une sortie, a le corps traversé de part en part d'une balle de mousquet (1639). La guerre de Trente Ans se poursuit et, à peine guéri, notre homme rejoint l'armée, mais dans un nouveau régiment, celui des gendarmes du prince de Conti et prend part au siège d'Arras. Cette fois, il reçoit un furieux coup d'épée à la gorge et renonce à la carrière militaire pour se livrer aux lettres (1640).

De retour à Paris, il entend parler du cours privé de Gassendi, s'y fait admettre l'épée à la main et partage les leçons du célèbre philosophe avec Hesnaut, fils d'un boulanger, qui devint le coryphée du libertinage et le maître de Mme des Houlières ; Bernier, médecin et voyageur : Chapelle, fils de Luillier, qui inclina toujours vers un facile épicuréisme et gaspilla son talent en chansons bachiques ; Molière, qui n'était alors que Poquelin, et qui préludait à ses plagiats géniaux en empruntant à son verveux camarade des idées et des formes.

Cyrano avait alors vingt-un ans. D'après ses por-

traits de Z. Heince et de Desrochers, nous le voyons comme un beau jeune homme, à la figure régulière et intelligente, au regard plein de feu et d'ironie ; une moustache très fine ombre une lèvre railleuse ; ses cheveux sont peignés à la mode des raffinés ; et cet ensemble serait des plus heureux s'il n'était gâté par un nez un peu fort, que Cyrano défendait de sa plume et de son épée. On connaît ses duels ; voici l'apologie écrite : « A la longueur du nez se mesurent la vaillance, l'esprit, la passion, la finesse ; le nez est le siège de l'âme... ».

Il hante alors les cabarets où il fait la connaissance de Linière qui lui vaut d'inscrire dans sa vie une page arrachée à la légende épique d'un Amadis ou d'un Artagnan. Le poète avait blessé par une épigramme un grand seigneur qui, pour se venger, aposta un soir sur sa route cent assassins. Cyrano lui ordonne de «prendre une lanterne» et s'engage à « l'aider à faire la couverture de son lit ». Suivi à distance de témoins curieux de le voir à l'œuvre, entre autres M. de Cuigy et M. de Bourgogne, Bergerac se jette sur les *braci*, en tue deux, en blesse sept et met le reste en fuite. Ce fait d'armes rapporté au maréchal de Gassion aurait pu valoir à Cyrano assagi une haute protection, qu'à ce moment il refusa.

Mais à cette bravoure il joignait un emportement

qui allait parfois jusqu'à la folie. Voyant le singe de Datelin-Brioché sur les tréteaux de la rue Dauphine, déguisé par son maître en bretteur *à la Cyrano*, il fend, l'épée au poing, les rangs des spectateurs dont il taillade les souquenilles et, prenant Fagotin pour un laquais, dans son courroux il l'embroche. Croyant avoir à se plaindre de Montfleury, il lui interdit la scène pour un mois et lance au parterre un défi collectif.

D'ailleurs ce sont là traits de sa jeunesse, et, plus tard, « il ne boira du vin que rarement, sera modéré dans son manger et plein de retenue envers le beau sexe », à ce que nous apprend Lebret ; il ne gardera qu'un scepticisme adouci et raisonné, celui de l'homme revenu de partout après avoir été quelque part ; il aimera la nature ; il fascinera, si nous en croyons l'abbé Pierquin, curé du Chastel près Reims, les vautours et les milans ; il acceptera enfin la *domesticité* du duc d'Arpajon et un gîte dans l'Hôtel du Marais qu'habite son protecteur.

Mais jusque-là, dans son logis de la rue Saint-Jacques, il écrit ses œuvres, et peut-être quitte-t-il Paris de temps à autre pour aller en Angleterre, en Italie et en Pologne. Nous avons là-dessus de lui quelques narrations romanesques, et de Lebret un témoignage assez obscur.

Je ne tiens pas plus qu'il ne convient à mes hypothèses, et je les donne pour ce qu'elles valent. Aussi bien le XVIIe siècle est-il trop discret, et la réclame tapageuse y est si peu *couleur locale*. Nous avons changé tout cela. Si c'est un bien, c'est surtout pour les auteurs de biographies : nos neveux auront facilité grande à les établir précises et positives.

Mais ce n'est plus par des hypothèses que je veux indiquer dans quel milieu évolua Cyrano, quels amis il fréquenta, quel genre de vie il mena depuis qu'il quitta le service militaire jusqu'au jour où il entra à l'Hôtel d'Arpajon. Durant les quelques mois qu'il combattit dans les camps, il fut apprécié de M. de Bourgogne et du maréchal de Gassion, « qui aimait les gens d'esprit et de cœur parce qu'il se connaissait en tous les deux » ; il lia relations de juvénile et franche camaraderie avec Cavoye, Brissailles, Montchenin, Saint-Gilles, Brienne, sans omettre Lebret qui depuis... mais alors il était ferrailleur. Puis, rendu à la vie privée, il se jeta dans les coteries les plus diverses aux tendances différentes, que l'on a essayé de cataloguer sous les noms de « préciosité », « burlesque », « libertinage ».

La littérature de cette première moitié du XVIIe siècle n'est que confusion et indiscipline ; aucun centre, aucune unité de vues, aucun principe général qui se

fasse jour et s'impose dans cette anarchie tumultueuse des esprits. Rien d'absolu, rien de net à travers les brusques écarts d'auteurs originaux sans doute, mais sans grand génie, vigoureux certes et féconds, mais rebelles à toute règle, oscillant d'Aristote à Epicure et de Gassendi à Descartes, essayant tour à tour de Chapelain et de Coras aux épiques solennités ; de Sarrazin et de Bensserade aux légères poésies ; de Sorel et de Furetière, réalistes bourgeois ; de Saint-Amant et de Dassoucy, indépendants peu classés ; ne sachant où se prendre ni comment se fixer ; car, s'il y a déjà des modèles, il n'y a point de doctrine, et l'Académie elle-même à sa naissance reflète toutes les diversités et toutes les contradictions d'un pareil milieu.

Les *Ruelles* prennent leur mot d'ordre dans la chambre bleue d'Arténice, qui accueille les représentants des invasions étrangères et le troupeau français de leurs imitateurs, éperdus des *concetti* et des *agudezzas* ; les Précieuses et les Précieux, dont Sappho et Valère, sont là qui admirent les romans nés de *l'Astrée*, où les Lignon roulent des flots de petit lait, et sur les bords fleuris desquels les feuilles des arbres sont en soie verte, les fleurs en porcelaine émaillée ; ils rêvent des buissons peignés, des nuages ouatés, un ciel de moire floconneuse, des ruisselets

formés des larmes des vrais amants, gazouillant sur un fonds semé de sable d'or, des bergers lardés de rubans, des bergères vêtues de robes de satin, et des petits moutons calamistrés comme des marquises ; ils se pâment à la *Guirlande de Julie* ; ils subtilisent les sentiments, jouent aux *compliments*, aux *flatteries*, aux *conversations*, aux *éléments*, aux *portraits*, s'embarquent pour de multiples voyages au pays du Tendre dont Mademoiselle de Scudéry sera le géographe ; ils commencent à mériter l'épithète que Molière, cet iconoclaste, attachera à leur nom.

Et Cyrano prendra là partie de ses *Lettres*.

Mais cette influence de la préciosité est combattue par le réalisme gaulois en révolte contre le bel esprit. Sorel va ouvrir le feu ; et Scarron sera le héros de cette nouvelle Fronde dont d'Urfé fut le Mazarin. Le burlesque, d'ailleurs, est-il autre chose que le précieux, si l'on peut dire, retourné, dégageant le côté brutal et humain des plus graves problèmes, floraison bizarre et maladive qui ramena l'esprit français à sa verve naturelle par une salutaire poussée, — accident heureux, à tout prendre, de notre histoire littéraire, et que la Fronde, cet accident de notre histoire sociale, s'est rencontrée juste à point pour développer ? Il a pour traits distinctifs la *pointe* outrée, la métaphore hydropique, le style fier et superbe,

l'allure extravagante du matamore ; il joint la saillie hasardeuse au proverbe populaire ; il se vautre dans le mauvais goût et dans l'équivoque ordurière ; il raille les règles sacro-saintes ; il fait voler les vieux cadres en éclats ; il rit à gorge déployée des raffinements précieux dont il aperçoit les côtés mièvres et ridicules et auquel il sert de repoussoir.

Et là Cyrano prendra son *Pédant Joué* et ses *Entretiens pointus.*

Donc le burlesque et le précieux ont agi sur l'esprit de notre auteur. Mais ce qui l'a formé le plus sans doute, c'est la théorie libertine, c'est l'influence de Gassendi et de Descartes, cette sorte d'indécision, venue de Montaigne et de Charron, pour ne pas remonter plus haut, cette divinité de la Raison par opposition à la Foi, cette science cartésienne, ces tendances sensualistes.

Et là Cyrano prendra son *Fragment de physique*, son *Agrippine* et son *Autre Monde.*

Et aussi voilà comme il sera en relations avec Longueville-Gontier, aves Gilles Filleau des Billettes, avec Adrien de la Morlière, avec Michel de Marolles, avec Rohault, tous hommes de poids et de savoir, philosophes et mathématiciens, comme également avec Scarron, avec Dassoucy, — encore que ces dernières relations l'aient conduit à des ruptures reten-

tissantes, — avec Tristan L'Hermite, avec le Royer de Prade ; et voilà comme, de ces courants divers, de ces influences divergentes, s'est formé un écrivain de talent et de haute valeur personnelle, original de ton, d'allures, de style, non par exemple de fond et de pensée, original *à fleur de peau*, pour ainsi dire ; car il a cultivé tous les genres en vogue, empruntant sa *Physique* à Descartes, sa *Philosophie* à Gassendi, à la Rome antique sa *Tragédie*, à la Rome moderne sa *Comédie*, à Sorel, peut-être à Rabelais, ses *Voyages*, à tous ses contemporains ses *Lettres* et ses *Entretiens*, précieux avec ceux-ci, burlesque avec ceux-là, libertin avec les autres.

Cependant, l'âge venant des résolutions sérieuses, il accepta les propositions d'un grand seigneur, le duc d'Arpajon, comte de Rodez, marquis de Sévérac, vicomte de Montal, baron de Salvagnac, Montclar et autres lieux, conseiller au Grand Conseil, lieutenant général en Languedoc, qui habitait tantôt son château de Châtres, où Cyrano le suivait, tantôt son hôtel à Paris, voisin du couvent de la Merci. Les premiers temps furent heureux et les rapports cordiaux : Bergerac dédiait à son *patron* l'édition de ses *Œuvres diverses* chez Sercy (1654), rimait galamment un sonnet à Jacqueline d'Arpajon, mais avait la malencontreuse idée de redoubler en hommageant au duc

son *Agrippine*, qui mécontenta sûrement le pieux bienfaiteur de l'église de Ceignac.

Ce mécontentement eut bientôt lieu de s'affirmer ; car Cyrano ayant été blessé par la chute d'une poutre, un soir qu'il rentrait à l'hôtel, le protecteur abandonna son protégé. Il fut recueilli par messire Tanneguy Regnault des Bois-Clairs, grand prévôt de Bourgogne et de Bresse, et conseiller du roi en ses Conseils. C'est dans la maison de ce nouveau *patron*, ami auquel Bergerac avait adressé plusieurs de ses *Lettres*, que l'on tenta de convertir le libertin, sans y réussir d'ailleurs ; il se fit transporter, sentant sa fin prochaine, chez son cousin Pierre, à la campagne, et y mourut, en septembre 1655, à l'âge de trente-cinq ans.

On l'enterra en grande pompe dans l'église du monastère des Filles de la Croix, auprès de la femme et du fils du duc d'Arpajon.

Ainsi disparaissait en pleine vigueur physique, en pleine force intellectuelle, cet écrivain de talent qui a tant occupé notre critique et sur lequel ont été énoncées tant d'opinions erronées, lancées tant de fausses et contradictoires appréciations, émis tant de jugements inéquitables, et que j'ai vainement tenté de situer et de peindre avec une entière impartialité et une indiscutable bonne foi. Car rien ne me paraît

plus sot également et plus inutile que d'apporter dans nos controverses littéraires autre chose que l'interprétation naïve des documents, rien de plus misérable que de torturer des textes en vue d'une cause. Et trop souvent le fit-on à propos de ce franc et loyal Cyrano qui, plus qu'aucun autre peut-être, était digne de la vérité toute nue que tant il aima, dût-elle lui être funeste, âme enfantine sans malice et sans détours, bien moins complexe qu'on l'imagine vu l'étrangeté de quelques-uns de ses actes et la bizarrerie de sa destinée.

CHAPITRE III

ENTRE LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

J'ai publié la preuve que Cyrano avait été baptisé à Paris, — ce qui n'a pas empêché maints auteurs de continuer à le dire gascon.

Je vais donc redonner son extrait baptistaire : « Le dix-neuf mars mil six cent dix-neuf, fut baptisé Savinien, fils d'Abel de Cyrano, écuyer, sieur de Mauvières, et de damoiselle Espérance de Bellanger, le parrain noble homme Antoine Fanny, conseiller du Roi et auditeur en sa Chambre des Comptes, la marraine damoiselle Marie Fédeau, femme de noble homme, maître Louis Perrot, conseiller et secrétaire du Roi, Maison et Couronne de France... » [Registre de la paroisse Saint-Sauveur.]

Et puisque j'en suis à la famille de Savinien, qu'il me soit permis de rappeler quelques faits que j'ai établis.

La mère de Cyrano, Espérance de Bellanger, ou Bérenger, qu'Abel Ier avait épousée le 3 septembre

1612, était fille d'Antoine de Bellanger et de Fleurance Tricot. Antoine pouvait fort bien être parent des marquis de Bérenger ; car on le trouve souvent cité, ainsi que sa fille, sous ce vocable et avec la particule ; il figure dans le *Grand Epitaphier de l'Arsenal*, ainsi qu'un autre de ses parents, Simon ; Lebret, d'ailleurs, l'affirme. Il portait d'azur au chevron d'or, accompagné de deux besans et en pointe d'une couronne de marquis de même, — suivant le *Grand Epitaphier* précité ; — et de gueules à un hexagone composé de deux triangles d'or, à l'étoile du même en cœur, — si nous en croyons l'*Epitaphier ms.* de la *Bibliothèque Nationale*. Quant à notre auteur, ses armes (sans émaux), étaient de ..... au chevron de..... accompagné en chef de deux pattes de lion et en pointe d'une merlette de..... au chef de.....

Jal a affirmé que « la mère Marguerite de Jésus, prieure du couvent de la Croix », était une tante de Cyrano. Il commet là une légère erreur. La prieure de la communauté des Filles de la Croix était bien Catherine de Cyrano, tante de notre auteur puisque sœur cadette de son père ; mais elle avait pris en religion le nom de sœur Hyacinthe ; et la mère Marguerite de Jésus, fille d'un gentilhomme Toulousain, M. de Senaux, fut la fondatrice (1639) de l'Ordre, dont elle devint la supérieure.

Une autre erreur commise par MM. G. Capon et Y. Plessis est de donner, dans un *document* intéressant du 7 septembre 1707, cinquante ans à Pierre de Cyrano, neveu de Savinien et fils de son frère Abel II. Ce dernier se maria le 30 juin 1649 (cf. Registres de l'Église Saint-Jacques du Haut-Pas), et eut pour premier enfant Marie-Catherine, à laquelle servit de marraine la prieure du couvent dont je viens de parler, et qui fut baptisée le 8 septembre 1659. Abel Pierre visé par le document ci-dessus sous le nom de Pierre, — ce qui établit encore une confusion que j'ai eu fort à faire pour démêler, avec Pierre, cousin de notre écrivain, — naquit donc au plus tôt en 1660, et n'avait que quarante-sept ans au maximum lors de cette arrestation et comparution devant M. d'Argenson, dont parlent, avec une grande exactitude, MM. Capon et Plessis. Et, à ce propos, M. Georges Derville, dans un article des *Annales politiques et littéraires*, — car toute publication qui se respecte a lieu de s'occuper de Cyrano, — à tort et à travers, quelquefois avec vérité, — traite de la question sans la trop entendre, raillant « les fureteurs impitoyables qui se sont avisés de remonter aux sources, et solennellement sont venus déclarer que Rostand avait commis de graves erreurs historiques....., les érudits qui firent un beau tapage en étalant leurs documents authentiques... »

Moi qui, je l'ai dit et publié, ne me soucie guère d'un Cyrano historique au théâtre ; qui admets très bien la vision légendaire de M. Rostand ; qui tiens de peu la regratteuse critique de l'érudition en face de la lyrique envolée du dramaturge, je ne prends rien pour moi des mépris spirituels de M. G. Derville, mais je ne puis m'empêcher ici de renvoyer à la généalogie de Cyrano que j'ai donnée très complète (1).

Cette généalogie démontrera suffisamment l'inexactitude de M. Rostand, qui fait dire à Cyrano :

« ..... Ma mère
Ne m'a pas trouvé beau. Je n'ai pas eu de sœur, »

trait par lequel l'auteur dramatique nous émeut, mais qui change Bergerac en héros romantique désabusé et chattertonesque, et qui complète bien la légende du Cyrano

« ..... tué dans une embûche
Par derrière, par un laquais, d'un coup de bûche, »

sur l'ordre de la Compagnie de Jésus, ou à l'instigation d'un ennemi anonyme.

Que de réserves à faire sur l'histoire telle que la pratique M. Rostand : entre le siège de Mouzon et celui d'Arras, Bergerac a changé de régiment et ne se trouve donc pas sous les ordres de M. de Guiche, ni

(1) Cf. S. de Cyrano Bergerac, Paris, 1893.

dans les rangs des cadets de Gascogne ; Christophe de Neuvillette, tué durant le siège, n'a aucune raison majeure pour se prénommer Christian, et ne fut jamais le rival de Cyrano ; car sa femme, Madeleine Robineau, — et non Madeleine Robin, — ni Roxane, inconnue à Somaize, — n'aura de rapports avec le libertin, comme nous le verrons, que sur la fin de sa vie et dans l'intention charitable de le convertir ; Ragueneau et sa rôtisserie n'ont rien de la truculence que le disciple de Hugo lui prête et, s'il entre plus tard dans la troupe de Molière, il a des aventures, que rapporte Dassoucy, et qui ne le mettent guère en posture de nourrir longtemps les poètes crottés !

Ce Ragueneau pourtant a quelque part de vérité, — ce que nous ne pouvons dire de Guiche, par exemple, l'homme le plus ladre et le plus spirituel de France, — mais ce que l'on peut appliquer, du moins dans une certaine mesure, à Linière et à Montfleury. Toutefois, pour ce dernier, M. Rostand suppose entre lui et Cyrano, jaloux de Roxane, une sorte de rivalité amoureuse :

« ..... Ce Silène,
Si ventru que son doigt n'atteint pas son nombril,
Pour les femmes encor se croit un doux péril,
Et leur fait, cependant qu'en jouant il bredouille,
Des yeux de carpe avec ses gros yeux de grenouille...

Il n'y eut jamais, dans la querelle, pareille intention de la part de Bergerac ; et M. Magne a dit avec raison : « Voyez-vous Montfleury et son cercle de fer sautillant comme un marquis autour des femmes ! Quelle grâce, quel esprit, quelle séduction, cet homme qui, hors du théâtre, était le plus ridicule des Falstaff, pouvait-il mettre à son service ? Et comment Cyrano, le héros de tant d'aventures galantes et chevaleresques, aurait-il craint la concurrence d'un rival ? »

C'est comme pour Christian. D'abord le Parisien aurait-il qualité pour défendre auprès des Gascons, et le sauver de leurs brimades, son compatriote ? Et puis le duelliste enragé, capable d'interdire ainsi la scène à Montfleury, d'embrocher le singe de Datelin, de mettre en déroute les cent assassins apostés sur le passage de Linière, de forcer Dassoucy à franchir les Alpes, trouverait-il la patience sublime de supporter les plaisanteries du lourdaud Christian, son rival ? Ce sacrifice ne serait-il pas au-dessus de ses forces et en dehors de son caractère, comme cette posture d'être amoureux à la cantonade ? Au lieu de s'occuper de la couleur des bleus rameaux et du tremblement adoré de la main de Roxane, — à la mode de Lamartine, — tel que je le connais, notre homme, l'épée aux dents, eut escaladé le balcon que fleuris-

sait le jasmin. D'ailleurs, en cette ravissante scène du IIIe acte, étant même admise l'idée d'un « mourant » en face d'une « précieuse », il n'aurait point parlé ainsi qu'il le fait. Il suffit, pour en être assuré, de lire ses *Lettres d'amour*, — les vraies, — que nous possédons et que j'étudierai tout à l'heure.

Quant à son indépendance absolue, va-t-elle jusqu'à la tirade de M. Rostand ?

> Non merci !...

Oui, on l'a applaudie au théâtre, — et avec légitimité ; — oui, je puis approuver la touchante préoccupation de l'auteur pour arriver à la couleur locale qui se traduit par le nom du libraire Charles de Sercy et le titre du journal *le Mercure François* ; mais je ne puis souscrire à

> S'aller faire nommer pape par des conciles
> Que dans des cabarets tiennent des imbéciles ;

Car « ces imbéciles » avaient nom Hesnaut, Bernier, Chapelle, Tristan, Dassoucy, Linière, amis de Bergerac beaucoup plus que Ragueneau et que les cadets de Gascogne qu'il fréquentait à peine ; et encore moins admettre le refus formel de

> Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,

démenti par son entrée à l'hôtel du duc d'Arpajon.

D'ailleurs cet idéal qu'il vante :

> ..... Chanter
> Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
> Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,

est-ce celui du sieur de Bergerac, gentilhomme de lettres du XVIIe siècle, et *domestique* d'un grand seigneur, auquel il offre ses *Œuvres* précédées de *dédicaces* aussi plates que celles de Corneille et de tous les auteurs de son temps ? Ne serait-ce pas plutôt celui du délicieux *Passant* de M. Fr. Coppée, que Cyrano a pressenti et deviné, à en croire M. Rostand ? D'ailleurs on a chez lui l'esprit bien prophétique : en 1655, Ragueneau est

> .... moucheur de... de... chandelles chez Molière

à Paris, et le même Molière a plagié la *scène de la galère* pour l'insérer, en 1671, dans les *Fourberies de Scapin.*

Molière, il est vrai, trouve au XIXe siècle de bizarres apologistes. M. Eug. Noël change les plagiats de l'auteur des *Fourberies* en une collaboration de Molière et de Cyrano au temps de leurs études communes chez Gassendi : tout ce qui est bon dans le *Pédant* est de la main de l'un, — on devine aisément lequel, — et tout ce qui est mauvais appartient en propre et sans conteste à l'autre. « Pauvre cheval de bois,

pauvre Cyrano ! » comme dit Charles Nodier plus informé ou, pour mieux dire, moins partial. D'autres, plus violents encore que M. Noël, entrent dans des courroux sans raison et sans excuse et dénient, avec autant d'entêtement que de maladresse, « les plagiats de Molière ». Tel un professeur que l'on chargea d'argumenter, lui cinquième, si j'ai bonne mémoire, contre mon *S. de Cyrano*... et qui se fit un succès d'estime par cette négation obstinée et aussi par sa rage à refuser, au XVIIe siècle, droit de cité aux libertins, au prétexte, j'imagine, qu'il est janséniste. Je n'insiste pas, et j'en viens à nos confrères, les critiques allemands.

Dans la seconde partie de son étude (*Charakteristiken*, 2e série, Berlin, 1901), Erich Schmidt apprécie la traduction de Ludwig Fulda et se borne à analyser la pièce de M. Rostand ; M. le Dr Hans Platow discute la date de la querelle avec Montfleury, placée en 1640 par M. Rostand, et répète qu'à cette époque Cyrano était occupé en Flandre. Ce sont là ou acceptations un peu hasardées, ou critiques bien légères. Laissons-les donc et ne chicanons plus.

Discutons des choses plus graves. J'ai dit que Cyrano avait succombé, après quatorze mois et cinq jours de souffrances, à un accident, et que presque tous les biographes avaient eu des opinions différentes

sur la nature de cet accident. Lebret en parle à peine sous une forme obscure ; Paul Lacroix conclut à un crime commis par la Compagnie de Jésus, et Brunetière constate que le célèbre *bibliophile* est coutumier de ce genre de suppositions. Vitu a trouvé, dans *la Muse historique* de Loret, un dizain du 3 janvier 1655 qui relate l'incendie de l'Hôtel d'Arpajon, et explique, avec plus d'ingéniosité que d'exactitude, que Cyrano reçut, en contribuant au sauvetage, une poutre enflammée sur la tête. Rien ne nous éclaire certainement ; mais telle n'est pas ici la question : il s'agit de la conversion du libertin à son lit de mort. Erich Schmidt « n'aime pas à croire à de pareilles conversions » ; Hans Platow signale, à ce propos, chez lui « des tendances rationnalistes » et le regarde comm « athée au point de vue chrétien » ; le Dr Heinrich Dübi enregistre l'opinion de Lebret, mais ajoute « qu'il est possible que Cyrano se soit retiré, vers la fin de sa vie, à la campagne, pour échapper aux convertisseurs importuns ». Par contre, Lebret, déjà nommé, et les femmes pieuses « de la sainte conspiration pour assurer le bonheur de sa vie future » laissent la naïve conviction de la mort religieuse de Bergerac. M. Kléber de Margerie a toute l'apparence de se ranger à cet avis, et apporte à la discussion, récemment ouverte dans les colonnes du *Caulois* et

de *la Liberté*, l'opinion « du patient érudit abbé Angot », l'historien de la seigneurie et de la famille de Neuvillette.

Malade chez Tanneguy des Bois-Clairs, Cyrano voit arriver près de son lit, avec l'intention ferme de lui donner « le coup de pied du crucifix », — ainsi que parle irrévérencieusement Tallemant des Réaux, — Lebret ; sa tante, la sœur Hyacinthe ; Marie de Senaux, la supérieure du couvent des Filles de la Croix ; et la baronne de Neuvillette, la Roxane de M. Rostand, veuve de Christophe de Champagne, le vaillant soldat travesti en Christian, femme d'une vertu sérieuse et d'un propagandisme tenace ; et sous leur pression, — au témoignage de Lebret, — « le libertinage lui parut un monstre, pour lequel il eut depuis cela de l'aversion ». Le chanoine, fier de leur œuvre commune, nous dépeint « le grand changement » opéré par toutes ces dignes personnes, et nous montre Bergerac regrettant en vers de Tibulle ses folies passées. J'avoue d'abord que je préférerais des citations moins profanes et un repentir plus sacré dans son expression ; et, du reste, la conversion de notre écrivain serait plus sûre si, sous prétexte de changer d'air, Cyrano ne s'était fait transporter à la campagne chez son cousin Pierre. La vie entière du libertin ; — son œuvre, — Cf. notamment le rôle de Séjanus dans

Agrippine, et divers passages des mss. de *l'Autre Monde* ; — la fuite à la campagne loin des « convertisseurs » ; — la qualité de ces derniers, et leur désir ferme d'éviter tout scandale, ne sont pas preuves bien certaines d'une conversion qui n'est guère affirmée qu'après la mort par cette mention apposée sur les Registres de la Communauté des Filles de la Croix : « *Cyrano de Bergerac* décéda en 1655, âgé de trente cinq ans, après avoir été ramené à Dieu par les avis et les pressantes sollicitations de R. M. de Senaux, dite Marguerite de Jésus. » La Mère Marguerite s'est-elle vantée ? A-t-elle pris sa volonté pour la réalité ? En tous cas, elle n'a jamais, — pas plus que quiconque, — osé affirmer que Cyrano avait reçu les derniers sacrements. De là mon doute qui persiste.

Il fut enterré dans le couvent même, et l'on éleva sur sa tombe un monument.

Le XXe siècle a voulu avoir sa place dans les discussions et recherches au sujet de mon écrivain. La *Commission municipale du Vieux Paris*, qui a pour secrétaire le distingué M. Lucien Lambeau, s'est occupée de retrouver les restes de Cyrano dans l'ancien couvent, sis au numéro 98 de la rue de Charonne. Les fouilles ont été commencées, avec l'appui et la publicité de toute la presse parisienne. M'est-il permis de donner ici mon avis ? Je crains que les travaux ne

doivent être interrompus sans avoir acquis de résultat. Vitu et moi avons indiqué qu'il était impossible de retrouver aucun reste extérieur du monument, détruit pendant la Terreur, époque à laquelle la chapelle fut transformée en magasin à charbon ; Erich Schmidt a affirmé après moi que « les cendres de Bergerac avaient été dispersées à la Révolution ».

Etrange destinée du libertin dont le cadavre est revendiqué par l'Eglise et dont les restes sont jetés au vent par les révolutionnaires !

Mais si nous ne reconquérons pas, pour les placer dans quelque Panthéon, les os de Cyrano, il nous reste sa pensée complète dans les manuscrits que possède notre Bibliothèque Nationale ; car les éditions données sont des plus inexactes. Ces manuscrits furent trouvés, le 18 avril 1833, auprès de Saint-Sulpice, par Monmerqué qui les posséda jusqu'à sa mort. Ils furent alors vendus, sous le numéro 4015, et échurent, au mois de mars 1861, à M. Deullin d'Epernay qui les conserva jusqu'au 29 avril 1890, époque à laquelle il les légua à la Bibliothèque Nationale (n° 4557, fonds français, nouv. acquis.). Ils contiennent des lettres dont j'ai édité quelques-unes, une scène que j'ai publiée, de même, du *Pédant joué*, et bien des passages de l'*Autre Monde* que je n'ai pu donner que partiellement. Cela tient — et voilà qui va

rassurer le Dr H. Dübi, — à ce que, ne faisant qu'une étude critique, — et non œuvre d'éditeur, — je n'ai pas cru devoir publier des fragments tout à fait immoraux dans la forme, et qui n'ajouteraient guère à la physionomie et rien au talent de Cyrano. Grâce aux indications que je donnai et que je répète, il sera loisible à tout curieux, — comme il le fut à M. Dübi, — de se renseigner sur la question. Ils y verront notamment une *lettre* « contre un Je... assassin et médisant » ; une *lettre* adressée « au Chancelier Seguier sur les Hommes illustres de la galerie du Palais Cardinal, gravés par M. Heince » ; la scène du *Pédant* à laquelle je viens de faire allusion entre Granger, Pasquier et Corbinelli, qui ne manque pas de verve ; certaines répliques coupées dans les éditions ; ils y remarqueront que les entrées et les sorties des personnages ne sont pas toujours indiquées, non plus que les jeux de scène ; ils y trouveront « la description d'un enterrement » dans l'*Autre Monde* » ; — la fin du voyage qui a été tronquée ; — et surtout une longue tirade sur « le péché originel » qui est le comble du libertinage, et que j'ai cru devoir supprimer — dont je me suis expliqué. Ils concluront sans doute qu'une édition complète s'impose ; car Lebret a été assez timoré dans ses suppressions, desquelles j'indique seulement les principales.

Cette édition, non pas encore complète, mais « des plus belles pages » de Cyrano, M. Rémy de Gourmont, avec son talent habituel de styliste, vient de la publier, en la *Collection du Mercure de France* (1908), — de quoi je suis heureux. Et il a bien voulu, en m'y citant à quatre reprises, — ce qui est aimable, — m'y attaquer une fois assez rudement, — ce qui est mal gracieux. Je m'en console toutefois en songeant que M. de Gourmont a tenu, à l'inverse de moi, à faire œuvre d'éditeur et non de critique. Et il a eu bien raison, car il en est, ironiquement je présume, resté à Paul Lacroix auquel il se réfère dans foule de notes et dont il accepte toutes es conclusions; et, sérieusement j'en suis sûr, il a confondu *la Confrérie de l'Index*, encore existante à Rome, avec *la Confrérie du T. S. Sacrement*, dont M. Allier a écrit l'histoire, parisienne, et dissoute par Louis XIV.

Telle douce naïveté dispense de toute rancune; et je ne veux garder de tout ceci que cette pensée qu'un éditeur se rencontrera, sans autre souci que celui de la vérité, pour donner complet le « Cyrano », dont je vais, dans la deuxième partie du présent ouvrage, étudier les *Œuvres*.

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES DE CYRANO

CHAPITRE PREMIER

LES LETTRES

On pourrait, au moyen du manuscrit de la Bibliothèque nationale, éditer les *Lettres* complètes de Cyrano si ces morceaux d'éloquence, dans le genre de ceux de Balzac et de Voiture, en valaient vraiment la peine. La plupart du temps on ne sait à qui ni quand elles furent adressées. Ce sont fragments presque toujours de bel esprit qui se donne en spectacle, fantaisies sur divers thèmes banaux et que je diviserai en deux groupes dont le second contiendra celles qui ont un objet réel, soit que l'auteur attaque un adversaire, soit qu'il vienne à traiter un sujet d'histoire littéraire ou de philosophie sociale.

Les premières, descriptives, sérieuses ou bouffonnes, — bouffonnes surtout, — ont eu peut-être, de son vivant même, plus de succès qu'elles n'en méritent.

J'ai dit combien était à la mode la préciosité ; elle avait passé la Manche et, dès 1658, une « personne honorable » donnait à Londres une traduction de cette partie de l'œuvre de notre écrivain.

Elle était précédée d'une appréciation de ses *Lettres Descriptives*, qui ne manquait ni d'impartialité, ni d'exactitude : « Ses productions abondent en pensées antithétiques et en scintillements d'esprit ; elles sont piquantes, aiguisées, étincelantes comme les fragments d'un pilier de glace brisé quand le soleil luit sur eux... La présente collection fut le fruit de ses années de jeunesse, les épanchements de ses fantaisies vierges, le Mai de son intelligence,

Qui de son vert giron jette

le jaune coucou et la pâle primevère, fécondé vraiment par toute l'exubérance vigoureuse d'un sol riche et non labouré... Qu'une pensée se présente d'elle-même et il la poursuit droit à travers tous ses tours et détours, jusqu'à ce qu'il se perde agréablement lui-même dans les méandres de sa propre fantaisie... Cyrano possédait un singulier jet d'esprit qui nous surprend avec les vraisemblances les plus inouïes, les discordances les plus neuves ; mais il les mélange cependant avec la plus exquise observation de la Nature et les imaginations les plus magnifiques. Le

faux, l'affecté et le vrai, alternativement et dans une succession rapide, telle que rarement ils peuvent être séparés, prennent les sens emprisonnés et les enveloppent dans un Elysée. Telle est la vigueur et telles sont les rêveries de Cyrano... ». Cette appréciation, style à part, me paraît fort juste, et, si je reconnais avec V. Fournel que Bergerac « a déployé à lui seul plus de verve et d'énergie dans l'extravagant que Théophile, Saint-Amant, Colletet, qui tous rivalisent de mauvais goût », si je regrette que l'influence burlesque ait déterminé des bouffonneries trop fréquentes, je vois l'influence libertine provoquer un si sérieux amour de la Nature, un *dilettantisme* si raffiné dans le champêtre, que j'estime pouvoir ajouter, avec le même écrivain, au sujet de quelques passages délicieusement poétiques : « On croirait voir, encadré au milieu d'une bordure à la Quevedo, un paysage de Fénelon plus jeune que lorsqu'il écrivait Télémaque, et qui se serait un peu laissé gâter par *l'Adone*... »: « C'est à ce coup que l'Hiver a noué l'aiguillette à la Terre... Le soleil se met en chemin à huit heures et prend gite à quatre... ». Ne dirait-on pas que Chapelle a imité ce début dans son *Hiver burlesque* ?

Le soleil n'ose plus aller.....

qui se termine par ce trait dont notre auteur n'eût assurément point été mécontent :

> Crois que le forgeron des Dieux
> Lui ferre ses chevaux à glace.

Mais Bergerac sent vivement les rigueurs de cette saison glacée qui « ôte la langue à nos oiseaux, déshabille nos arbres, coupe les cheveux à Cérès » ; car « l'hiver est une mort de six mois..., c'est une courte vieillesse des choses animées », et « tout ce qui représente l'hiver lui fait peur ».

Seulement, pourquoi toujours des *pointes* ? « Les hommes se figurent que l'univers est une tarte que l'hiver, ce grand monstre, sucre pour l'avaler ». Pourquoi employer, au grand détriment du bon goût, le mot risqué, marque assurée du burlesque contemporain qu'il cherche avec complaisance ? « S'il grêle, c'est que le ciel innocent est réduit à p... la gravelle. »

L'Eté trouve relativement grâce devant notre écrivain, malgré la trop forte chaleur de ce Soleil, tout à l'heure si paresseux, et qui maintenant « brûle, court, semble dévaler de son cercle..., et fait que la moitié des hommes dégoutte de sueur ». Il le tolère toutefois, parce que « chaque épi de blé paraît une boulangerie de petit pain de lait qu'il a pris la peine de cuire ». Et puis l'Eté « envoie la rosée pour rafraî-

chir, cette belle rosée qui nous fait croire, par ses infinies gouttes de lumière, que le flambeau du monde est en poudre dedans nos prés ». Et voilà pourquoi il faut « excuser cette saison de ses fautes et avoir peur de la voir croître », parce qu'on la verra diminuer.

Mais la période de l'année la plus belle et la plus aimée, c'est le Printemps, que tous les poètes ont chanté et qu'ils n'ont pas pu arriver à nous rendre désagréable. « Le beau temps est revenu ! » Et c'est un vrai chant d'allégresse, un hymne de triomphe. « La linotte et le pinson s'y reproduisent... » Est-ce du Charles d'Orléans ? Est-ce un souvenir des « Nopces » des Jeux de l'Inconnu ? Est-ce une divination de La Fontaine ? « Tout aime et tout pullule dans le monde. » Je ne sais, mais le Soleil lui-même est devenu amoureux » ; « le bouton de rose s'épanouit de joie ; le lis fait devant soi prosterner la violette qui redouble ses odeurs » ; et le paysan Gareau, se sentant plein d'appétits et d'ardeurs de toutes sortes, « rit dans sa barbe, » ainsi que le vigneron appuyé sur son échalas.

L'Automne, comme l'Hiver, n'est pas aimé de Cyrano. La sobriété de notre écrivain est vivement choquée des excès occasionnés par les vendanges. L'Automne est pour lui surtout la saison « du caba-

ret où l'on vend la folie par bouteilles », et la Terre elle-même, en admettant qu'elle se meuve, fait des S par ivrognerie. Les arbres ne sont pas beaux, « chargés de vers, d'araignées, de chenilles et tout chauves », et l'on a eu grand tort de placer la corne d'abondance en cette funeste saison.

Sur un sujet d'actualité, — qui fait contraste avec les précédents, — Cyrano a écrit deux *Lettres ;* car la première a été égarée et refaite, puis retrouvée. Les deux versions, qui se ressemblent au reste beaucoup, sont adressées par l'auteur à *Ses Amis les Buveurs d'Eau.* Il s'agit, en effet, de l'Aqueduc d'Arcueil, — *Arcus Juliani*, — bâti, on le sait, par les Romains et conduisant les eaux du Rungis à l'ancien palais des Thermes. Ruiné par le temps, il avait grand besoin d'être reconstruit, et Marie de Médicis en chargea Jean de Brosse, qui le termina en 1624.

On rencontre dans ces *Lettres* des expressions originales. De même que Cyrano appelait les nuages « de grands arrosoirs », il nomme l'aqueduc qu'il décrit « un serpent liquide, un os dont la moëlle chemine », plus ingénieux encore que Pascal et ses « rivières, chemins qui marchent ». Il vante burlesquement les merveilles de l'eau domptée, qui « ne va droit qu'à cause qu'elle est voûtée, ne se corrompt point encore qu'elle soit au tombeau, est vive depuis qu'elle

est en terre ». La seconde *Lettre*, — celle qu'il a refaite, — renferme encore plus d'extravagances de style que la première, et, en passant, un trait de satire contre les ivrognes, bien en situation étant donnés les correspondants de l'auteur.

Plus puériles encore sont les Lettres *Des Miracles de rivière* et *Le Cyprès*. « Le ventre couché sur le gazon d'une rivière et le dos étendu sous les branches d'un saule qui se mire dedans », l'écrivain a contemplé « ce miroir fluide et ce petit monde renversé ». Il ne nous fait grâce d'aucun détail, — et certains sont charmants, — ni du rossignol d'abord effrayé, puis tranquillisé et qui « s'égosille » devant un rival qui n'est autre chose que sa propre image, ni « de la perche, la dorade, la truite et le brochet, stupéfaits de rencontrer un étranger dans leur domaine ». Il a une jolie allusion à la fable de Daphné et nous fait penser à Stace ; car il trouve un poëme dans un brin d'herbe, un poëme dans un cyprès dont « la couleur et la figure le font souvenir d'un lézard renversé qui pique le ciel en mordant la terre ». Mais toujours, avec une déplorable verve, la *pointe* émaille la description ; puis nous passons à l'histoire de Cyparisse et des amours d'Apollon et à des plaisanteries sur cet arbre de funeste présage, qui lui a fourni l'occasion de faire de la *préciosité*.

C'est aussi en véritable habitué des ruelles qu'il raconte *Une tempête*. « L'eau semble exprès se bossuer,... le ciel assemble un bataillon de météores,... les comètes servent de torches... » on n'attend que « les poissons quittant les fenêtres » où les avait mis Saint Amant.

Et, de ci de là, quelques détails dont se choquerait à bon droit le goût le plus tolérant, « des hoquets » sur lesquels il insiste, — sans préjudice de quelques souvenirs mythologiques, « Jason et le navire Argo », et d'un ou deux passages qui visent à la grandeur : « L'impudence de l'orage ne pardonne pas même au nid des alcyons... Je m'imagine discerner, comme s'il partait de dessous l'Océan, parmi les effroyables mugissements de l'onde, quelques versets de l'Office des Morts ».

Avec *Le Campagnard*, nous sommes encore en pleine poésie de la nature. « Il a trouvé le Paradis d'Eden, il a trouvé l'âge d'or,... il a trouvé la nature au maillot », et, le voilà, nouveau Virgile, chantant les bonheurs de la vie champêtre et la riche santé des villageois, et en traçant « un tableau qui parle... De tout côté les fleurs, sans avoir eu d'autre jardinière que la Nature, respirent une haleine sauvage, qui réveille et satisfait l'odorat... Le printemps compose toutes les saisons... ; mille petites voix emplumées font

retentir la forêt au bruit de leurs chansons, et la trémoussante assemblée de ces gorges mélodieuses est si générale qu'il semble que chaque feuille dans les bois ait pris la figure et la langue du rossignol ». Tout cela est bien cherché, ainsi que « ces promenoirs semés d'un gazon vert et continu qui forme une émeraude à perte de vue » ; et ces petites fleurs « qui ne courent ainsi après elles-mêmes que pour échapper aux amoureux baisers des vents qui les caressent ».

Cependant ces descriptions si démodées aujourd'hui sont parfois relevées par un sentiment vrai de la Nature, lorsque l'auteur laisse, comme malgré lui, son style être simple, et que chaque mot ajoute, non plus un trait à la composition littéraire à la mode, mais une nuance au spectacle éternel : « Au milieu d'un tapis, court à gros bouillons une fontaine rustique, qui voit les bords de son lit émaillés de jasmins, d'orangers et de myrtes ». Et alors on est tenté de suivre le conseil qu'il donne à son correspondant anonyme : revenir en hâte goûter tous les plaisirs que, après Horace et avant Boileau, il lui a décrits.

Il est peut-être plus à l'aise dans ce paradoxe étincelant, cet éblouissant badinage, ce long plaidoyer en faveur d'*Une Dame Rousse*, « couleur dont les plus belles chevelures sont honorées et qui ne reçoit que du mépris ». Cyrano a certainement une conviction

très modérée; mais, comme il possède un certain talent pour toutes les jongleries de l'esprit, et qu'il est de bon ton dans la *préciosité* de défendre la couleur rousse, en l'appelant « le blond hardi », il est enchanté de son extravagance et va la soutenir avec sa verve habituelle : « Lumineux dégorgement de l'essence du plus beau des êtres visibles, intelligente réflexion du feu radical de la nature, image du soleil la mieux travaillée... » Pour célébrer « cette lionne », comme on parlait de la belle Mademoiselle Paulet, — il fait appel à sa vaste érudition historique, attribue à leur mépris du Soleil la décadence des Athéniens, des Romains et des Byzantins, et compare « son adorable Alexie » à la Clymène d'Apollon. Et ensuite défilent tous ses souvenirs mythologiques, depuis le serpent Python jusqu'au Parnasse.

Interrompu dans la composition de sa *Lettre* par un censeur malencontreux, il dédaigne de lui répondre et se borne à continuer sur un ton encore plus élevé s'il est possible : « Toutes les choses en la nature sont plus ou moins nobles, selon qu'elles sont plus ou moins rousses ». — C'est le même procédé que pour la défense des grands nez. — Et il cite l'or, le feu, le soleil, les comètes, Castor et Pollux, les cheveux roux de Junon ». Sans le désir « de la toison d'une brebis rousse », les Argonautes n'auraient pas inventé

la navigation qui nous a valu l'Amérique ». — A quoi ont tenu les empires Coloniaux ? — Apollon, Vénus, l'Amour sont roux ; Jupiter le serait de même, « sans la fumée de son foudre qui l'a noirci ; » Adam devait l'être. Les blondes rappellent « la filasse », les barbes noires, « le diable », et, pour lui, il voudrait bien perdre à jamais sa liberté « dedans ces petits labyrinthes d'or », qui sont les cheveux de sa correspondante imaginaire.

Cette recherche des sujets les plus extraordinaires, dont la *Lettre de la Carpe au Brochet* est restée le type, porte Bergerac à louer M. Gerzan de son *Triomphe des Femmes*, dans lequel il n'a pas eu recours « aux armes ordinaires, n'a point cloué des étoiles dans leurs yeux, n'a point dressé des montagnes de neige à la place de leurs seins », enfin, — et la chose me paraît méritoire, — n'a point trop composé des pages banales d'une galanterie insipide. — L'œuvre de cet alchimiste, écrite entre un projet de plan de la création du monde et la recherche du *grand or potable* des philosophes, n'eut certes pas le succès que paraît indiquer tout ce que Cyrano en dit de flatteur : « Chaque partie du livre est un char de victoire et les hommes n'ont qu'à prendre parti de leur défaite... » Mais je suspecte fort notre auteur d'avoir vu dans ce sujet matière à quelques faciles équivoques, quelques para-

doxes de tournure burlesque et enfin certaines railleries irréligieuses, dont nous savons que le libertin était friand.

Fort différente de sujet et de ton la *Lettre*, encore inédite, adressée à Séguier, au sujet des gravures par Heince d'hommes illustres décorant une galerie du Palais Cardinal, peinte par Simon Vouet.

Chancelier sous Louis XIII et Louis XIV, Pierre Séguier, comte de Gien et autres lieux, — 1588-1672, — protégeait les gens de lettres, — on connaît le placet que lui adressa Saint Amant, — et ouvrait à l'Académie son palais décoré par Vouet. Par là il mérite peut-être les éloges de Cyrano, mais cette *Lettre*, affectant le ton de dithyrambe, m'a paru fort plate et ressemble assez à certaines « Dédicaces » de l'époque. « Les grands hommes sont des ruisseaux qui coulent depuis des siècles et s'assemblent en Séguier pour former une mer ». Il a droit « au frontispice de ce Panthéon » qui contient vingt-cinq portraits, pour y assigner des rangs en qualité de « chef de justice du royaume » ; on l'a placé en dehors « du temple pour choisir à la porte ceux qui seront dignes d'entrer », charge honorable entre toutes, car « il y a des monarques parmi ces illustres », et il a qualité pour être « Juge des Rois ». Ainsi Séguier est traité « à la façon de ces demi-dieux à qui l'on dédiait des

images », et Heince ne le burine que pour lui assurer « une immortalité plus solide ».

C'est sur le ton de Trissotin que notre écrivain parle *De la Guérison d'une maladie mortelle.* Cette « ingrate de fièvre » a osé jeter le gant à un hardi chevalier, et le chevalier, dans ce duel, « a agi en habile homme », en terrassant son adversaire ; car la vie vaut bien qu'on lutte pour la conserver, et la Mort, dont parfois il ne faut pas railler, « est froide et terreuse ». La seule consolation qu'on y puisse trouver, — et elle me semble plus burlesque que suffisante, — c'est que, mort, on a, comme les Flamands, « de la bière jusque par dessus les yeux ». Hélas ! parmi les trépassés pas un n'est raisonnable ; « les hommes ont perdu l'esprit et les femmes sont camuses ». Il est vrai qu'elles ont gagné la qualité de se taire. Quant aux ombres, elles ne valent pas celles des allées couvertes, perdues désormais sans retour.

A cette série de jeux de mots atrocement macabres, on reconnaît plus l'esprit du temps que celui de l'auteur, — de même qu'on retrouve dans l'*Enigme* qu'il nous a conservée, en nous en donnant le mot, une des compositions du dernier galant où se pâmaient les alcôvistes. C'est une peinture allégorique du Sommeil, qui m'a semblé être un souvenir d'Ovide, avec tout ce que la matière comporte de traits amphi-

gouriques. D'abord la comparaison obligée avec la Mort, « sœur cadette du Sommeil, quoiqu'elle passe pour son aînée » ; puis, son berceau, « cercueil du Soleil », et son palais « labyrinthe inexplicable », qui n'est autre chose que le cerveau de l'homme. Grâce au Sommeil, « les cinq esclaves qui nous servent », — c'est à dire *nos sens*, autre énigme dans une énigme, et dont l'auteur a dû être enchanté, car il la replacera dans son *Voyage au Soleil*, — « sont retenus prisonniers ». Vainement veut-on s'opposer à sa puissance ; vainement « les vacarmes et les clameurs conspirent à sa ruine » ; il règne en maître, répand les songes suivant l'humeur diverse des différents peuples, « accorde à toutes sortes de gens des occupations de leur goût », et sert à la santé, « en réparant l'embonpoint, recolorant les joues, faisant épanouir sur les visages et la rose et le lis ». Le tout saupoudré de quelques traits de style sibyllin indispensable : « Quand on me voit de près, on ne sait qui je suis, et l'on ne commence à me connaître qu'alors qu'on m'a perdu de vue ».

Au milieu de ces monotones exercices de style, Cyrano quelquefois rajeunit une idée banale par certains développements originaux. C'est ainsi qu'il s'attaque *Au Maigre du Carême*. Rabelais garde rancune au maigre d'avoir fait tant de victimes; peut-

être, comme jadis Guyot de Provins, l'avait-il plus d'une fois maudit au fond de son couvent. Aussi a-t-il épuisé toutes les extravagances et les jovialités de son imagination pour décrire les vertus, propriétés, figures, mâchoires, tenailles de ce monstre apocalyptique et ichtyophage qui a nom *Caresme prenant*. Béroalde de Verville traite fort mal aussi « ce noble *Chaircutieux* de Carême... Chaircutier est un qui fait cuire de la chair ; *unde* chaircuitier, mais *chaircutieux* est un qui concutie la chair, qui la chasse, qui la ruine, comme font... les médecins nouveaux ». L'auteur anonyme de l'*Oraison funèbre du Caresme prenant* déclare qu'il change

> Nos chapons en harengs, en fèves nos poulets
> Et nos langues de bœuf en vieux harengs-saurets,

A son tour, Bergerac nous déclare que « l'on a beau canoniser le Carême ; c'est une fête qu'il n'est pas en dévotion de chômer ». Et il soutient sa thèse avec des arguments assez drôles. Ce carême épouvantable vit de la chair humaine, de notre chair, « pendant que nous ne vivons que de racines ». Le carnaval n'a imaginé ses mascarades que pour nous dérober aux dents de ce monstre. Echapperons-nous, grâce à nos déguisements, aux cendres et au jeûne hideux qui creuse nos joues, nos yeux, décharne nos bras, aiguise nos mentons, nous rend semblables aux malheureux échapp

à la question extraordinaire que par lui nous subissons depuis quarante-six jours ? Le Mardi-Gras, ce riche aîné, laisse périr de faim ses trop nombreux cadets et « change les ventres des chrétiens en mares à grenouilles et en jardins potagers ». Que l'un d'entre-eux vienne à mourir en ce temps-là et l'on verra germer sur sa tombe des chénevis, des navets et des carottes. Puis vient la trop facile facétie d'un comique superficiel, trait burlesque tombant dans la *turlupinade*, mais dont l'effet est à peu près infaillible : « N.-S. mourut sous le premier an de son règne », et les prodiges qui ont accompagné cette fin tragique étaient une défaillance de la nature ; ou bien encore la raillerie qui *sent le fagot* et où l'on retrouve le libertin : « S'il pouvait abjurer l'hérésie tous les Samedis Saints, il se ferait huguenot tous les Mercredis des Cendres... Qu'il tienne jamais le Pape prisonnier, il se fera restituer tous les jours gras que le Saint-Père nous prend, et l'obligera à dégrader ce Ganelon de mois de Mars ». Voilà certes pour faire crier au *parpaillot* et à l'athée tous les Messire Jean et tous les Régents de rhétorique avec lesquels il a eu maille à partir. Enfin n'a-t-on pas eu raison de placer, pour terminer le Carême, la fête de la Résurrection, et, « après avoir tué tout le monde, ne méritait-il pas bien d'être rompu ? »

Mais voici notre auteur prenant la défense d'une innocence, relative d'ailleurs, victime d'un séducteur, *Monsieur Le Coq*. Si cette lettre n'est, comme tout porte à le croire, qu'une aimable facétie, elle me paraît bien faible. Quant à la *pointe*, on en a mis partout... Si, au contraire, on veut prendre cette page pour un reproche sérieux à un amant ayant abandonné la femme qui s'est livrée à lui et qu'il a rendu mère, alors l'indignation est peu violente et ne vaut guère plus que les calembours qui la remplacent.

« Est-ce un bon goût d'écrire tant de *lettres*, seulement pour montrer un peu de cet esprit qui consiste en jeux de mots et en *pointes ?* »

Cette phrase de Voltaire semble faite pour juger toute cette première partie des *Lettres* de notre auteur, et pourrait aussi servir d'épigraphe aux neuf *Lettres d'Amour*, — ainsi les appelle-t-il lui-même dans son manuscrit, — pleines de fadeur sentimentale, qu'on dirait empruntées au *Secrétaire de la Cour*.

L'influence de *l'Amadis de Gaule*, puis de *l'Astrée*, a été bien souvent constatée sur la littérature galante de ce temps. Du roman cette sensiblerie raffinée avait passé à la scène, dans le style épistolaire, et dans mille de ces petits jeux de société dont Mascarille fera chez les Précieuses la longue nomenclature.

« L'amour, dit V. Fournel, ne parlait plus alors

en vers et en prose qu'un étrange galimatias, à travers lequel surnageaient à peine quelques parcelles de raison et de bon sens ». Dans les salons du XVIIe siècle « la passion n'existe qu'à l'état d'accident... Elle étonne comme un phénomène ; elle plaît au théâtre à titre de curiosité ; elle eut fort déplu dans la vie réelle, n'étant point de bonne compagnie, faisant déraisonner ceux qu'elle possède, ôtant la présence d'esprit, c'est-à-dire désarmant l'homme du monde ». L'influence de l'Italie n'était pas non plus étrangère « à cet amour à fleur d'âme », que décrit quelque part Mademoiselle de Scudéry, amour qui se bornait à charmer l'esprit par une insignifiante musique de madrigal. Et cette façon de traiter le sentiment écrit était tellement habituelle que nous la trouvons codifiée dans une des petites préfaces « du Recueil de *Morceaux choisis* de Richelet sous le titre de *Réflexions sur les lettres galantes et amoureuses.* « L'esprit y a autant de part que le cœur et l'on tâche, d'une manière fine et touchante, de persuader la personne de qui l'on veut se faire aimer qu'on a une véritable passion pour elle. Une jolie dame n'est pas là-dessus de fort difficile créance..... » — Voilà qui est bien heureux pour l'écrivain.

Alliance cette fois du précieux et du burlesque, et rarement, — comme si l'auteur s'en défendait et les

laissait échapper par mégarde, — quelques cris du cœur, tel est le bilan de ces *Lettres d'Amour*, simples jeux d'esprit selon la formule, adressées à de fictives correspondantes et où les chants désespérés eux-mêmes ne sont que de grotesques plaintes. « Dois-je pleurer, dois-je écrire, dois-je mourir ? Il vaut mieux que j'écrive ; mon cornet me prêtera plus d'encre que mes yeux ne me fourniront de larmes..... Vous tirez des larmes de mon cœur pour le rendre plus combustible, ayant ôté l'eau d'une maison où vous vouliez mettre le feu »; « Plus mes yeux tirent d'humide de mon cœur, plus il brûle » ; ou bien « Je vous proteste, si je ne vois bientôt, que la bile et l'amour me vont rôtir d'une si belle sorte que je laisserai aux vers du cimetière l'espérance d'un maigre déjeuner... »

Ecoutons Cyrano se plaindre d'une indifférente ! « La province où j'ai eu l'honneur de vous voir est devenue une seconde île flottante que le vent de mes soupirs pousse et fait reculer devant moi,... une terre où les glaces m'empêchent d'aborder ». S'il éprouve la joie de revoir « de magnifiques bracelets qui lui semblent tout glorieux de porter les chiffres » de l'adorée, au lieu des baisers passionnés sur les cheveux qui les composent, — ce à quoi ne manquerait pas un amoureux bien appris, — il constate que « c'est acquérir un cœur à bon marché, qui ne coûte que cinq

ou six coups de brosse ». S'il a un de ces souvenirs de promenade sur l'eau qui suffisent à un Lamartine pour écrire une pièce immortelle, il en tire une simple *pointe* : « Ce fut à la pêche où je vous rencontrai. Les filets que vous dépliâtes en me regardant ne vous annonçaient-ils pas ma prise ?... S'il pleure, « la cruelle a fait deux alambics de ses yeux, par où elle a trouvé l'invention de distiller sa vie et de la convertir en eau claire. » Parfois le phébus se change en pathos complet et inintelligible : « L'amour est le passage réciproque de deux âmes qui se cherchent pour aimer en commun ce qu'elles aiment, et dont une moitié ne peut être séparée de sa moitié sans mourir ; » ou « Imaginez-vous un feu composé de glace embrasée qui brûle à force de trembler... » galimatias fort à la mode, je n'en veux pour preuve, avec le souvenir de Tristan L'Hermite, que ces vers de Vauquelin de la Fresnaye, dans ses *Idylles* :

Comment me bruslez-vous ainsi,
Philis, qui n'êtes rien que glace ?
Comment ne fondez-vous aussi,
Vous, glace, au feu de votre face ?

Ajoutons à ce gâchis des répétitions dont Bergerac n'a pas l'air de se douter, telles que *les deux morts*, celles de l'amour et de la nature, *la pêche et les filets*, *etc.*

C'était notamment sur les yeux des belles que

s'exerçait l'imagination prétentieusement subtile des *écrivains galants.* Or, ces yeux,

Dont les rayons formaient un soleil de beauté,

avaient la fâcheuse habitude de « voler les cœurs ». Mais il y avait échange : « Rendez-le moi donc, ou me donnez le vôtre... à la place du mien. Encore si vous n'aviez mon cœur ! Songez donc à me donner le vôtre... » On trouve pareilles histoires dans Ronsard, Sorel, Maleville, Saint-Amant, Mademoiselle de Scudéry, Furetière, le Pays, Ménage, Alexandre Dumas père. J'en passe et des meilleurs, puisque je ne rappelle pas Charles d'Orléans et que j'omets Corneille.

Toutefois, après avoir montré toutes les puériles concessions faites par notre écrivain dans cette partie de son *Œuvre* à la précieuse galanterie de son époque, il me paraît équitable de constater qu'on le retrouve parfois, notamment dans quelques railleries anti-religieuses : « Cette chaleur céleste par qui tant de fois Saint Xavier pensa crever son pourpoint, n'était pas plus pure que la mienne, puisque je vous aime comme il aimait Dieu » ; ou « Vous savez que la conversion d'un incrédule, — c'est une qualité que vous m'avez jadis reprochée.... » Tantôt il aime simplement : « Il y a déjà un jour que nous ne sommes vus ! Un jour, bons dieux ! Ah ! Je ne veux pas le

croire ! » Tantôt il songe aux théories platoniciennes : « Cette liberté, vous me l'avez ravie, et rien de ce qui chez l'âme se glisse par les sens n'en a fait la conquête... » Tantôt encore, il chante l'amour, soit à la façon d'Horace qui aime à poser sa Vénus près des lacs d'Albane, en marbre blanc, sous des lambris de citronnier, *sub trabe citrea*, soit, — comme l'amour vrai a une langue éternelle, — à la mode *byronienne* d'Alfred de Musset : « La mort dont vous avez voulu me punir me cause de la joie. Et si vous avez de la peine à comprendre quelle peut être cette joie, c'est la satisfaction secrète que je ressens d'être mort pour vous, en vous faisant ingrate. » Et comme il châtie une infidèle ! « O belles espérances qui se sont évanouies avec l'air qui les a formées ! A peine eûtes-vous achevé ces paroles trompeuses, répandu quelques larmes perfides et poussé des soupirs artificieux dont votre bouche et vos yeux démentaient votre cœur... » Enfin, quelle touchante résignation quand il déclare, presque dans le style qu'emploiera l'auteur du *Saule*, que « si le bonheur d'être pleuré accompagne ses cendres, les pierres de son tombeau seront légères dessus elles. »

***

Tout ce bagage, presque exclusivement composé

d'idées factices, de phrases précieuses, de raffinements burlesques, de traits éclatants de mauvais goût, serait fort capable de faire prendre au sérieux cette déclaration de Cyrano lui-même, qui appelle ses *Lettres* « un ramas confus des premiers caprices, ou, pour mieux dire des premières folies de sa jeunesse, » si celles qui nous restent à étudier ne nous offraient des questions intéressantes à divers titres, et souvent des pages écrites de verve, d'une indignation heureuse et d'une éloquence facile, où l'on retrouve sa vigueur habituelle et sa vivante personnalité. Cette qualité s'affirme d'abord dans sa haine de la poltronnerie, dans son dédain pour les spadassins et les matamores. Bergerac ne consacre pas à ces idées moins de quatre lettres.

Le Duelliste est un document précieux pour la vie de notre écrivain. Le duel, affaire de bon ton, était question si fort à l'ordre du jour que Molière, un des miroirs les plus fidèles de la société au XVIIe siècle, en a parlé ou l'a mis en action dans dix de ses pièces. De plus, cette question était palpitante pour Cyrano, dont j'ai dit les mœurs. Il est donc important de noter ses aveux : « Il y a plus d'un mois qu'il est le second de tout le monde, » — et l'on n'ignore point ce qu'étaient alors les seconds ; — « L'herbe a cru par toutes les rues, puisque, en quelque lieu qu'il aille,

il se trouve toujours sur le pré... Il faudrait que Dieu accomplit quelque chose d'aussi miraculeux que le souhait de Caligula, s'il voulait finir ses querelles. Quand tout le genre humain serait érigé en une tête, quand de tous les vivants, il n'en resterait qu'un, ce serait encore un duel qui lui resterait à faire. »

Contre un poltron ne va donc être qu'une cruelle ironie. Il demande « au lâche le plus confirmé » conseil sur ce qu'il doit faire après « avoir été appelé sot » et avoir reçu un soufflet. Certes, il est dur d'être ainsi maltraité, mais combien plus douloureux de s'exposer à « être défunt ! » Pareil au *Poltron* de Jacques de Lorens,

> Qui tient que c'est être cruel
> Que de s'aller battre en duel....
> Qu'on le soufflette, il en informe !

Cyrano cherche les moyens d'éviter toute rencontre. S'il y est forcé, ou bien il tuera son adversaire, et l'on croira qu'il l'a chassé du monde, parce qu'il n'y osait demeurer tant qu'il y serait ; ou bien il le désarmera, et l'on pensera qu'il en a eu peur ; ou bien le combat sera sans résultat, et par suite sans nécessité. Puis quelle lâcheté que de se battre contre un ennemi ! Quelle preuve plus évidente peut-on donner qu'on le craint ! S'il est si brave, ce matamore, qu'il se tue lui-même ! Mais à quoi bon en courir l'aventure ?

« Le jour est si beau » que la mort est répugnante, la mort qui n'est qu'une banqueroute à ses créanciers, — encore une trouvaille ! — la mort qui lui ferait perdre cette épitaphe, composée par lui-même, et « dont la *pointe* est fort bonne, pourvu qu'il vive jusqu'à cent ans ». Ajoutons à cela « qu'il abhorre les maladies et qu'il n'y a rien de plus nuisible à la santé que la mort ». Quant à l'adversaire, quelle gloire acquerrait-il en le tuant ? Il vaut donc mieux supporter l'injure et vivre, « car la moindre puce en vie vaut mieux que le grand Alexandre décédé. » Soyons donc franchement poltrons, c'est-à-dire « forts de notre faiblesse et vouons un autel à la salutaire poltronnerie ! » Et qu'on n'aille pas croire que cette ironie poussée à l'excès, — qu'emploie aussi Sorel, — soit hors de la nature. Il suffit pour ne pas tomber dans cette erreur, de relire la page de Madame de Sévigné sur Vivonne blessé au passage du Rhin et provoqué par le chevalier de Vendôme.

Mais cette couardise est la marque certaine qu'on est « un *comte* de bas aloi, *comte* depuis trois jours, *comte* fait à plaisir, *comte* pour rire, enfin si petit *comte* qu'on ne l'est pas du tout ; » car le courage est la vraie qualité du gentilhomme. Or celui-là hésite à présenter « la poitrine à l'épée ou le dos au bâton ». Si on lui accordait le choix, il prendrait le bâton qui

tue rarement, et il n'est « qu'un méchant comte qui lirait ce message par les épaules, si les coups de bâton pouvaient s'envoyer par écrit. »

Le Faux brave est proche parent de ce comte, et pourtant un fameux généalogiste a affirmé à Bergerac la haute extraction de cet adversaire, « qui se vante qu'il a fait dessein de l'assassiner. » Qu'il prenne donc vite des armes, — parlantes, et celles qu'il mérite. — « de gueules à deux fesses chargées de clous sans nombre, à la vilenie en cœur et un bâton brisé sur le chef ! » Et puis il lui « chaussera ses éperons à l'étable, » lui promettant que sa destinée « n'est pas de mourir sur le pré, à moins que ce ne soit pour avoir trop mangé de foin. »

Ce sont là facéties de bretteur. Voyons maintenant ce qu'inspire au satirique burlesque la lecture d'une vision de Quevedo. Homère, Virgile, Dante, tous les auteurs classiques que notre auteur connaît si bien, se réunissent sous sa plume railleuse pour composer un *Enfer*, digne de *l'Odyssée*, de *l'Enéide*, de *la Divine Comédie*, de tous les poèmes épiques ou non..., *facilis descensus Averni*. L'Achéron, le Léthé, Cerbère, les Gorgones, les Furies, les Parques, et la roue d'Ixion, et le vautour de Tityos, rien n'y manque; comme Alighieri, il a un guide et, le hasard le plaçant « près de la chaire du juge », il entend les arrêts prononcés.

Et le défilé commence ! Pythagore, grâce à la métempsycose, est rangé parmi les comédiens, « à cause de sa grande mémoire, puisqu'après pour le moins quinze cents ans, il s'est souvenu d'avoir été au siège de Troie ». Aristote, Pline, Elien, Zeuxis sont « apariés » avec les Maures, les trois premiers « pour avoir connu les bêtes, » et le peintre, « parce que son tableau que les oiseaux venaient becqueter l'a convaincu d'en avoir abusé. » Raymond Lulle, « qui jurait d'avoir rendu l'or potable, » est placé en compagnie de « certains riches ivrognes qui avaient fait la même chose ». Par malheur, c'est toujours un pareil procédé de *pointes* ingénieuses, mais fatigantes à la longue.

— ... Doit-on tant s'inquiéter d'un songe ? —

Lucain, que Néron a fait tuer par jalousie de poète, « est associé de quelques petits enfants que les vers ont fait mourir ». Virgile « a débauché Didon, » et son anachronisme lui vaut une place « dans l'appartement » de ceux qu'il eut appelé *lenones*, mais que Bergerac baptise en gaulois très clair. Orphée va rejoindre les chantres du Pont-Neuf ; Romulus les fauconniers, « pour avoir dressé des oiseaux à voler l'empire de Rome ; » César, les bons joueurs, « pour d'un seul coup de dé qu'il jeta sur le Rubicon, avoir gagné l'empire du monde. » Brutus est envoyé avec

ceux qui ont monté sur l'ours, « et Cassius, à qui sa mauvaise vue causa la mort, avec les femmes grosses qui ont la vue dangereuse. » La verve bouffonne de Cyrano frappe sur bien d'autres encore : Ovide et Actéon « deux curieux », Esope et Apulée, Caligula et Néron, Nabuchodonosor, Patrocle, Jason, chevalier de la Toison d'or, Numa associé à Salomon de Caus « pour avoir fait parler la fontaine Egérie ». Les dieux eux-mêmes ne sont point épargnés. Jupiter a « son coup de hache ; » Saturne « à cause de la conformité de son sceptre, » accompagne les faucheurs ; Hécate est unie à la Gargamelle de Rabelais, « dont la face est si large qu'elle en vaut bien trois ; » Dédale « reçoit pour confrères des sergents, des greffiers, des procureurs, personnes qui comme lui n'ont pas volé sans plumes ; » Dalila « est mise avec les chauves, à cause qu'on craint qu'en la logeant avec d'autres elle ne les prenne aux cheveux comme Samson ; » Artémise, dont il ne respecte pas la fidélité conjugale, l'iconoclaste ! — « se loge d'elle-même avec les blanchisseuses, à la charge que, pour la peine de les aider à leurs lessives, elle aura les cendres à sa disposition... » Et j'en omets, tant il se plaît à ce jeu ! Thésée et Persée, Porcia, Jocaste et Sémiramis, Io et Poppée, « accouplées par une raison que malignement il retient. » Les poètes satiriques en bloc, — Juvénal,

Perse, Horace, Martial en tête, — sont « envoyés au manège, pour ce qu'ils ont la réputation d'avoir su bien piquer ; » le duc de Clarence partage le tonneau de Diogène ; Socrate pleure de concert avec Héraclite ; Achille est uni à Eurydice par leur commune blessure au talon ; et Curtius à un brutal qui s'est fait tuer en protégeant une femme débauchée, car tous deux ont péri « pour la chose publique ». Prométhée vole comme Icare et les auteurs modernes comme Echo ; le Triumvirat de Rome est « juge de mort » comme celui des Enfers. Flamel proteste contre sa place avec les graveleux, « car sa pierre est philosophale, » et se fait envoyer avec Josué « qui a fixé le soleil, » à cause de l'or, ainsi nommé par les livres d'alchimie. On met Hécube avec Cerbère, « pour augmenter le nombre des portiers infernaux; » et à part, Midas, « le seul qui se soit plaint d'être trop riche », Phocion, « le seul qui ait jamais donné de l'argent pour mourir, » et Pygmalion, « le seul qui ait épousé une femme muette ». Puis le songe devient vague, les images se brouillent confusément, mais point assez pour que, dans cette pénombre, l'auteur ne voie unir les filous et les chasseurs, « parce qu'ils tirent en volant » ; les auteurs de romans et Esculape, « parce qu'ils font en un moment des cures miraculeuses » ; les bourreaux et les médecins, « tous payés pour tuer » ; le comte de

Montmorency-Bouteville et les grammairiens grecs, inventeurs du duel ; les sages et les architectes, « comme gens qui doivent user de la plume et du compas ; » les Furies et les épiciers, « tant elles ont peur de manquer de flambeaux » ; Attila et les batteurs en grange, à cause du fléau ; les effrontés et les gardeurs de lions, « afin d'apprendre d'eux à ne point changer de couleur ». Il entrevoit aussi un charlatan, entouré d'un grand nombre de sots qui lui achètent de l'onguent pour la brûlure, et qui ne peut satisfaire à la demande de Priam. Les avocats sont condamnés au feu, « afin qu'ils voient clair à certaines affaires trop obscures ». Tibère, par peur de la plume des historiens, est couché sur un lit de pierre ; Néron apaise sa mère, qui se plaint d'avoir été accusée par Sénèque d'avoir eu quatre enfants illégitimes, en lui répondant qu'il ne faut « croire d'un médisant que la moitié de ce qu'il dit ». Enfin onze heures sonnant à la montre du dormeur l'éveillent.

Si j'ai cru devoir placer dans le second groupe cette *Lettre*, que son extravagance semblait devoir ranger dans le premier, c'est qu'elle prouve chez Cyrano une grande connaissance de l'antiquité historique et mythologique, qu'elle indique son opinion, d'un mot, sur les médecins que nous allons retrouver, et enfin qu'elle fait allusion à certains personnages importants

de l'époque, tels que Salomon de Caus et Montmorency-Bouteville.

Elle a pour complément une *Héroïde*, dans laquelle Thésée donne à Hercule des nouvelles du lieu inaccessible où il est retenu, et « qui n'est pas assez loin pour empêcher que ses soupirs aillent jusqu'à lui ». Il l'appelle à son secours en lui dépeignant sa déplorable situation, « au milieu d'un cimetière épouvantable qu'environnent des rivières de sang », dans la compagnie des Parques, « ces mères homicides du genre humain », et de « ces fameux coupables que leurs crimes ont condamné à d'extrêmes supplices. » Et nous retrouvons Sisyphe, Tityos et Ixion avec Tantale, les Danaïdes et une Envie que Cyrano a probablement encore empruntée à Ovide.

Cette *Lettre* ne m'a pas paru présenter un vif intérêt, mais elle permet d'admirer l'idée originale qu'elle a fournie à P. Lacroix, fécond, — comme on le sait, — en hypothèses. Il a découvert, en effet, que ce *beau* morceau d'éloquence « était relatif à la retraite du cardinal de Mazarin hors de France ». Dans ce cas, — dit-il, — c'est lui qui serait représenté sous le nom de Thésée. Pourquoi ? Et quant à Hercule, « n'est-ce pas le maréchal de Turenne ? »

On ne s'attendait guère
A voir Turenne en cette affaire.

P. Lacroix d'ailleurs semble avoir des raisons particulières pour tenir à ce que Bergerac se soit occupé de Turenne ; car il édite sous le titre *Sur le faux bruit qui courut de la mort d'un Grand Guerrier*, en ajoutant qu'il s'agit du maréchal, une *Lettre* qui est relative à Condé. Il va plus loin ; il la date de 1654, « pendant la seconde Fronde ». Rétablissons d'abord, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, le titre exact, argument irréfutable : *Sur le faux bruit qui courut de la mort de M. le Prince.* N'est-ce pas d'ailleurs la rapidité foudroyante de Condé que peint Cyrano, quand il parle de « celui de qui les victoires ont marché plus vite que les desseins ? » La phrase : « Celui qui dans les combats tenait à sa solde la Parque des Allemands, et qui en un même jour a fait croître des lys sur le Rhin et sur le Danube, » n'est-ce pas une allusion transparente aux victoires de Condé contre Mercy dans le Brisgau, pour réparer la défaite de Guébriand ? — 1644. — Je veux même donner à cette *Lettre* la date probable de 1649, que je conclus de ce mot : « Encore *l'année passée*, il défit un Aigle à deux têtes, » qui me semble se rapporter à la victoire de Lens, — 1648 — remportée sur l'archiduc Léopold. Quant à l'équivoque sur les Parques, « filles vierges », qui a le seul mérite de nous apprendre que le héros en question est un jeune homme, ne paraît-elle pas

se rapporter mieux à Condé, qui, à mon compte, aurait eu vingt-sept ans, qu'à Turenne qui, à celui de P. Lacroix, en aurait eu quarante-trois ? — Ceci posé, il y a de la grandeur en certains traits de cette *oraison funèbre* que, de ci de là, on peut rapprocher de celle de Bossuet : « Le sort entraîne aveuglément tout ce qui vit sous les étoiles, et les monarques qui comptent leurs esclaves en comptant leurs sujets, sont eux-mêmes les plus gourmandés esclaves de la fortune, » et qui fait l'histoire éloquente des exploits du grand Condé, « phénix des batailles, fouettant le lion d'Ibère ». Malheureusement, à côté du détail licencieux que j'indiquais, se trouve l'inévitable *pointe* sur « la grenade ,» qu'il laisse comme cordial aux vaincus, et, tout près de lignes empreintes du plus noble patriotisme, figurent de ridicules exagérations, fort obscures d'ailleurs, sur de fantastiques prouesses, prêtées gratuitement au Prince et à son père, Henri de Bourbon : « Le Portugal échoué, Le Roussillon englouti, la Catalogne arrachée, la Navarre recousse, la Galice mâchonnée, l'Aragon égratigné, les Indes disparues, la Flandre à l'agonie. »

A ce morceau historique je joins un fragment, *Sur le blocus d'une ville*, qui est vraisemblablement un extrait de quelque relation perdue du siège de Mouzon. L'auteur y parle, en effet, de la famine en témoin qui

en a souffert, et j'ai dit que, dans sa courte carrière militaire, il n'a été assiégé que dans cette ville. Or, nous n'ignorons point non plus qu'il s'accommode assez peu du jeûne et trouve « le carême un fort rude supplice ». Aussi proteste-t-il, lorsqu'on veut obliger les gardes, — qui ne le mériteraient pas autrement, — « à gagner le paradis par famine ». Toutefois, il a vingt ans, — 1639, — si mon hypothèse est exacte, et sa bonne humeur ne l'abandonne pas. Il trouve moyen, en si grande détresse, de rappeler un souvenir classique : « On peut dire des assiégés ce qu'on disait de cet empereur : il n'y a même pas une mouche », et de regretter en riant qu'on défende aux combattants « les paroles grasses » qui, si elles leur demeuraient dans le corps, pourraient les faire vivre.

Par quelques *Lettres* nous apercevons un coin de la vie privée de Cyrano. C'est ainsi qu'il reproche, avec une railleuse acrimonie, son âpreté au gain *A une demoiselle intéressée.* Elle n'accepte de lettres « qu'éclairées par la réflexion de l'or de quelques louis » et, « sans ce rayon, elles lui paraîtraient obscures comme de l'hébreu, les eût-on copiées dans *Polexandre* ». Mais aussi tout lui devient clair « quand on lui ouvre la main », et les difficultés de *la Bible* et *les Prophéties* de Nostradamus. Peut-être cependant n'est-elle pas possédée du démon de l'avarice; c'est en bonne chrétienne

qu'elle accepte l'or, « symbole de la pureté et des chastes intentions » ; en bonne française qu'elle aime les pièces de monnaie à l'effigie royale.

C'est aussi par les *Lettres* que j'ai pu précédemment établir ses relations avec Dassoucy. J'ai dit qu'à la période d'affection se rattachaient une *préface*, un *madrigal* et la *Lettre* contre un partisan qui avait refusé de prêter de l'argent à son ami. Bergerac s'y fait le second de Dassoucy, — c'est assez son habitude, — et maltraite fort le financier, qui, en fourmi bien apprise, refusait à cette cigale un secours sollicité peut-être trop de fois. Mais ce secours était dû ; il était acquis par avance, puisque l'emprunteur « avait consenti à prostituer sa compagnie à des promenades, à protester que ce traitant était le plus honnête homme du monde », — on voit qu'il n'avait reculé devant aucune complaisance, — à rendre d'autres services analogues qu'il fallait récompenser. Et voilà pourquoi Cyrano menace le coupable du bâton, « au risque de répandre le sang du peuple dont il est plein, » et lui prédit *la hart* en style de Villon.

Dans la seconde période, Bergerac se fait contre le même Dassoucy « tout ensemble partie, juge et bourreau. » Samson a bien détruit les Philistins ; Marius a frappé les grenouilles du Marais de Minturnes ; Socrate a écrasé les poux qui le mordaient dans

son cachot. Lui, s'appuyant sur ces illustres exemples, se commettra « avec un ingrat ami, » qui déchire tout autour de lui, et « auquel Dieu n'eût point échappé, s'il l'eût connu ». Voilà les bagatelles de la porte, les attaques générales auxquelles succède, contre le malheureux désigné sous un anagramme trop transparent, une véritable déclaration de guerre à mort, dans un style où abondent l'injure grossière et la plaisanterie peu attique. En cette fin de l'année 1653, qui a vu le *Madrigal* laudatif, Dassoucy n'est qu'un burlesque de bas étage, « un bouc, un athée, un singe, un clou aux fesses de la nature... » Outre des dettes criardes, il a des goûts contre nature, et plus heureux que Corydon, possède deux pages, ses Alexis. Il est impossible de suivre jusqu'au bout Cyrano, qui satisfait avec rage sa rancune. Je ne ferais plus de la critique littéraire en poursuivant, car la satire a fait place à l'injure, et notre auteur emploie « le langage des halles », qu'il reproche à son ennemi.

Il en est toujours ainsi ; et contre Montfleury et Scarron nous allons retrouver la même virulence de ton au service de haines analogues. Constatons-la déjà, quoique à un degré moindre, dans la *Lettre* contre M. de Tage. Ce noble inconnu est parfaitement ridicule. Il donne du comte et du marquis à tous ceux qui le visitent, et il est grand dommage de se brouiller

avec lui, « attendu qu'on aurait, possible, gagné à ce jeu là une principauté ». Ce grotesque est un grand lecteur de romans, que, comme les campagnards de Boileau, il récite à toute heure ; il débite des passages entiers de *Polexandre* et de *Cassandre*, et l'on a prétendu qu'à sa mémoire se bornait tout son talent. C'est là un bruit propagé par l'envie, tout comme de se railler de sa haute taille et de la comparer, par médisance, à un chêne de Dodone. Peut-on laisser se répandre une pareille erreur? Un chêne ! Tout au plus une bûche et une bûche dont le haut manque de sève à cause de sa grandeur : « Quand la Nature logea ce qu'en d'autres on nomme l'esprit dans son corps démesuré, elle eut beau le tirer et l'allonger, elle ne put jamais le faire arriver jusqu'à la cervelle ». La description comique du géant, où se trouve cette phrase épique : « Vous avez la bouche si grande que je crains quelquefois que votre tête ne tombe dedans », rappelle encore, même par son mouvement, une *pièce des Jeux de l'Inconnu*. Pour vêtir ce grand corps, tous les fripiers se réunissent, et ce sont des plaisanteries peu plaisantes sur son embonpoint, sur sa fertilité, sur cent autres choses, reproductions des contes futiles faits sur le malheureux dont il se garderait bien de se dire le « serviteur ».

C'est la même note irrévérencieuse contre le pré-

tendu *beau-père* de Chapelle. Or, Chapelle n'a jamais été marié. Il voulait seulement épouser une demoiselle Chouars qui l'attirait par son bon vin et avec qui, un jour qu'ils en avaient trop bu probablement l'un et l'autre, on les trouva pleurant sur la mort... de Pindare. Il n'a pas eu non plus de beau-père, second mari de sa mère, puisque ce fut une demoiselle Chanut qui l'eut de Luillier, et ne se maria pas.

Ce beau-père ne saurait être que le père naturel, Luillier, ou qu'un beau-père de rencontre, M. Chouars peut-être. Cette *Lettre* est donc une simple plaisanterie de Cyrano, d'un goût d'ailleurs contestable. « Il a passé déjà plus de dix fois le temps de mourir » et ne veut pas s'y décider. Contre pareille obstination, il ne reste qu'un recours, les médecins, « desquels personne ne pare les coups », et qu'une consolation, c'est la pensée que, tôt ou tard, tout le monde finit par mourir, même Mathusalem, à la célèbre longévité, même Arthéphius, ce philosophe du XIIe siècle qui avait trouvé la pierre philosophale, même la Sibylle de Cumes. La mort ne peut pas avoir oublié cet être encombrant, mais, « le prenant plutôt pour une statue que pour un vivant, elle pense qu'il est du devoir ou du Temps ou de la Fortune de le faire tomber ». Qu'est-il cependant ? Une sorte d'enfant, ou pis encore, puisqu'il ne sait pas mourir, « chose que tout

ce qui a vie sait faire sans précepteur ». Aristote, s'il l'eût connu, n'aurait pas assurément pu définir l'homme « un animal raisonnable ». Celui-là serait peut-être une plante, mais il est lépreux ; puis il a reçu le baptême : il est vrai que les cloches le reçoivent aussi. Et il va continuer cette « consolation » mais le sommeil l'interrompt, et il nous en fait cavalièrement part, avec prière de l'excuser. Voilà donc l'ami Chapelle satisfait. Or, le vent tourne et les bonnes relations cessent. Le camarade de la veille va être drapé le lendemain dans une violente satire. Il deviendra *Un Brigand de Pensées* accouplé avec un certain Lamothe, le Trublet de son temps.

P. Lacroix estime que ces deux *Lettres* sont adressées à Derozier-Beaulieu et ne donne jamais Chapelle pour correspondant à Cyrano. Cette erreur vient de la façon étrange dont les *Lettres* ont été éditées. Des trois en question, la première porte le titre : *A un Ami, sur l'Eternité de son Beau-Père*, au lieu de *Consolation à M. Chapelle sur...* ; la seconde à *Un Brigand de Pensées*, au lieu de *Contre Lamothe, Brigand de Pensées* ; la troisième *Sur le Même*, au lieu de : *Sur le même sujet, contre Chapelle.* En outre, P. Lacroix justifie son hypothèse de Beaulieu par les dernières lignes de la *Lettre* des éditions : « ...Transcrivant, l'autre jour, une de mes *Lettres*, — il appe-

lait cela composer, — il eût toutes les peines du monde à s'empêcher de mettre au bas : *Votre serviteur*, Beaulieu, parce qu'il y avait au bas : *Votre serviteur, de Bergerac* ». Je rétablis ces lignes qui ont prêté à la confusion : « Il y eut jadis une déesse Echo, mais je crois qu'il en est le Dieu ; car il ne dit, comme elle, que ce que les autres on dit, et le répète si mot pour mot que, transcrivant une de mes lettres, il a de la peine de mettre : *Votre Serviteur*; *de Lamothe*, parce qu'il y voit au bas : *Votre Serviteur*, *de Bergerac* ».

Ces *Lettres* sont donc une double satire du plagiat contre un Lamothe, resté inconnu, et contre Chapelle, de la part de notre écrivain « vengeur des torts, fort enclin à la justice distributive ». Ils ont pillé les livres d'autrui, et Lamothe, « n'ayant pas d'enfants, adopte ceux de ses contemporains et se dit le père de mille hautes conceptions, dont il n'est au plus que la sage-femme ». Il agit de même, « sorte d'imprimerie à bon marché », vis à vis des anciens, croit inventer tout ce dont il se souvient, et, « concluant à la Métempsycose », pense avoir été dans le passé l'auteur dont il se fait l'écho dans le présent.

Prenant les deux plagiaires à partie, Cyrano ne peut échapper à son goût de la *pointe* : « Quiconque les fera sortir du monde aura grand tort, puisqu'il les en fera sortir sans raison » ; et de l'injure envers

ces « maltôtiers de conceptions », qui ont établi des listes de capitation et forcé chacun, selon ses moyens, à leur payer un impôt de pensées. Tous deux, considérant la Grèce et l'Italie comme des pays conquis, savent bien qu'on ne pourra pas les poursuivre pour les vols qu'ils ont commis, et d'ailleurs le dommage causé à des païens est de bonne guerre. L'un s'attache aux conversations courantes, afin d'en répandre l'esprit dans ses *Epigrammes* et ses *Sonnets*, et, prompt à la défense, déclare que les vingt-quatre lettres de l'alphabet sont à tout le monde et qu'Aristote est congrûment enterré ; l'autre fait de Bergerac lui-même une de ses victimes. Mais pourquoi l'accuser ? N'ont-ils pas travaillé en collaboration ? — Voilà qui jette un jour nouveau sur des relations que nous avons connues et constatées amicales, et qui indique que peut-être on a écrit quelques vers en commun à la *Pomme de Pin* ou ailleurs, « des vétilles dérobées à un misérable ».

Je trouve assez sévères ces jugements, assez intempestive cette colère ; car on peut toujours se défendre de l'accusation de plagiat ou en être lavé... comme Molière ; on peut quelquefois être plagiaire sans le dire ou sans le vouloir... comme Cyrano. Je ne voudrais pas suspecter la bonne foi de notre auteur, mais que de réminiscences, — assurément involontaires,

inconscientes, — dans son *Œuvre*, ne seraient-ce que celles de Sorel que je relève de ci de là et qui auraient pu lui valoir des attaques aussi violentes, s'il n'avait pas été sacré *original !*

Passons-lui donc, sans insister davantage, cet excès de susceptibilité ! Il était parfois plus susceptible encore et même tyrannique. Une autre de ses querelles nous a valu « un chef-d'œuvre de verve bouffonne », écrit contre un acteur célèbre, Antoine Jacob de Montfleury, ancien page du duc de Guise, qui tenait à l'*Hôtel de Bourgogne* les emplois comiques et tragiques. Je n'ai pu savoir à la suite de quels démêlés Cyrano lui intima, un soir, à haute voix, en plein spectacle, l'ordre de quitter la scène, et de n'y pas reparaître durant un mois. Deux jours après, le comédien se permit d'enfreindre cette interdiction ; mais il fut obligé de regagner les coulisses sur la nouvelle injonction de son diable à quatre d'ennemi.

Ce dernier, non content de cette soumission, écrivit *Contre le gras Montfleury, mauvais acteur comique et mauvais auteur*, un violent et burlesque réquisitoire. Il attaque d'abord, sans grande générosité, le malheureux qui, — on ne l'ignore point, — était obligé de se cercler le ventre pour le maintenir. Il parcourt l'hémisphère ou plutôt quelques cantons de cet homme énorme, s'aperçoit qu'il n'a pas de cou par

une prévoyance de la Nature, désireuse qu'on ne puisse matériellement le pendre ; qu'il ressemble à Saint-Denys tenant sa tête entre ses mains, à Abraham « le sein gonflé de tous les fidèles aux limbes », à Sainte Ursule « portant les onze mille vierges sous son manteau », au cheval de Troie « farci de quarante mille hommes ». Et encore est-il plus gros que tout cela. C'est la Terre qui parle, comme dans la fable de Phaéton. Et pour les spectateurs, il est « comme une longe de veau qui se promène sur les lardons ».

C'est trop pour l'homme, trop peu pour le comédien. Passons à l'auteur tragique. Montfleury avait donné une *Tragédie* en trois actes, mêlée de trois *Intermèdes comiques*. Or, cette pièce est « la corneille d'Esope. » Elle a eu beau avoir du succès à Venise, elle n'en reste pas moins une éhontée copie de l'*Aminta* du Tasse, d'*Il pastor Fido* de Guarino, d'*Il Caloandro Fedele* de Marino et ne mérite que le titre éclectique de « Pièce des Pièces... Depuis l'ortie jusqu'au sapin, c'est-à-dire depuis le Tasse jusqu'à Corneille, tous les poètes ont accouché de son enfant ». Puis la menace arrive, — au goût du jour comme les madrigaux alambiqués, — des coups de bâton : « Pensez-vous donc, à cause qu'un homme ne saurait vous battre tout entier en vingt-quatre heures et qu'il ne saurait en un jour échigner qu'une de vos omoplates, que je me veuille

reposer de votre mort sur le bourreau ? » Et Bergerac exécuterait sa *bastonnade*, « si les médecins ne lui avaient ordonné, contre un mal de rate, quatre ou cinq prises des impertinences de ce gros crevé ». Il semble qu'on ne puisse aller plus loin dans la voie de l'injure. Cyrano a eu pourtant le talent de se dépasser lui-même en appelant sur le pré l'*Homère de la Fronde*, et sa lettre *Contre Scarron*, désigné dans la première édition sous le pseudonyme transparent de *Ronscar*, est intéressante en ce qu'elle nous offre un échantillon de ce qu'était au XVIIe siècle la polémique sur le terrain de la politique. « Les contemporains tantôt ont fait comme Balzac et ont mis Scarron au-dessus du Prométhée de la Fable et du Job de l'Ecriture, tantôt, comme Cyrano de Bergerac, l'ont pris pour un monstre épouvantable qui expiait dans son corps toutes les impuretés et tous les crimes d'une époque... »

C'est d'abord l'écrivain que notre auteur attaque ici. A propos de son *Virgile Travesti*, — dont les sept premiers livres parurent de 1648 à 1652, précédés des éloges les plus flatteurs, — il l'accuse de « profaner le saint art d'Apollon. Je n'ai jamais vu de ridicule plus sérieux ni de sérieux plus ridicule que le sien. Le peuple l'approuve : après cela, concluez !... Je m'imagine entendre une grenouille fâchée coasser auprès du Parnasse... »

— Soit, on peut ne pas aimer la parodie, surtout quand elle salit de ses bouffonneries faciles une œuvre de génie que les siècles ont consacrée.

« Il est plus aisé de faire l'*Enéide* de Virgile comme Scarron que de faire l'*Enéide* de Scarron comme Virgile. »

— Si cette phrase obscure veut dire que Virgile est au-dessus de Scarron, certes tout le monde y souscrira, et Scarron le premier, j'en suis sûr, n'aurait pas fait difficulté pour l'avouer. Toutefois il y a, dans l'œuvre visée, bien des intentions heureuses, bien des passages réussis ; on y voit beaucoup des inadvertances du modèle relevées avec une incontestable justesse, et il est peu équitable de tout condamner en bloc ; car Scarron, par quelques côtés, c'est encore un peu Rabelais et c'est déjà beaucoup Voltaire : il a écrit le Roman des Comédiens avant Lesage et Théophile Gautier ; il a fait la caricature de la Grèce avant le second Faust ; et, avant Daumier, il a nargué les Chimères et déshabillé Hélène avec toutes les Divinités de l'Olympe.

Cyrano se trompe donc ; mais le manque de goût auquel le pousse le parti pris est plus regrettable encore lorsqu'il reproche durement à Scarron « d'avoir, par bestialité, banni les pointes. Quand, par malheur il tombe sur quelqu'une, on dirait, à voir

l'horreur dont il est surpris, qu'il est tombé des yeux sur un basilic ou qu'il a marché sur un aspic... » — Certes, Scarron, quoique peu sévère sur le choix de ses plaisanteries, n'aimait pas les *pointes*, et quelle bonne idée il avait là ! Ce n'est pas moi qui songerai jamais à lui en faire un crime,... au contraire ! Et je trouve très injuste le grief de Bergerac, très déplacées les phrases suivantes : « Il emploie un espèce d'idiome qui force tout le monde à s'étonner comment les vingt-quatre lettres de l'alphabet se peuvent assembler en tant de façons sans rien dire... Aussi n'y a-t-il guère d'apparence que ce pot pourri des *Peaux d'Anes* et de *Contes de ma Mère l'Oye* fasse vivre Scarron autant de siècles que l'histoire d'Enée a fait vivre Virgile. Il me semble au contraire qu'il ferait mieux d'obtenir un arrêt de la Cour, qui portât commandement aux harengères de parler toujours le même jargon, de peur qu'introduisant de nouveaux rebus à la place des vieux, on ne doute, avant quatre mois, en quelle langue il aura écrit ». Eh bien, cette langue me paraît, après deux cents ans, d'un tour heureux et clair, et la menace de durer autant que les *Contes de ma Mère l'Oye* est une simple promesse d'immortalité.

Après l'écrivain, c'est l'homme que Cyrano attaque avec une violence coupable qui dépasse tous les droits

de la satire. Ces habitudes de *bravo*, que notre auteur transporte dans la littérature, ont pour résultat de faire prendre en pitié ses victimes. Peut-on supporter qu'il reproche à Scarron « le mal de Naples », — fut-il établi qu'il en a été atteint ; — qu'il l'appelle « un squelette de momie » ; qu'il le compare, « sans bras et sans jambes, à un Terme planté au parvis du Temple de la Mort ? » Est-il admissible qu'il déclare que, « si jamais il prenait envie à la Parque de danser une sarabande, elle prendrait à chaque main une couple de Scarrons au lieu de castagnettes » ; qu'il enregistre « sa tête plate, son cerveau fêlé, son cou tordu par la Parque, ses bras tors et pétrifiés sur ses hanches » ; qu'il le traite « de Cerbère enragé, de cadavre infect et pourri ? » Quand un homme a eu le malheur de devenir tel à la suite d'un accident ou d'une maladie, il n'est ni habile ni généreux de l'accabler sous le poids de ses déjà lourdes infirmités, surtout alors que cet homme est le premier à les reconnaître, et, « stoïque aux yeux secs », a le courage héroïque d'en rire. Mais enfin d'où vient tout ce courroux ? La suite de la *Lettre* nous en donne l'explication : « Scarron a vomi son écume sur la pourpre d'un prince de l'Eglise... Semblable au *Codinde* aussi bien en sa difformité qu'en sa colère, il ne peut supporter la vue d'un chapeau d'écarlate sans entrer en

fureur... » « A tort ou à raison, Scarron passait pour le chef de cette nuée de poétereaux qui barbouillèrent tant de papier contre le Mazarin ; il était le général de cette armée peu recommandable... Il a menacé la Cour de sa *Mazarinade*... Il l'a écrite, attaquant l'humble extraction du Cardinal, son origine italienne, ses débuts aventureux... ses deux cents robes de chambre, ses parfums,... tout ce luxe qui choquait si fort le peuple de Paris misérable et affamé... Les griefs politiques sont nombreux aussi... Il fait la comparaison perpétuelle et malveillante avec Richelieu son maître et son modèle... » Je ne veux point ici insister sur ce terrain, car nous retrouverons Cyrano répondant d'une façon très précise aux attaques de Scarron dans une *Lettre* suivante, et je me borne à résumer les graves motifs d'une pareille indignation : 1° ne pas aimer les *pointes*, 2° écrire mal, 3° attaquer Mazarin. Il y en a encore un quatrième qui, plus que le premier, laisse percer le bout de l'oreille : « Cet homme poivré... a trouvé fade un sonnet » de Bergerac, « qui passe pour assez doux ». Voilà de l'Oronte, peut-être même du Trissotin.

Il y a assurément plus de justesse dans la légitime indignation qui pousse notre auteur à se défendre contre la *Compagnie de Jésus*... et même à l'attaquer. Voyez quel accent de sainte colère et de chaude élo-

quence se mêle à ces *pointes* dont il s'est fait le champion, dans *l'Apothéose d'un ecclésiastique bouffon* : « Je m'étonne fort que sur la chaire de vérité vous dressiez un théâtre de charlatan... » Et il est incontestable que beaucoup des Maillard et des Menot de l'époque ressemblent à ce Messire Jean et « ont l'insolence de réciter des choses que Trivelin rougirait sous son masque de prononcer ». Pour un homme accusé d'impiété et d'athéisme par les prédicateurs en pleine église, par les docteurs en pleine classe, il est beau de se mettre en si grande fureur contre un orateur sacré qui profane la dignité de son caractère, qui décrit à ses ouailles des scènes de débauche pareilles aux Priapées et aux abominations de Sodome. — J'ai atténué l'expression, que notre auteur n'est pas dans l'usage d'affaiblir. — Si donc c'est à ce point que tombe l'éloquence religieuse, alors, que le prêtre descende de sa chaire et monte sur la borne du carrefour, une guenon sur l'épaule, en battant d'un tambourin de Biscaye! Lorsqu'on verra dans cet équipage cet homme aux cheveux droits, aux sourcils touffus, aux yeux enfoncés et rouges, au nez dont l'infection est cause qu'il est partout en mauvaise odeur, à la peau de maroquin noir, on saura à quoi s'en tenir et l'enseigne nous mettra en garde. Au reste, les vertus chrétiennes n'existent guère plus : les ministres de la religion ne

croient pas plus à l'Apocalypse qu'à la Mythologie, et pensent que « l'Enfer est un petit conte pour épouvanter les hommes ». Aussi quel crédit ont-ils sur leurs fidèles ? De quelle autorité jouissent-ils sur leurs paroissiens ? Dans sa haine des Tartuffe avant la lettre, le libertin prêche mieux que son curé.

Et de même, que vaudront les maîtres ès-arts et les régents, s'ils ressemblent à ce *Régent de la Rhétorique des Jés...* qui, « bûche », n'a, par sa robe, que le privilège de ressembler à « un grand charbon ? » — Outre la défense personnelle, nous retrouvons ici l'horreur des Sidias, et c'est ce qui a fait croire à P. Lacroix que cette lettre était dirigée *Contre un Pédant.* Certes, il est pédant le professeur de rhétorique, mais surtout il a rempli du nom de Bergerac une période, et celui-ci « ne prétend plus faire la matière des médisances ». C'est en vain « qu'il domine les empereurs... Un tyran excite un Brutus ». Et le Brutus, qui a plus d'esprit que « ce cheval », ne veut plus se laisser attaquer par un « barbare maître d'école ». Cependant, notre auteur a la bonne grâce de faire ses réserves au sujet de « l'Université, cette glorieuse mère des Sciences », et le régent en question est une déshonorante exception ; le Corps des professeurs de rhétorique n'est pas entaché par un pareil membre, assurément « le plus grand de son

collège, mais comme saint Christophe est le plus grand saint de Notre-Dame », par la taille. En conséquence, il renvoie son adversaire à l'*Inventaire de la langue latine et françoise* de Philibert Monet, et *au Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Estienne, lui conseille de changer le thème de ses harangues, et, — comme l'équivoque obscène nous manquait, — lui déclare qu'il ne veut plus avoir affaire avec lui, « de peur d'être accusé du crime de bestialité ». Assurément, toute cette polémique est d'une rare violence, et Cyrano me paraît toujours prêt à donner un coup pour un argument et à abuser des menaces du *triquot*. Mais il faut constater aussi que le parti religieux l'a attaqué par la plume et par le poignard, ce qui, entre parenthèses, jette un jour singulier sur les luttes littéraires de ce temps-là. A l'attaque par la plume, il répond en traitant « d'homme sans tête » le prétendu philosophe, *ce Médisant* qui, puisque l'esprit tue avant l'heure, « vivra autant que les cerfs et les corbeaux ». Il le somme de cesser de mordre, le menace de lui briser les os, et cela, « froidement et sans animosité », et le chapeau dans la main qui ne tiendra pas le bâton. A l'attaque par le poignard, il riposte par une véhémente apostrophe à l'assassin qui, « le prenant pour un roi », soulève contre lui des Châtel et des Ravaillac. Si le criminel aposté eût

été plus généreusement payé, notre malheureux écrivain aurait rougi le pavé de son sang. Et ce scélérat s'intitule de *La Compagnie de Jésus*. Il avait là une jolie compagnie, Jésus, « à moins que ce ne fût celle qu'il eut en croix avec deux meurtriers ! » Encore n'a-t-il pas eu le courage d'agir par lui-même ; il s'est contenté de risquer son âme. Et cela, pourquoi ? Parce qu'il croit avoir affaire à un athée. Non, Cyrano n'est pas athée : « Me croyez-vous si stupide de me figurer que le monde soit né comme un champignon, que les astres aient pris feu et se soient arrangés par hasard ; qu'une matière morte, de telle ou telle façon disposée, ait pu faire raisonner un homme, sentir une bête, végéter un arbre ?.. » Donc, la raison de cette haine, qui était celle du P. Garasse, c'est l'envie : « Venir au monde avec de l'esprit, c'est offenser cet homme né d'une jument ». Alors, il raille la taille de son adversaire, le menace de devenir « le principal des trois ou quatre mille ânes qui établent à son collège, » à cause de son habileté à manier le fouet, et termine en affirmant qu'il n'est pas son serviteur.

La lettre *Contre un Hypocondre Héroïque de Roman* expose en quelques lignes toute une théorie littéraire. Avant Molière, avant Boileau, Bergerac a par instants le mérite et le courage de protester

énergiquement et avec une spirituelle ironie contre le style langoureux de *Polexandre* et d'*Alcidiane*. Il affecte de ne pas connaître ces fastidieux ouvrages : « Sont-ce des villes que Gassion va assiéger ? » *Son Liseur de Romans* est-il à la tête des armées ? En tout cas, dans quelque pays assez éloigné « pour que Renaudot n'en ait pas connaissance ». C'est de la folie que ces voyages « à la suite d'un échappé des Petites Maisons ». Combien serait plus fructueuse quelque autre occupation que ces rêveries vaines, « ces conquêtes de pays que Dieu n'a pas encore créés ! » Bossuet qui, sur la fin de sa vie, trouvait « un si grand creux », à la lecture des plus beaux livres de l'antiquité ne devait pas penser autrement, au milieu de l'engoûment universel, de ces romans pleins de subtilités précieuses, d'enflure espagnole et italienne, et de ces romanciers qui ne devaient pas viser un autre but que « de dérouiller l'esprit, de le façonner, de le rendre propre au monde,... de mettre en scène des princes ou des conquérants,... » « de peindre la vie de cour ou de salon pour initier à cette vie les jeunes gentilshommes et les personnes bien nées ».

Si notre auteur, et avec raison, n'aime pas *en théorie* le style des mauvais romans, il déteste avec énergie, *en pratique*, les Médecins. La querelle n'est pas neuve ; car, prédécesseurs de Molière, qui va, —

de 1650, *Le Médecin Volant*, à 1673, *Le Malade Imaginaire*, — porter au « docte Corps » de si terribles coups, combien, avec Cyrano, ont cherché, détruisant de gothiques préjugés, à lutter contre les vieilles écoles aveugles et opiniâtres qui s'opposaient aux progrès de la Science ! Les médecins se discréditaient d'ailleurs eux-mêmes en se traitant « d'imposteurs et de charlatans » ; Scarron et Barclay, — ce Français de Pont-à-Mousson, mort à Rome, qui écrivait en Angleterre, — dans son *Euphormion*, enregistraient et complétaient ces aveux ; en même temps que Molière, La Fontaine — *passim*, — Boileau, La Bruyère et l'auteur de *Valesiana* continuaient la campagne. « Se peut-il que l'on se demande quel grand intérêt national et social pouvait avoir cette mise au pilori satirique de la médecine et des médecins, après s'être rendu compte de l'insanité à la fois grotesque et criminelle des doctrines et des pratiques alors à la mode? Se peut-il qu'on ne voit pas l'inspiration d'un sentiment d'humanité et l'accomplissement d'un devoir patriotique dans cette entreprise d'assainissement public par le ridicule ?... » Il ne faut donc pas voir seulement dans la lettre *Contre les Médecins* l'acte d'un homme qui poursuit un ennemi à demi vaincu, auquel sa marotte donne le coup de grâce, mais bien l'attaque courageuse du libertin qui se fait l'auxi-

liaire de la raison. Il a été condamné et, « de même que les criminels prêchent le peuple quand ils sont sur l'échelle », de même il veut parler à la jeunesse. *Et nunc erudimini* ! Il est tombé entre les mains du médecin *Tant Mieux*, et « à force de se bien porter, il se meurt... Admirez l'effronterie de mon bourreau ; plus je sens empirer le mal qu'il me cause par ses remèdes et plus je me plains d'un nouvel accident, plus il témoigne de s'en réjouir et ne me panse d'autre chose que d'un *tant mieux*. Quand je lui raconte que je suis tombé dans une syncope léthargique qui m'a duré près d'une heure, il répond que c'est bon signe. Quand il me voit entre les ongles d'un flux de sang qui me déchire : Bon, dit-il, cela vaudra une saignée ! Quand je m'attriste de sentir comme un glaçon qui me gagne toutes les extrémités, il rit, en m'assurant qu'il le savait bien que ses remèdes éteindraient ce grand feu. Quelquefois même que, semblable à la Mort, je ne puis parler, je l'entends s'écrier aux miens qui pleurent de me voir à l'extrémité : Pauvres nigauds que vous êtes, ne voyez-vous pas que c'est la fièvre qui tire aux abois ? » Quel bel art que la médecine et combien simple de l'exercer ! « Que d'honneurs et de richesses elle apporte à ceux qui la cultivent ! » Si le malade « en échappe, on attribue la guérison aux puissants remèdes » de celui qui l'a soigné, et « s'il

meurt, chacun s'écrie que c'est un habile homme et qu'il l'avait bien dit ». Aussi devrions-nous tous nous faire médecins « pour mettre en terre ceux qui nous y ont mis ». Race fatale et horrible ! Rêver qu'on en rencontre un « est capable de donner la fièvre ». Les voyez-vous, traversant les rues sur leurs mules étiques, la seule monture qu'on leur permette, et qui les distingue des Norvégiens, « qui ont les mules aux talons, alors qu'eux ont les talons aux mules,... affublées d'un long drap mortuaire et qu'on aurait contentement d'anatomiser » ; car, après leurs jeûnes, plus rigoureux que celui qu'imposa Josias aux Ninivites, « elles ont la peau tout à cru dessus les os ». Et eux, cœurs de glace, froids discoureurs, « sont tellement ennemis de la chaleur qu'ils n'ont pas sitôt connu dans un malade quelque chose de tiède, que, comme si ce corps était un Mont Gibel, les voilà tous occupés à saigner, à clystériser, à noyer le pauvre estomac dans le séné, la casse et la tisane.. » Aussi quels procédés a-t-on à leur égard ? Et la burlesque et tabarinique bouffonnerie lui fournit la réponse : « On tire la langue au médecin » ; on fait pis à l'apothicaire ; « on tend le poing au barbier », chargé de la saignée. Les fléaux, aux enfers et sur terre, vont par nombre de trois : trois Parques, trois Gorgones, trois Furies par exemple et, par exemple aussi, la peste, la guerre et la faim,

la saignée, la médecine et le lavement. Et les bourreaux sont comme les fléaux : l'avocat tourmente la bourse, le médecin le corps, et le théologien l'âme... « Que ce soit par tierce ou par quarte », ces habiles escrimeurs nous livrent aux prêtres qui chantent sur nos cadavres.

Ah ! que Bergerac a du donner de mal aux trois femmes pieuses, — c'est le nombre fatidique ! — qui ont voulu le convertir *in extremis* !

Par bonheur, « parmi toutes les pratiques qu'ils ont couchées au cimetière, il n'y a pas une tête qui ne leur grince des dents... Quand ils meurent, c'est pour le salut des hommes... » et parfois ils trouvent à qui parler, témoin cette villageoise « à qui un de ces bateleurs demandait si elle avait du pouls » et qui lui répondit, « avec force soufflets et égratignures, qu'il était un sot, et qu'en toute sa vie elle n'avait eu ni poux ni puces ». Et il termine cette satire en chassant son « Démon gradué ». *Vade retro Satanas*, c'est-à-dire souviens-toi que la réforme entreprise par Bacon dans les sciences gagne d'année en année du terrain, que Descartes a détrôné Aristote, qu'il peut dire de la Science : « Nos descendants grossiront ce dépôt qui doit s'augmenter d'âge en âge !... » et qu'aux ignorants dangereux succèderont les sauveurs merveilleux de la pauvre race humaine.

Plaisanterie exagérée, ou satire exacte de l'ignorance et des préjugés ? Que l'on apprécie ! Mais, en lisant l'ouvrage de M. Raynaud sur la matière, ne m'est-il pas permis d'affirmer que la guerre déclarée par notre auteur était légitime, et qu'il puisait son indignation contre ces assassins patentés dans son bon sens en révolte et dans son cœur sensible aux misères de ses semblables, — on ne disait pas encore *philantropique ?*

C'est ce grand cœur et ce même bon sens qu'il croit devoir mettre au service de la Cour et de son ministre, dans sa longue et belle lettre *Contre les Frondeurs.*

Pour riposter au mot de Guy Patin : « Non sum animal Mazarinicum », Cyrano s'écrie, avec la fière conviction de Polyeucte : « Il est vrai, je suis Mazarin », et cela en 1649, « durant la plus violente animosité des peuples contre Monseigneur le Cardinal », — il a soin de nous en avertir et de triompher de cette originalité qui le sépare de la cause du peuple : « Comme il n'y a rien qui marque davantage une âme vulgaire que de penser comme le vulgaire, je fais tout mon possible pour résister à la rapidité du torrent ». Voilà une raison assez faible et très hautaine d'embrasser un parti. Heureusement il en donnera d'autres, et c'est avec plus de sagesse qu'il va défendre le Cardinal-Ministre contre les attaques de ses milliers d'ad-

versaires. Que reproche-t-on à Mazarin ? Sa nationalité. C'est le grand argument des poètes du Pont-Neuf, des *Anonymes*, des *Pseudonymes*, des La Valise ou des Nacar, innombrables pamphlétaires, « héros de papier brouillard... Un honnête homme est citoyen du monde et sa patrie est partout ». Le cardinal, originaire de Sicile, né à Rome, ville neutre, a choisi la France ; son cœur, comme il le dit lui-même, est français, et l'agrandissement de notre Etat sous son ministère le naturalise suffisamment. Il n'a pas fait de créatures, — Cyrano oublierait-il *involontairement* Nevers et les Mancini ? — Eh ! que dirait-on dans le cas contraire ? Aurait-on assez tonné contre le népotisme, si on avait pu l'en accuser ? Ingrat pour n'avoir rien accordé aux trente seigneurs Italiens venus à la Cour de France ; ambitieux s'il leur avait donné des places ou les avait gratifiés de faveurs. Il « a poussé nos frontières » en Italie. Même dilemme. Traître à son pays d'origine pour l'avoir fait ; s'il eut fait le contraire, il était traître à son pays d'adoption. Laissons parler la calomnie ! « La tempête lave le rocher et ne l'ébranle pas ». On lui reproche sa naissance obscure. Or, elle est des plus nobles, — au dire de Bergerac, — et l'ignorance qu'on affecte est volontaire. « Le peuple de la place Maubert et des Halles ne serait pas de la lie, s'il pouvait être saine-

ment informé de quelque chose ; outre que c'est la coutume, quand il aperçoit des vertus élevées d'une hauteur que sa bassesse ne peut atteindre, de s'en venger à force d'en médire. Quoique M. le Cardinal de Richelieu fût très connu, qu'il sortît d'une des plus anciennes maisons de Poitou, qu'il touchât de parenté aux seigneurs français de la plus grande marque, et que nos Princes mêmes partageassent avec lui le sang de leurs aïeux, sa noblesse ne laissa pas de lui être contestée. De semblables contes ne tarissent jamais dans la bouche des séditieux, qui cherchent partout un prétexte de refuser l'obéissance qu'ils doivent à ceux que le ciel leur a donnés pour maîtres ».

Certes, voilà qui est bien écrit et fort énergique. Et pourtant j'eusse préféré, je l'avoue, un retour à cette superbe philosophie cosmopolite, qui tout à l'heure renversait bornes et frontières devant le patriotisme au service du génie. Il eût mieux valu peut-être, avec la même indignation, interdire à la populace de la place Maubert ou du quartier des Halles d'avoir à *ergoter* sur les ancêtres de Richelieu et de Mazarin, qui me semblent se suffire à eux-mêmes, leur grande œuvre politique leur tenant lieu de tous ascendants. Eux seuls et c'est assez !

Mais là ne se bornent pas les griefs : « Ils le poursuivent encore et l'accusent d'avoir protégé les car-

dinaux Barberins. Eut-il été honorable à la France d'abandonner des personnes sacrées qui réclamaient son secours, les neveux d'un pape, qui avait été, durant tout son règne, le fidèle ami de la France ? » Qu'auraient dit de nous les autres nations ? « N'auraient-elles pas attribué ce délaissement à l'impuissance de les maintenir ? Et ce témoignage de faiblesse n'aurait-il pas porté grand coup à Sa Majesté très chrétienne ? » Puis les calomniateurs attaquent la conduite financière de Mazarin. Je suis d'avis que les calomniateurs sont tout au plus des *médisants*. Mais Cyrano affirme que « le Parlement, après avoir examiné dans un long loisir les traités et négociations de Cantarini, ne lui a pas même imputé la diversion d'un quart d'écu ». Il faut être très prudent dans ces appréciations de l'honnêteté des gouvernants, et, sur pareille matière, l'histoire est toujours à faire.

En tous cas, y a-t-il eu de nouveaux impôts établis ? — *rétablis* serait plus juste. — Non, et pourtant les charges sont lourdes, celles surtout de la guerre, dont on connaît le *nerf*. « Mais monsieur le drapier se figure qu'il en va du gouvernement d'une monarchie comme des gages de sa chambrière ou de la pension de son fils Pierrot ». Nous avons là, en une ligne plaisante, toutes les opinions politiques de notre écrivain.

Mazarin n'a pas toujours réussi. Certes, « il est maître de son raisonnement, non pas des caprices de la fortune ». Si la fin ne justifie pas les moyens, si tout n'est pas bien qui finit bien, — maximes immorales entre toutes, — on ne peut reprocher à un homme de ne pas être assez heureux pour incessamment « conduire les allures de la fatalité ». On l'incrimine d'avoir fait bâtir un palais à Rome. Mais ce palais, que possède d'ailleurs le moindre des cardinaux, ne relève-t-il pas notre prestige ? — Déjà ce mot, que notre siècle qui en abuse, croyait, j'en suis sûr, avoir inventé, et qui prouve le *modernisme* de notre auteur. — « Et la canaille murmure !... Une blanchisseuse assure que l'Espagne » offre la paix à d'honorables conditions. Renouvelez donc l'ostracisme, Athéniens de Paris ! On a bien persécuté Phocion, Périclès, Socrate et tant d'autres...

Mais cette paix, on ne pouvait l'accepter sans folie. Sans lâcheté surtout, à mon sens ; car l'Espagne, on le sait, voulait nous forcer à abandonner les intérêts du Portugal, notre allié, par nous seuls poussé à prendre les armes.

« Le dernier choc, et le plus violent », c'est que Mazarin est l'auteur actuel du siège de Paris. D'abord il ne dirige pas seul le Conseil ; il n'a pas ordonné le départ du jeune roi, — mettons qu'il ne l'a pas ordonné

seul. — Pourquoi donc soulève-t-il ainsi toutes les haines ? Et puis il n'a pas voulu punir de mort les traîtres et les rebelles, ni, comme cela était *son droit*, faire saccager les faubourgs, affamer la ville, en massacrer les citoyens, « à l'exemple de Henri IV ». La famine, voilà leur épée de chevet ! Il les en a seulement menacés, et, eut-il exécuté sa menace, — n'étant pas gentilhomme du XVIIe siècle, je me garderai d'appuyer sur l'argument ! — « cette diète » aurait été une salutaire médication.

Tels sont tous les chefs d'accusation. Et maintenant qu'on compare Mazarin à ce Richelieu qui l'a choisi pour son successeur, et de la comparaison ressortira cette vérité, que celui dont on veut faire un tyran est le *Roi Soliveau* de la Fable. Quelle prospérité ! Quel choix intelligent de ses coadjuteurs ! Armes, lettres, piété sont au plus haut rang : Gassion et Rantzau sont maréchaux de France depuis 1643 et 1645 ; Vincent de Paul est en grande faveur et dirige le *Conseil des Affaires ecclésiastiques* ; La Mothe Le Vayer est précepteur de Monsieur, frère du roi ; Naudé est l'ami et le secrétaire du Cardinal.

Respect donc à l'homme et aussi au principe du gouvernement absolu de droit divin, au représentant du roi sacré de la Sainte Ampoule ! « Le gouvernement du Royaume Céleste est monarchique... L'Eglise

est conduite monarchiquement par le Pape... ; » les princes de la terre sont les images de Dieu, les favoris sont les images des princes ; s'attaquer au favori, c'est s'attaquer au prince et par suite à Dieu ; et quand le favori est Cardinal, l'attaque est une apostasie. Ah ! vous rêvez de république ! « L'Etat populaire est le pire fléau dont Dieu afflige un Etat quand il le veut châtier », mouvement à rapprocher en passant du vers célèbre de « Cinna » :

Le pire des états, c'est l'état populaire.

Mais heureusement nous n'en sommes point là encore, car la destinée des Jules est de vaincre les Gaules. D'ailleurs quels sont les chefs des Frondeurs ? Beaufort, « du sang de France » ; Retz, dont le grand père fut le favori de Henri III ; Brissac, dont l'aïeul fut protégé par Henri IV ; Luynes, dont le père était tout-puissant sur le cœur de Louis XIII. Accouplés avec « des coquins ! » Quel dédain superbe pour la canaille ! Mais leurs yeux se dessilleront. « Ils aimeront mieux oublier leur mécontentement que de passer pour méconnaissants ; et l'exemple de mille traîtres qui ont payé les faveurs de la Cour par des injures, ne portera aucun coup sur leur esprit, qui sait trop que l'ingratitude est un vice de coquin, dont la noblesse est incapable. » Il n'appartient qu'à ces rimailleurs du

Pont-Neuf, comme ce Scarron « qui vomit son écume sur la pourpre des rois et des cardinaux ».

Et la rage enfle la voix, grandit le ton : on croirait entendre Bossuet appelant les princes et les puissants de la terre auprès du cercueil à peine fermé de Condé. Autour « de la parlante Momie », Cyrano convoque tous les écrivains burlesques, afin de les frapper de terreur : « C'est l'épouvantable Scarron qui vous est donné pour exemple de la peine que souffriront aux enfers tous les ingrats, les traîtres et les calomniateurs de leurs princes. Considérez en lui de quelles verges le ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance ! Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon ; confessez, en regardant les écrouelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le malade de la Reine, comme il se le dit, mais encore le malade du Roi. Il meurt chaque jour par quelque membre, et sa langue reste la dernière, afin que ses cris nous apprennent la douleur qu'il ressent... Un tel spectacle ne vous excite-t-il pas à pénitence ? Admirez, endurcis, admirez les sacrés jugements du Très-Haut ; écoutez d'une oreille de contrition cette parlante momie ; elle se plaint qu'elle n'est pas assez d'une pour suffire à l'espace de toutes les peines qu'elle endure. Il n'est pas jusqu'aux Bienheureux qui, en punition de son

sacrilège, n'enseignent à la Nature de nouvelles infirmités pour l'accabler ; déjà, par leur ministère, il est accablé du mal de saint Roch — (la vérole), — de saint Fiacre —(les hémorroïdes), — de saint Cloud — (les abcès), — de sainte Reine — (la rogne), — et afin que nous comprissions tous les ennemis qu'il a dans le ciel, le ciel lui-même a ordonné qu'il serait malade de Saint. Admirez donc, admirez combien sont grands et profonds les secrets de la Providence !... » Et profitez de ce « miracle épouvantable », en abandonnant ce monstre, de peur d'être légitimement frappés comme lui !

Si j'ai insisté sur ce pamphlet d'un ton arrogant, mais courageux, en allongeant l'analyse et en étendant les citations, c'est que j'y retrouve beaucoup des idées qu'appliquait notre auteur dans sa vie privée ; c'est que cette *Lettre* importante nous fait mieux connaître et plus aimer Cyrano, et que, d'après sa propre expression, « il l'a écrite de son épée » ; c'est qu'enfin elle prouve surabondamment qu'à aucune époque il n'a pu composer cette ridicule *Mazarinade*, que des éditeurs trop généreux n'ont pas hésité à lui attribuer.

Il me reste, pour terminer, à étudier deux *Lettres*. Pour et contre les Sorciers, très importantes, elles aussi. Dans l'une, l'écrivain a l'air de prendre au

sérieux toutes les opérations infernales exposées par les savants, chantées par les poètes, et ne fait, en réalité, que nous familiariser avec le sujet ; dans l'autre, ce sujet une fois posé, et sous cet air de fantaisie romanesque qui lui plaît tant, nous retrouvons le penseur profond, le polémiste éloquent, dont le plaidoyer combat avec hardiesse et avec une étonnante rectitude de jugement les opinions courantes, les erreurs accréditées, et qui devance son siècle par un effort de génie.

En étudiant ces deux *Lettres*, j'ai trouvé un tableau funèbre et émouvant, qui fait penser aux *Contes* d'Hoffmann et aux *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Poë ; j'ai rencontré une indignation philosophique, avec cette nuance de raillerie bien française, qui m'a remis en mémoire certains passages des *Petites Lettres de Louis de Montalte à un Provincial de ses amis.*

La magie me paraît avoir eu de tous temps une influence puissante sur l'impressionnabilité humaine, influence qu'il serait puéril de chercher à nier, puisque les plus graves esprits et les mieux trempés, — Bacon, Postel, de Thou, d'Aubigné, pour ne pas remonter plus haut, — se sont laissés aller à ces terreurs que le plus brave peut ressentir.

Il est peut-être intéressant de voir en quel état

était la question quand Cyrano écrivit. Après les prophètes célèbres, Gauric, Cardan, Paracelse, Dorat, Nostradamus, sont venus Jean du Chastel, surnommé César, célèbre pour s'être entremis par ses sortilèges dans le mariage du connétable de Montmorency, — 13 mars 1593 ; — Palma Cayet — 1525-1610, — historien connu, pasteur de l'Eglise Réformée en Poitou, traducteur, en 1603, de l'*Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust.* Puis, en passant, bien des écrivains s'occupaient de sorcellerie, depuis l'auteur anonyme des *Caquets de l'Accouchée*, qui constatait la présence d'un Esprit au faubourg Saint-Germain, jusqu'à Racan qui faisait part à Malherbe, « pour entretenir la Reine », friande de ces sortes d'histoires, d'apparitions constatées à la Flèche ; car les Esprits travaillaient aussi en Province. Les *Invisibles* occupaient alors toute la France, et en particulier Paris et les Jésuites ; en 1623, étaient arrivés dans cette ville les Frères de la Rosée-Croix. On croyait aux loups-garous ; on était assuré que les sorciers suivaient la coutume des Thessaliens qui arrosaient de sang chaud un cadavre, ou des Syriens qui consultaient la tête fraîchement coupée des enfants, ou bien, comme Héliogabale et Julien l'Apostat, égorgeaient des hommes, pour consulter, hideux aruspices, leurs entrailles encore fumantes. Exagé-

rations populaires sans nul doute, mais questions d'actualité, sur lesquelles notre écrivain devait donner, avec droiture et franchise, son opinion.

Cyrano feint que, « lassé de l'attention qu'il a prêtée à un sot livre de sorcellerie », il est sorti et s'est enfoncé dans un petit bois, — la forêt classique des enchantements, qu'on trouve dans le Tasse, dans *Le Roman Comique*, dans tous les ouvrages qui rapportent de pareilles scènes. Un manche à balai « se vient mettre entre ses jambes », et bon gré mal gré, l'emporte « par le vague de l'air », idée première des ascensions fantastiques vers la Lune et vers le Soleil. Solitude profonde, nuit obscure, seulement percée « d'étoiles au feu bluettant », éclipse de Lune, vents arrêtés, fontaines muettes, oiseaux sans ramage, animaux sans mouvement, silence effroyable, tout prépare, conformément aux programmes habituels des démonographes, l'apparition d'un grand et vénérable vieillard. Notre auteur décrit son visage, son costume, et la chauve-souris attachée sur sa robe à l'endroit du cœur, et le carcan qui serre son cou. Sa main tient un vase en forme de triangle, — peut-être le triangle des Rose-Croix, — et une baguette avec laquelle il trace les cercles obligés. C'est Canidie, c'est Sagana, et Victor Fournel rappelle avec raison le vers d'Horace :

Umbræ cum Sagana resonarent triste et acutum...

Soudain le magicien est entouré d'animaux dont il mange les cœurs, et commence les invocations, « sans remuer les lèvres et produisant dans sa gorge un bruissement ». « En lisant cette lettre, continue le même critique, pour peu qu'on se laisse aller, sans trop se roidir, aux impressions qu'elle éveille, une certaine terreur mystérieuse nous envahit par degrés, car, on a beau faire le brave, on est toujours, plus ou moins, comme les enfants qui ont peur dans les ténèbres ».

Le sorcier cependant est enlevé de terre, puis y retombe sur les genoux et se livre à la cuisine fatale des sorcières de Shakespeare. Alors la lumière « blanche et claire, dissipe les tristes météores » qui ont accompagné les incantations, et un jeune homme survient, « la jambe droite sur un aigle, l'autre sur un lynx », et échange avec le magicien des fioles contre des cheveux. L'horreur est suffisamment peinte ; elle a pénétré dans l'âme du lecteur. Le jeune homme disparaît, « les étoiles s'unissent à la couleur des cieux », le soleil se lève, le cauchemar se dissipe, et Cyrano pense en être quitte pour la peur. Mais soudain le sorcier le saisit par la main, et, sans ouvrir ni la bouche, ni les yeux, le traîne, plus qu'il ne le conduit, sous les ruines d'un vieux château, où notre écrivain, — qui n'oublie jamais la note pittoresque, — constate que « les siècles, depuis mille ans, travaillent à mettre les

chambres dans les caves ». Là, le guide se nomme : c'est Agrippa de Nettesheim « dont l'âme par métempsycose est celle qui jadis animait le savant Zoroastre ». Il vit par l'or potable, et ce jeune homme qui est apparu est « le roi des Démons ignés ».

Si nous avions eu la velléité de croire que Cyrano ne raillait pas, il suffirait de réfléchir au bizarre guide qu'il prend. On n'ignore point, en effet, que Corneille Agrippa, — 1486-1535, — est l'auteur célèbre d'un ouvrage qui tourne la magie en ridicule : *De incertitudine et Vanitate Scientiarum*. C'est quelque chose comme une exploration dans les Romans de Chevalerie avec Cervantès pour cicerone. Et nous assistons à l'énumération de tous les prodiges dus à la magie : les feux-follets, les fées, les démons sous leurs diverses formes, avec lesquels il conclut des pactes, les esprits, les loups-garous, Marcou, le prince des chats du sabbat, les cauchemars, les incubes et les succubes, les farfadets, les larves, les ombres, mânes, spectres et fantômes, le trèfle à quatre feuilles qui pousse sous les gibets des pendus, avec la graisse desquels on prépare des chandelles pour endormir les hôtes des maisons que l'on veut piller, les mains de gloire ou mandragores, à forme de fœtus humains, et le Moine bourru, qui traîne des chaînes par les rues et tord le cou aux curieux ; et le gui de l'an neuf

coupé au clair de lune en une nuit de printemps ; et l'herbe de fourvoiement propre à égarer ; et les gamahés, pierres constellées de signes naturels, — sorts, charmes, sigilles, talismans, miroirs merveilleux ; — et le gobelin, farfadet familier, qui se rend au sabbat sur sa mule ferrée de l'argent dérobé par les servantes à leurs maîtres ; et le filourdi, se plaisant malignement à embrouiller les fuseaux des fileuses ; et le roi Hugon, comte de Tours, un des douze pairs de Charlemagne, appelé aussi le Connétable ou le Porte-Epée ; et le diable Vauvert, qui faisait trembler les Parisiens depuis le règne du roi Robert ; et le Juif-Errant, et le grand Veneur de la forêt de Fontainebleau, dont la dernière apparition remontait à Henri IV. Après quoi, tout s'efface et disparaît, et Bergerac se retrouve « sur son lit, le corps tout froissé du travail de l'âme et le cœur encore palpitant ».

Tel est ce jeu d'esprit d'un habile rhéteur, qui nous initie, en riant, à une question qu'il va sérieusement traiter tout à l'heure.

Certes, il faut que l'esprit de Cyrano ait été trempé de façon spéciale pour se dégager des superstitions de son époque et pour écrire cette lettre *Contre les Sorciers* au temps où Bodin publiait *La Démonomanie*, Boguet, le *Discours des Sorciers*, Delancre le

Tableau de l'Inconstance des Mauvais Anges et Démons, le P. Leloyer les *Discours et Histoires de Spectres*; où Hippolyte Jules de la Mesnardière « prenait le parti du diable, des sorcières et du public contre le brave Ecossais Mac Duncan qui osait mettre les *possessions* sur le compte de la fièvre chaude ou de l'imagination »; où l'on avait l'impudence ou bien la naïveté de reprocher publiquement à Théophraste Renaudot d'être né à Loudun.

La Mothe le Vayer lui-même écrit : « A la vérité on ne peut pas être chrétien et douter de l'Art Magique... L'opinion de quelques scolastiques est que Dieu permet exprès qu'il y ait des magiciens... », attaquant ainsi ses amis, les libertins, qui « par là sont contraints d'avouer qu'il y a des substances autres que matérielles... » C'est à peine si l'auteur du *Valesiana* protestera timidement, — 1699, — contre « les contes qu'on a forgés là-dessus », mais en affirmant « qu'il est quelquefois revenu des Esprits ». Enfin Guy Patin, un *savant* de l'époque, nous stupéfie par la page suivante que je ne résiste pas au plaisir de citer pour la mettre en regard de la volonté ferme de libre examen, de la confiance superbe en sa raison que possède Bergerac :

« On distingue trois sortes de Magies, la naturelle qui produit des effets merveilleux par la seule force

de la nature, comme quand le jeune Tobie guérit l'aveuglement de son père par les entrailles d'un poisson préparé; l'artificielle produit aussi des effets extraordinaires, mais par l'industrie humaine, comme la sphère de verre d'Archimède, les serpents d'airain de Sévère qui sifflaient, et toutes ces choses rares qu'on invente. Ces deux sortes de magies sont bonnes en elles-mêmes, mais souvent elles portent les hommes dans des curiosités superstitieuses. A l'égard de la magie noire, elle est toujours criminelle, parce qu'elle suppose un pacte avec le démon. Il y a des gens qui doutent, ou font semblant de douter, qu'il y ait des magiciens. Je viens de le dire, la question de droit est indiscutable. L'Ecriture Sainte défend de consulter les magiciens, et fait mention de ceux de Pharaon qui imitèrent les véritables miracles que Dieu opéra par le bras de Moïse. Il y est encore parlé des magiciens de Manassès, de la Pythonisse que Saül consulta, de Simon qui vécut du temps des Apôtres, de Barjesu, et d'une autre devineresse du corps de laquelle saint Paul chassa les démons. Les conciles fulminent des anathèmes contre les magiciens ; le droit civil ordonne diverses peines contre eux. Le Parlement de Paris ne reconnaît point, dit-on, des sorciers ; cela n'est pas vrai. D'ailleurs son autorité ne saurait prévaloir à celle de l'Ecriture Sainte, des

Pères et des Jurisconsultes. Pour montrer que le Parlement de Paris reconnaît des sorciers, il ne faut que lire quelques Arrêts rendus en 1548, 1577 et 1578, par lesquels des gens atteints et convaincus de sortilèges ont été condamnés à être brûlés vifs. L'opinion des juges n'a point changé dans le principe; mais, comme ils connaissent les accusations, ils voient que tous les gens soupçonnés de magie n'en sont pas coupables, ainsi qu'il paraît par l'Apologie que mon bon ami, M. Naudé, a faite pour justifier tous les grands personnages qui en ont été accusés. »

Cette page n'est-elle pas le meilleur commentaire de la *Lettre* qui nous reste à étudier ? « Non, je ne crois point de sorciers, encore que plusieurs grands personnages n'aient pas été de mon avis, et je ne défère à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de raison, ou si elle ne vient de Dieu. » Telle est son entrée en matière qui ne peut, encore une fois, laisser aucun doute sur la façon dont Cyrano prend parti. Et cette énergique profession de foi continue ainsi par le mot que je cite ailleurs, et qui, certes, en vaut la peine : « Ni le nom d'Aristote, ni celui de Socrate ne me persuade point, si mon jugement n'est convaincu par raison de ce qu'ils disent. La raison seule est ma reine... » J'ai parlé plus haut des *Provinciales ;* Charles Nodier déclare que voilà un trait

digne de Pascal, et personne, je crois, ne songera ici à le contredire. Notre auteur continue ainsi : « Je me moque des pédants qui n'ont point de plus forts arguments pour prouver ce qu'ils disent, sinon d'alléguer que c'est une maxime, comme si leurs maximes étaient bien plus certaines que leurs autres compositions. » Mais il n'a point « l'entêtement d'un sot », et renoncera à son opinion, pourvu toutefois qu'on lui démontre qu'il a tort, « par des raisonnements plus forts et plus pressants que les siens ». Or, ces raisonnements « forts et pressants » ne sont rien moins que cela. Les histoires de sorciers arrivent de très loin, de trois ou quatre cents lieues, et l'on sait le proverbe. Les témoins ? Une vieille femme babillarde, à demi aveugle, pauvre, — donc pouvant être corrompue, de raison faible, — donc pouvant être trompée. Le prétendu sorcier, auquel croit Guy Patin et le Parlement de Paris ? Un paysan grossier, sans esprit, tremblant devant la justice rendue par « Maître Jean Guillot, de qui le père a volé les biens de son pupille, et qui s'est acquis, par le moyen de vingt mille écus dérobés, un office de juge. »

Que l'on veuille bien remarquer en passant cette satire de la vénalité des charges judiciaires, et la silhouette de ce « Maître Guillot », ancêtre de Bridoison !

Mais elle n'interrompt pas la série des arguments. On parle de *possessions*. Il faut alors que le Démon ou soit bien maladroit, ou porte grand respect aux larrons : maladroit, en laissant prendre ceux qui se sont donnés à lui ; respectueux des larrons, en permettant aux juges, — qui sont des voleurs, — de rendre leurs triomphants arrêts. Examinons plus attentivement un cas de possession : Un pauvre diable de berger, « en ouvrant la bouche et serrant les dents », a jeté un sort aux moutons. Ne serait-il pas plus vraisemblable de supposer qu'il les a empoisonnés, et plus raisonnable de le poursuivre comme empoisonneur que comme sorcier ? Mais il s'est rendu au Sabbat. C'est en rêve, et encore Cyrano lui-même n'a-t-il pas vu Corneille Agrippa et le roi des Démons ignés ?

Y a-t-il jamais eu des démoniaques et des magiciens ? Certes, avant le Christ, « qui chassa les diables des corps de certains Hébreux et les envoya dans des corps de pourceaux », les livres sacrés assurent, — et notre auteur nous le concède avec un demi-sourire, — qu'une « Chaldéenne envoya un démon dans le cadavre du prophète Samuel », et que Saül était possédé. Mais à toutes ces histoires il ne croit point. Il a certainement su que saint Martin prétendait que les possédés pouvaient parler sur toutes les questions sans remuer les lèvres, puisqu'il lui a emprunté ce

trait ; que Corneille Agrippa était accusé d'avoir vendu son âme au diable pour obtenir la solution des problèmes d'une mystérieuse philosophie, puisqu'il l'a mis en scène ; il a même entendu parler des Sabbats flamands du XVIe siècle. Toutefois il ne s'arrête point à toutes ces absurdes, à toutes ces grossières superstitions. En revanche, il saisit corps à corps les stupides injustices récentes, ne peut pas croire que Madeleine de Mandols soit autre chose qu'une fille séduite par le curé Goffridi, — Gauffredi, — qui n'a pas eu besoin de vendre son âme au Diable, « afin d'inspirer aux femmes de l'amour uniquement par son souffle » ; il affirme que Madeleine Bavent, du couvent de Saint-Louis de Louviers, n'est qu'une hystérique de cloître et flétrit l'arrêt du Parlement de Rouen, qui a condamné au feu Mathurin Picard, curé de Mesnil-Jourdain et son prétendu complice Thomas Boullé. Il a assisté à cette affaire et son siège est fait, car ces « endiablées » sont d'atroces comédiennes et ne valent pas Scaramouche, Collé et Cardelin, les trois pîtres de la troupe italienne. Enfin il proteste, avec la plus intelligente et la plus généreuse indignation, contre cette honteuse conspiration dont les Ursulines de Loudun furent les instruments et Urbain Grandier l'infortunée victime, contre ce drame barbare du moyen-âge qui, joué au seuil du XVIIe siècle, révolte

et confond l'esprit humain. Et voilà pourquoi Cyrano peut conclure, sans être taxé de sévérité, en appelant « tous ces grands effets de magie, la gazette des sots ».

En résumé, j'estime que ces *Lettres* sont un ouvrage hétérogène, dont quelques parties choquent le goût le moins épuré, mais dont quelques autres ont de grandes qualités de pensée et de style. Elles ressemblent, à tout prendre, à cette statue de Persée, dans le moule de laquelle, la fonte lui manquant, le sculpteur avait jeté de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, et qui gardait encore la marque de ces différents métaux. Elles forment, à mon sens, l'indispensable complément de la biographie de Cyrano Bergerac ; car elles achèvent de le peindre avec sa nature droite, ses opinions nettes, ses préjugés de gentilhomme, sa folie d'autorité, ses vivacités de matamore, sa galanterie de commande, son amour de la poésie, son esprit piquant, trop souvent tourné à *la charge*. Et tout cela jeté comme au hasard, mêlé sans être fondu. Aussi telle page de cette œuvre nous révolte, telle autre nous paraît à bon droit insipide, telle autre enfin nous semble n'être pas loin de la perfection... Ouvrage indispensable à étudier, car il parachève le portrait de ce faux gascon enivré, jusqu'à la dernière heure, de sa jeunesse fréquemment sérieuse et de son enthousiasme qui ne bannissait pas toujours la profondeur.

CHAPITRE II

LE PÉDANT JOUÉ

Cette comédie en cinq actes et en prose fut-elle composée au collège de Beauvais, comme le croient les frères Parfait ? Fut-elle écrite entre 1648 et 1650, ainsi que le pense Victor Fournel ? Et avec la collaboration de Molière, si l'on en croit la fantastique hypothèse d'Eug. Noël ?

Pour moi, je doute qu'un écolier ait pu créer des types tels que Gareau, et je repousse l'opinion hasardée des frères Parfait ; je crois que Cyrano était trop occupé à Mouzon et à Arras pour accepter celle de Fournel, et j'opinerai pour 1645 à cause du mot « l'autre jour » appliqué au mariage de Jean-Casimir de Pologne avec Louise-Marie de Gonzague et qui me parait être ce que nous nommons une « actualité ». Quant à la représentation elle me semble devoir être fixée à 1654 ou 1655 sur le théâtre du Marais. D'ailleurs on dut faire force coupures au texte et, telle quelle, la pièce eut beaucoup de succès.

Les types, les moyens, le style même sont de cette farce italienne si fort en honneur (1) et que connaîtra tellement Molière. Granger est un composé du Docteur et de Pantalon. Du premier il tire son savoir barbare et son pédantisme ; du second sa galanterie sénile et sa vanité ridicule : de tous deux il a la facilité naïve à tomber dans les pièges tendus à ses défauts.

Pasquier, sous-maître du collège, est tantôt le parasite Franca-Trippa, tantôt le primitif Arlecchino, ici cuistre gourmé et régent ridicule, là Gilles dégourdi, railleur, insouciant et musard.

Chasteaufort, c'est le Capitan, le Taille-bras, le Matamore, à la terrible moustache ; c'est l'Olibrius, occiseur pour rire, ami du grand diable d'Enfer.

Corbinelli, c'est le Pierrot blafard et rusé, un Zanno italien, le Covielle avant la lettre du *Bourgeois gentilhomme*, le prédécesseur aussi de Mascarille et de Scapin, exerçant sa maligne pétulance à duper Cassandre au profit des amoureux.

Et les amoureux eux-mêmes, quels sont-ils ? Granger fils, l'Oratio qui aime, en concurrence avec son père, Genevote, sœur de La Tremblaye, et ce La Tremblaye qui dispute à Chasteaufort et à Gareau, la vraie création française sur laquelle je reviendrai, la fille du pédant, Manon.

(1) Cf. *Pupazzi et Statuettes*, « *Les Farceurs* », Paris, Cornély, 1908.

Je montrerai ce que Cyrano a ajouté à ces types conventionnels de la *commedia dell'arte* par sa verve personnelle, la qualité de son dialogue et l'esprit semé dans les détails de son œuvre.

La scène se passe à Paris, tantôt au collège de Dormans, tantôt dans la rue qui le longe et où est sise la maison de La Tremblaye.

Acte I

Granger, accompagné de Pasquier, reçoit la visite de Chasteaufort qui vient lui demander la main de sa fille. Granger repousse cette demande, parce qu'il a en vue un autre prétendant, Gareau, paysan qu'il croit riche, « laboureur dont la charrue l'éblouit ». Chasteaufort entre dans une violente colère et menace Granger en même temps que son rival. Le Pédant, feignant d'être pris de peur, lui dénonce, pour le lui opposer, un troisième amoureux, La Tremblaye, lequel « a l'insolence de marcher sur ses brisées ». Le matamore « s'en va faire pendre l'eau, le feu, la terre et l'air, et songer au genre de mort dont il exterminera ce pygmée qui veut faire le colosse ».

Granger explique alors à Pasquier qu'il se débarrasse ainsi de Chasteaufort et de la Tremblaye, « deux poltrons si éprouvés que, s'ils se battent ja-

mais, ils se demanderont tous deux la vie », et qu'il ne lui restera plus « qu'un gendre prétendu », le riche Gareau. Mais il est en proie à un autre embarras : « Il aime Genevote et son fils est son rival ». — Nous voilà déjà en plein Molière. L'analogie persiste lorsque Granger, resté seul, se croit assuré de se repentir « qu'il se marie ou ne se marie pas ». Mais ici c'est une plaisanterie du fond commun. Chez Bottaio, chez Rabelais, chez Quinault, on retrouve les mêmes comiques hésitations que dans *le Mariage forcé*, et tous, d'ailleurs, ont pour précurseur, avec le sérieux en plus, Jean Raulin, moine de Cluny, dans un de ses sermons — *De Viduitate*, 1546. — Cyrano ajoute à cette thèse une comparaison ultra-naturaliste, que je me borne à indiquer, entre les femmes et les arbres et qu'il emprunte d'ailleurs à Tabarin.

Survient Charlot, traîné par Pasquier qui lui vante les agréments des voyages, car il a été fort loin pour sa part et « a vu les Bonshommes, Chaillot, Saint-Cloud et Vaugirard ». Granger annonce à son fils que son oncle, « orbe d'hoirs mâles », le mande en Italie pour l'associer à sa maison de commerce. Mais Charlot refuse avec énergie de quitter son père, par pure tendresse filiale : « Quoi que vous puissiez alléguer, je demeurerai sans cesse auprès de vous et serai votre bâton de vieillesse ». Ces bons sentiments ne désar-

ment pas le Pédant, qui en appelle à son autorité, à laquelle résiste furieusement son fils.

Entre Fleury, cousin de Granger, personnage tout à fait secondaire, qui apprend avec étonnement de la bouche de son parent que Charlot est subitement devenu fou et, comme le jeune homme déclare avec rage qu'il aimerait mieux mourir que partir, son père appelle à l'aide « les piliers de classe, tire-gigots, ciseaux de portions, exécuteurs de justice latine ». Devant ce déploiement de forces, Charlot fait mine de céder; mais, demeuré seul, se désole sur l'alternative douloureuse dans laquelle il est placé, « donner sa maîtresse, c'est-à-dire mourir, ou se résoudre à vêtir un pourpoint de pierre », à Saint-Victor ou à Saint-Martin-des-Champs, abbayes qui possédaient des cellules où les pères faisaient enfermer leurs fils rebelles.

Par bonheur Corbinelli se propose de le sauver, « et si le bonhomme, pour tracer le plan de Venise, attend le retour de son fils, il peut dès maintenant s'en fier à la carte ».

Acte II

Chasteaufort se consulte et se répond sur un duel, purement imaginaire du reste, qu'il va avoir avec La Tremblaye. — Il y a là peut-être une idée du dia-

logue si comique entre Sosie et sa lanterne. — Mais le Capitan est interrompu par l'arrivée de Gareau qu'il interroge. Les réponses du paysan sont d'abord railleuses, puis confiantes, et il raconte toute son histoire ; bientôt, pourtant, lassé des interruptions et des rectifications grammaticales de son interlocuteur, il se fâche et propose au matamore, dans son jargon expressif, un combat singulier immédiat : « Tapons-nous donc la g... comme il faut ». L'autre avec sa générosité habituelle reçoit les coups sans les rendre, mais en citant tous les termes d'escrime que Molière retrouvera dans sa leçon d'armes du *Bourgeois gentilhomme.*

Paraissent Granger et Manon, et celle-ci demande à Gareau l'objet de la querelle : « Aga, répond dédaigneusement le paysan, ou me venet ravodé de sa philosophie ». A son tour, le Pédant questionne le prétendant à la main de sa fille sur « les natures de son bien ». C'est la grosse question dans cette union projetée, qui fournit à Gareau des équivoques faciles et à Granger des applications indécentes, mais classiques, de Despautères : les deux époux « sub, super, subter, casu juguntur utroque, in vario sensu ». Le futur a des rentes, des maisons, des meubles par le moyen d'un héritage de vingt mille francs. A ce mot, le père ordonne, — à la cantonade sans doute, — à Pasquier

de « mettre le couvert » et, tout affriandé, mais prudent encore, veut « voir les contrats acquisitoires de ces héritages ». Gareau ne les a point, mais explique ses droits « à la petite sussion ». Ils sont si obscurs que Granger « fait ouvrir à sa conception plus d'yeux que n'en eut jamais le gardien de la vache Io et ne voit goutte en cette affaire ». Il prie donc Pasquier de « replier bagage, Monsieur n'ayant pas le loisir de s'arrêter ». — Ce mot d'observation profonde m'a rappelé ces chapîtres de Rabelais dont j'ai parlé : Panurge se garde bien d'inviter Rondibilis à ses noces, « car il en serait empêché à ses pratiques et n'y pourrait comparaître ».

Gareau prend très bravement son parti du congé qu'on lui donne. Revient Corbinelli qui annonce « que Charlot, ayant voulu suivre le commandement que son père lui avait fait d'acheter quelque bagatelle qui fut rare à Venise et de peu de valeur à Paris pour en régaler son oncle », a porté son choix sur une douzaine de cotrets et, en allant se les procurer, a été pris par les Turcs. Il a été emmené sur leur galère, et « ces écumeurs impitoyables » ont envoyé Corbinelli vers Granger pour lui demander une rançon de cent pistoles. — C'est la fameuse scène *de la galère* que Molière s'est appropriée. Granger sorti, Corbinelli qui craint une fin de non-recevoir, affecte de trembler pour sa personne devant Pasquier, son

ennemi intime, qui le console et le rassure d'un mot tout rabelaisien.

Mais le Pédant reparaît avec une bourse qu'il lui remet : joie du fourbe dont la ruse a si bien réussi ; il appelle Charlot, réfugié chez La Tremblaye, pour lui faire part du succès de son stratagème, — C'est la situation de Mascarille et de Lélie dans *l'Etourdi*.

Granger rentre avec Pasquier, — *fidus Achates !* — et se désole du mauvais vouloir de la fortune qui le frappe de tant de coups. Il a peur pour sa fille de la visite de quelque « incube », et pour sa bourse de celle de quelque filou. Aussi va-t-il s'entourer de précautions et « faire prendre à chacune de ses chambres une médecine d'eau bénite ». Il ordonne aussi de « déchirer par morceaux un vieux livre de plain-chant et d'en attacher un feuillet à chaque avenue de sa chambre ». Puis, soit que ces moyens préventifs lui rendent sa liberté d'esprit, soit pour se divertir de ses pensées mélancoliques, il prie son interlocuteur « d'aller au logis de sa toute belle navre-cœur... lui parler avantageusement de son amour, et surtout de ne l'entretenir que de feux, de charbons et de traits ».

Genevote survient à point nommé, et Pasquier s'acquitte de sa mission ; mais la belle est mise en fuite par l'arrivée de Chasteaufort à la recherche de

son garde. Pour l'empêcher de se battre, la Connétablie, d'après l'usage du temps, est censée le faire surveiller; et le Capitan craint tous les malheurs, puisque son garde l'a perdu un instant de vue. Heureusement il a en même temps qu'accepté le surveillant donné sa parole de ne rien tenter contre son adversaire, et il relève vertement le mot de Pasquier : « Vous pouvez à cette heure vous battre sans obstacle. »

Acte III

Pasquier continue, en entrant en scène, à rendre compte à Granger de sa mission auprès de Genevote, et le Pédant, après lui avoir octroyé les félicitations bien dues à son éloquence philosophique, se prépare à recevoir la jeune fille par une toilette de circonstance.

Celle-ci vient maladroitement, — bien plus que Zerbinette à Géronte, — raconter au vieillard la supercherie dont il a été la victime. Granger, tout d'abord fort vexé, retourne vite aux soins de son amour et se lance dans des déclarations pédantesques, pareilles à celles de *l'Astrée* et de *Francion*, et que retrouvera Thomas Diafoirus.

Hortensius a aussi changé de linge, a retroussé sa moustache, a fait mettre des manches neuves à sa

soutane, a acheté un miroir, s'est adonisé à la mode des pastorales, — tout comme Granger, et c'est aussi une docte et précieuse harangue qui sort de sa bouche : « Comme ainsi soit que vos attraits prodigieux aient dépréhendé mon esprit qui avait auparavant blasphémé contre les empennons des flèches de Cupidon ... » N'est-ce pas la même inspiration ? « Tout ainsi qu'un neigeux torrent, fier enfant de l'Olympe, quand son chenu coupeau accravanté d'orages... » Et n'y a-t-il pas là le même mouvement que dans le compliment de Thomas à sa fiancée ? « Ne plus, ne moins que la statue de Memnon... », modèle de la galanterie universitaire, qui commence à Rabelais avec les premiers précepteurs de Gargantua.

Genevote n'a rien d'Angélique. Elle se moque spirituellement, comme Toinette, de son ridicule adorateur : « Si j'avais dormi cette nuit auprès de vous, je serais docte comme Hésiode, pour avoir dormi sur le Parnasse... » et le malheureux qui ne comprend pas la raillerie devient lyrique : « Et dea reine de haut parage, mie de mes pensées, crème, fleur et parangon des infantes,... » remarquable satire, faite par Cyrano, des anciens romans de chevalerie démodés, et qui, ayant reçu le coup de grâce de Cervantès, pourrissaient aux étalages du Pont-Neuf.

Genevote n'a plus, devant tant d'éloquentes pro-

testations, qu'à rendre les armes, « comme un Sarazin pourfendu », et elle le fait galamment : « Je m'abandonne toute à vous. Usez de mes désirs aussi librement que le chat de la souris... » Elle lui donne un rendez-vous pour la nuit suivante, il escaladera la fenêtre avec une échelle. Pauvre Roméo !... Car, en quittant Granger, la rusée rencontre Charlot, auquel elle raconte ce qu'elle vient de promettre à son vieux fou de père, en ajoutant : « A bon entendeur, salut ! »

La Tremblaye fait avertir en même temps Manon par Corbinelli, et apprend à la jeune fille qu'il profitera du rendez-vous donné par sa sœur pour arranger leurs propres affaires.

Acte IV

La nuit est venue. Granger et Pasquier font le siège de la maison de La Tremblaye, vrai château fortifié, pendant que « tout ronfle jusqu'aux grillons et aux crapauds ». Et Corbinelli est là, dans l'ombre, se livrant à des tours de passe-passe, qui rappellent ceux du Pierrot des pantomimes et qui ont pour résultat de glacer de terreur l'amoureux et son second, tels le Valentin de Francion, surtout alors que Corbinelli a disparu, est entré dans la place « avec un passe-partout », puis a reparu à une fenêtre pour leur réciter une horrible incantation. Ce *couplet* est une de

nos vieilles connaissances, car il est le résumé du discours débité par Agrippa dans la *Lettre pour les Sorciers*. La frayeur de Granger redouble, tandis que Pasquier trouve moyen de plaisanter, même sur ce diable et de rassurer son maître.

La Tremblaye survient, feint de prendre les deux compagnons pour des voleurs, et les menace de la potence précédée de la torture des osselets. Le Pédant appelle au secours et Chasteaufort, accourant au bruit, veut tout mettre à feu et à sang. Il raconte « un de ses coups de revers, l'archi-épouvantable » et ses terribles effets. La conclusion, c'est que La Tremblaye le fait prisonnier « à la requête de l'Univers ».

Cependant, éveillée par le tumulte du dehors, la rusée Manon, que je soupçonne fort de ne pas s'être endormie, intercède pour son père et s'offre, — la bonne âme ! — comme victime expiatoire. Granger résiste; mais, puisqu'il est dans son rôle d'être joué, il n'y met point trop de mauvaise grâce.

Il offre donc la main de sa fille à La Tremblaye, et tout s'arrange à peu près, sauf pour Chasteaufort, « ce grotesque rodomont, qui est puni de son impertinence » par de nouveaux coups que lui donne son heureux rival. Il ne reste ensuite qu'à procéder aux apprêts de la noce, et le Pédant en charge son factotum Pasquier. Ce dernier a d'abord maille à partir

avec Corbinelli, qui le taquine au sujet d'un vol commis la veille dans le quartier.

A celui-là Granger pardonne sa fourberie, à la condition toutefois qu'il « fasse enivrer son coquin de fils », de peur qu'il vienne à nouveau troubler ses amours. Justement Charlot se présente, et Corbinelli congédie le père pour parler en particulier au fils. Il lui dénonce la mission dont il est chargé et dont il va profiter pour persuader au père Granger que Charlot est mort. — C'est une des supercheries que Molière prêtera à Mascarille.

Rentre Granger qui apprend avec plaisir que son fils « est à *La Croix Blanche* avec deux ou trois de ses pensionnaires qui le traitent », et Pasquier lui fait remarquer « que Dieu est bon, et que voilà sans doute la récompense de la messe qu'il lui fit dire, il n'y a que huit jours ».

L'empressé La Tremblaye cherche son futur beau-père, mais ne sait pas encore tout son bonheur, car ce dernier lui détaille les nombreuses réjouissances qu'il rêve. C'est un vrai régal d'essence classique, toutes les dispositions que l'on prendra sont assurément du dernier galant, et l'on peut rapprocher ces plaisirs d'érudit des spectacles médicaux et judiciaires qu'offrent Diafoirus à Angélique et Dandin à Isabelle. La Tremblaye s'en accommode, sous

réserve de consulter Corbinelli qui, en sa qualité d'italien et pourvu qu'il ait eu un partenaire, « doit avoir joué la comédie dans le ventre de sa mère ». Mais le dit Corbinelli, depuis un instant, parle bas à Pasquier. Et à ce moment précis il éclate : « Ou plaide vitement ou paie moi ce que tu me dois ». Pasquier, en effet, a promis de lui donner dix écus « quand il lui aurait enseigné le droit si parfaitement qu'il gagnât la première cause qu'il plaiderait ». Or, il ne veut pas plaider, et conséquemment prive son professeur de ses honoraires. Et Corbinelli le cite au tribunal de Granger : ou il sera condamné à le payer, ou non ; mais dans les deux cas il devra donner les dix écus. Ce raisonnement sophistique est retourné par Pasquier : ou il sera absous et ne paiera rien ; ou condamné et ne paiera pas davantage.

En ce moment Granger aperçoit « son fils ivre ». Charlot, en effet, joue une scène d'ivresse très nature... en paroles, mais il a le tort de frapper Pasquier, qui dévoilera le stratagème, et de ne pas contenter « par ses yeux et ses gestes » La Tremblaye qui le lui reproche et lui demande des explications.

Acte V

Pasquier désabuse Granger sur la prétendue ivresse de son fils et flaire là encore quelque tour de

Corbinelli : « Votre fils a contrefait l'ivrogne, afin que tantôt Corbinelli vous persuade plus facilement qu'ayant pris querelle dans les fumées de la débauche il se sera battu et aura été tué sur la place ». Mais « pourquoi toute cette série et concaténation de fourberies ? » C'est que Genevote doit déclarer qu'elle a promis d'épouser Charlot mort ou vif, qu'elle demandera à remplir sa promesse devant le cadavre du jeune homme, — bien vivant, — et, « quand le père leur aura fait prêter la foi conjugale, son fils doit ressusciter et le remercier du présent qu'il lui aura fait ».

Les choses vont effectivement comme les a prévues Pasquier, et Corbinelli « toujours ambassadeur de mauvaises nouvelles », vient annoncer la mort de Charlot, traversé de deux grands coups d'épée. Granger à l'air de se désespérer et fait appeler Genevote, dont la présence diminuera ses douleurs. Il lui apprend la fatale nouvelle et lui conseille de se dégager de son serment « en épousant le cadavre », à moins qu'elle ne fasse quelque miracle « et ne rende la vie à ceux qui ne sont pas morts » ; puis, s'adressant à Corbinelli, il lui reproche de la trahir. Le fourbe s'excuse avec une spirituelle impudence et se charge de régler le divertissement de la fête dans laquelle chacun jouera un rôle. Granger sorti avec Pasquier, il annonce à

Genevote qui le raille « de ce que la corde a manqué », qu'il a en réserve d'autres subterfuges.

Le Pédant de retour, donne carte blanche à Corbinelli, « qu'il déclare plénipotentiaire de ce traité comique », et nomme Pasquier « portier effroyable de l'introïte de ses Lares », avec quelques bons conseils pour l'initier aux devoirs de cette charge. Aussi le nouveau portier refuse de laisser entrer Chasteaufort, dont les rodomontades ne l'effraient point.

Survient Gareau, ensuite Granger, qui leur permet à tous deux d'assister au spectacle. C'est l'heure: « tous les Rosciens » suivent Corbinelli. Le Pédant s'étonne de n'apercevoir ni masques de satyres, ni chapelets et barbes d'ermites, ni trousses de cupidons, ni flambeaux de furies. Mais Genevote lui répond qu'on n'a pas besoin de « toutes ces simagrées ; comme ce n'est pas une fiction.... on ne changera pas d'habit... » ; il n'y aura point de scène et pour cela la comédie n'en sera pas moins divertissante.

Alors commence une pièce dans la pièce qui sert d'épilogue. Genevote et Charlot se content leurs amours à la barbe de Granger qui proteste vainement, et auquel le fourbe, artisan de toute cette trame, affirme que ce n'est qu'une fable. Charlot présente un poignard à son père en lui disant de le tuer, et Granger signe son consentement au mariage, puis,

l'intermède terminé, apprend de Genevote que tout était sérieux et de Corbinelli triomphant « que c'est une pilule qu'il lui faut avaler ». La menace de la Tremblaye a même le tort « de ne pas la lui dorer ». Jupiter, dans Amphitryon y mettra plus de formes. Gareau se félicite de ne s'être point remarié ; Corbinelli prie Chasteaufort de faire son présent de noce aux nouveaux conjoints, et le matamore se récuse par un mot *à la Scudéry* ; Genevote et Charlot vont se coucher sans attendre le sacrement ; le prévoyant et toujours utile Pasquier court chercher la sage-femme ; enfin La Tremblaye risque une consolation tardive que Granger déclare inutile : « Je me consolerai bien moi-même : *O tempora ! O mores !* »

Connaissant les situations principales de la pièce, il va être plus facile d'étudier rapidement les caractères dans leurs diverses évolutions pour y démêler ce que l'auteur, — et j'indiquerai par là sa part d'originalité, — prête à ses personnages de son observation souvent remarquable et de sa verve toujours débordante.

Granger a vécu devant Cyrano, et c'est pour l'avoir vu à l'œuvre que notre écrivain nous peint souvent au naturel le célèbre Principal du collège de Beauvais, pédant et brutal, superstitieux et lâche, avare et vénal, amoureux grotesque et dupé.

Né en 1576, à Châlons-sur-Marne, étudiant en théologie, puis diacre, Jean Grangier, — dont Bergerac n'a qu'à peine changé le nom, — ne put être ordonné prêtre à cause de la faiblesse de sa vue. En 1611, il devint recteur de l'Université, en 1617, professeur d'éloquence latine au collège royal, enfin principal. Partageant les goûts de G. Colletet pour « les amours ancillaires », il avait obtenu des dispenses pour épouser sa servante en 1637, — comme nous l'apprennent La Monnoye et Guy Patin, — dont il avait eu plusieurs enfants, entre autres ce Charlot, un des personnages de la pièce, probablement condisciple de Cyrano. D'esprit difficile et autoritaire, le principal avait souvent, par ses mauvais procédés, poussé ses *Boursiers* à la révolte et il nous fait un long récit de ses différends avec eux. Il mourut en 1643. A ce moment, plus qu'à tout autre, on dut parler de son éloquence et de son avarice, de son érudition et de son pédantisme. Il laissait plusieurs ouvrages en latin, aussi bizarres de style que ce qu'il écrivait dans sa langue maternelle.

Cyrano se souvenait de phrases telles que celles-ci : « Je pensais les avoir vaincus, — ses *boursiers*, — de bons offices et courtoisie, lorsque l'aposthème qu'ils avaient tenue cachée l'espace de dix ans, s'est crevée tout à coup, et a jeté la boue de leurs demandes, qui

ferait soulever l'estomac aux gens de bien ...» et il ne manquera pas de lui prêter des mots de cette force : « Cette furieuse pensée a pris gîte au ventricule de mon cerveau... » avec de fréquentes citations de Despautères. Cette façon de jeter du latin dans la conversation n'est pas nouvelle, et ce moyen comique, que n'a pas négligé Bergerac, a été souvent employé.

Il en est de même de l'usage de termes grammaticaux : « Vous n'êtes ni masculin, ni féminin, ni neutre...; » de même, de ces divertissements d'essence classique, habituels dans les collèges depuis Jodelle et Garnier ; et Granger tout naturellement « a pourpensé d'exhiber un intermède de muses fort jovial, où les invités verront ses grimauds scander les échines du Parnasse têtu avec des pieds de vers ; tantôt, à coups d'*ergo*, déchirer le visage aux erreurs populaires ; *nunc* à Pégase, faire litière de fleurs de rhétorique ; *hinc*, d'un fendant tiré par l'hexamètre sur les jarrets du pentamètre le rendre boiteux pour la vie ; *illinc autem*, un de ses humanistes avec un boulet d'étopée, passer au travers des hypocondres de l'ignorance; celui-ci de la carne d'une période, fendre au discours démembré le crâne jusqu'aux dents ; un autre, *denique*, à force de pointes bien aiguës, piquer les épigrammes..., » vous devinez où. Cette érudition merveilleuse, le pédant la portera dans toutes les

situations. Il va voir sa maîtresse. Pour cela, après avoir ouvert un vieux bahut, d'où « il tire ses habits pontificaux » et un miroir ; après s'être aperçu qu'il lui manque quelques dents à droite, « voulu styler son visage à ne plus rire qu'à gauche, » et marqué à cet effet « sur ses joues de petits points qu'il défend à sa bouche, quand il rira, d'outrepasser », — ainsi « omphalisé », — il procède à l'armement plus important encore de son esprit et prépare de petits discours pour les différentes circonstances qui pourront se produire : la salutation, le dédain, la colère, l'amour, etc. Là se mêlent et se heurtent les expressions précieuses, — le bastion des grâces et la citadelle des rigueurs, — les formes burlesques empruntées à la langue de Tabarin, — chétif égout de la concupiscence, — et les tirades à la fois savantes et gauloises, telles que celle sur l'insatiabilité de la femme qu'on ne peut décemment citer.

L'a-t-il rencontrée cette Genevote adorée, il joue agréablement son rôle d'érudit spirituel. Il crie « Au feu ! » et l'autre effrayée lui demandant : « Où est-ce ? » il répond : « Dans la plus haute région de l'air, suivant l'opinion des péripatéticiens ». Puis il compare sa réplique à « une vipère qui porte le venin et la thériaque tout ensemble, à la pique d'Achille qui seule peut guérir les blessures qu'elle a faites... »

Est-il justement irrité contre le fourbe Corbinelli, sa fureur ne tue pas son érudition : « Toi que j'avais élu pour la boîte, l'étui, le coffre et le garde-manger de toutes mes pensées, tu m'es Cornélius Tacitus, au lieu de m'être Cornélius Publius », ce qui signifie vraisemblablement

> Tu te tais maintenant et garde le silence
> Plus par confusion que par obéissance.

Enfin si l'on vient à lui annoncer la mort de son fils, il se désespère « non point de ce que Charlot se soit acquitté de bonne heure de la dette où nous nous obligeons tous en naissant », mais de ce qu'il a succombé à une mort « où l'on ne peut rien dire qui n'ait été déjà dit ». Il donnerait de bon cœur un *talent*, — et l'on sait son avarice ! — « pour que son fils eut été mangé des mouches aux vendanges dernières »; car, sur cette perte peu commune, « il aurait composé une épitaphe, la plus acute qu'aient jamais vantée les siècles pristins ».

Insensible, il est nécessairement brutal lorsqu'il se sent appuyé sur ses valets de collège et leurs infatigables martinets, mais peureux et lâche lorsqu'il est en présence d'un adversaire qui lui parle avec fermeté ! C'est ainsi qu'effrayé par La Tremblaye, il lui donne la main de sa fille et ordonne à Pasquier « d'al-

ler subito lui accerser les confrères d'Orphée, » afin que la noce soit célébrée sans retard. De là à être superstitieux, il n'y a qu'un pas. Aussi il croira Pasquier lui annonçant « qu'il a sans doute quelque nécromancien pour capital ennemi », et il fera attacher des feuillets d'un livre de plain-chant à chaque avenue de sa chambre pour sauver sa fille et sa bourse, « gaza », car il est avare et tient à son bien. Ce n'est qu'après de longues hésitations, et après des propositions visant à l'économie, qu'il se décide à donner à Corbinelli l'argent nécessaire au rachat de son fils et, quand Pasquier lui demande un habit neuf pour la noce, il *rechigne* d'abord, et s'il promet à son subordonné qui insiste « de le faire habiller comme un pape », il faut voir comme il l'entend : « Je te donnerai un chapeau de fleur, une laisse de chiens courants, un panache de cocu, un collet de mouton, un pourpoint de tripe-Madame, un haut de chausses de rats en paille, un manteau de dévotion, des bâts d'âne, des chausses d'hypocras, des bottes d'escrime, des aiguillons de la chair, bref une chemise de chartre qui te durera longtemps, car je suis assuré que tu la doubleras d'un buffle ». Toutefois, quand Gareau lui offre, pour le bien disposer en sa faveur, de la part de sa mère grand « une petite douceur », —c'est une fressure de veau pendue au bout d'un bâton, — il

joue la dignité et ne veut point passer « pour un jurisconsulte mercenaire ». « Champêtre hétérogène, dit-il, prends-tu mes vêtements pour la marmite de ta maison ? » Ce désintéressement, d'ailleurs, n'est qu'affecté et le principal, si souvent accusé de vénalité, trahit bien le fonds de son âme : « Veux-tu donc me diffamer *a capite ad calcem ?* »

Voilà comme Cyrano par des traits pris sur le vif, complète le type du docteur-pédant des *comédies* et fait de son Granger une personne et non un emploi.

Pasquier, le bras droit de Granger, — de son vrai nom Pierre Olivier, — ami fidèle de son supérieur hiérarchique et son valet à l'occasion, — fond admirablement avec sa nouvelle personnalité les traits différents empruntés à divers personnages de la *commedia dell'arte*. Il est pédant par profession et par imitation. S'il a à demander à son maître qu'il l'habille pour la noce, il se servira — adroite flatterie ! — d'une citation de Despautères : « Induo veste Petrum dic aut vestem induo Petro ». Est-il chargé de dépeindre à Genevote l'amour de Granger « en ne l'entretenant que de feux, de charbons et de traits, » il expose toutes les théories de la philosophie scolastique et se sert de son jargon. Il parle « de feu central, de feu vital, de feu élémentaire, dont le premier en a trois sous soi, le feu de collision, le feu

d'attraction, le feu de position... » C'est bien là ce qu'on enseignait dans les collèges, c'est bien là ce qu'il a dû maintes fois entendre de la bouche de Granger et répéter après lui à ses élèves. Lorsque le pédant, l'élevant à la dignité de portier, lui ordonne d'ouvrir sans résistance à ceux qui vont forcer la porte, l'épée à la main, froidement et résolument ; de la fermer aux matamores, « dont la barbe est faite en garde de poignard », et à ceux qui, pour s'introduire, demanderont à parler à quelque acteur ; de recevoir les pages et les écoliers avec leurs chiens et leurs maîtresses, car on sait ce que vaut cette race, quels cris désagréables elle pousserait, quel tumulte elle susciterait ; — Pasquier se plaint de son nouveau métier avec des métaphores de régent érudit, qui n'ignore aucune des finesses de la mythologie : « Il me faut autant de têtes qu'au portier des Enfers pour ne point fléchir ; autant d'yeux qu'à Argus pour bien veiller ; autant de bouches qu'à la Renommée pour parler à tout le monde ; autant de mains qu'à Briarée pour me défendre de tant de gens ; autant d'âmes qu'à l'Hydre pour réparer tant de vies qu'on m'ôte... » Il sait aussi la littérature contemporaine, car en voyant paraître Chasteaufort, il s'écrie : « Voici mon coup d'essai, j'en vais faire un chef-d'œuvre, — parole qui n'est guère qu'un vers du *Cid* mis en prose. Par cette

érudition grotesque, il prête le flanc aux railleries de Corbinelli qui en fait *sa tête de turc*. Mais l'érudition n'est qu'en surface chez Pasquier, et le Gilles qui sommeille en lui, tantôt lui permet de tenir tête à son adversaire, tantôt lui donne sur lui l'avantage de la répartie ; car il est spirituel chaque fois qu'il s'abandonne à sa nature. Lorsque Chasteaufort lui déclarera « qu'il a fait des Dieux un saupiquet pour son dîner », il répondra : « Domine, ce fut assurément en ce temps là que les oracles cessèrent ». Quand Granger se plaint à lui de ses malheurs, il le consolera : « Espérez en Dieu ! il vous assistera ; il assiste bien les Allemands qui ne sont pas de ce pays-ci ! » Ailleurs, il « trouvera bien du distinguo entre les femmes et les choux, car des choux la tête en est bonne, et des femmes, c'est ce qui n'en vaut rien ». Entendant parler d'un diable, il affirmera « que c'est un diable femelle, puisqu'il a tant de caquet », et plus loin déclarera « qu'il n'est pas recors, étant homme de bien ».

Ici encore, Cyrano a complété le Pulcinello italien du Pasquier français.

En est-il de même pour Corbinelli ? Il m'a paru très peu vraisemblable que notre auteur ait fait figurer, sous son nom et avec un pareil caractère, Jean Corbinelli, fils d'un italien favori de Catherine de Médicis, secrétaire du maréchal d'Ancre. Jean était un aimable

et spirituel épicurien en correspondance avec Bussy-Rabutin et Madame de Sévigné dont la fille l'appelait en riant « le mystique du diable », en relation d'amitié avec beaucoup de littérateurs de son temps, hautement apprécié par le cardinal de Retz, La Rochefoucauld et Lamoignon, et qui a laissé un Recueil de morceaux choisis : *Extraits des plus beaux endroits des ouvrages les plus célèbres des Auteurs de ce temps.* Une page de Cyrano y figure.

Je ne veux voir dans le personnage du *Pédant joué* qu'une fantaisiste adaptation de Pedrolino de la *commedia dell'arte*, et c'est en lui que je trouve ce que Nodier rencontre faussement à mon sens chez Pasquier, « la première et la meilleure expression écrite du pierrot de nos théâtres de la foire et du boulevard » Ce qui me semble établir ce dire, c'est que le Pedrolino de *Il Capitane* de Flaminio Scala, pour soutirer à Pantalon l'argent dont son fils Oratio a besoin, raconte au vieillard que, pris par des brigands, le jeune homme a été soumis à rançon. C'est la *scène de la galère*, avec cette faute dans le rôle du fourbe de notre pièce qu'on ne comprend point en quoi l'argent arraché par Corbinelli à Granger peut être utile à Charlot. A part cela, il se joue de Pasquier, se propose de sauver Charlot et y réussit, s'entremet pour La Tremblaye auprès de Manon, imagine le serment de Genevote,

invente la mort de son amoureux, mène à bien la comédie finale, promenant à travers toute l'œuvre sa face grimacière de pierrot rusé, dont l'impudence parfois s'étale avec cynisme, et parfois se cache sous un voile d'ailleurs transparent, comme dans ce « Prologue » *à la Térence*, dans lequel il raconte l'argument de sa pièce à Granger : « Ce que je désire vous représenter est une véritable histoire et vous le connaîtrez quand la scène se fermera. Vous verrez un homme du Tiers-Etat, riche de deux enfants... »

Chasteaufort n'a pas plus de réalité que Corbinelli. En vain on a voulu voir dans ce personnage la satire faite par Cyrano de son ancien capitaine aux gardes, M. Carbon de Castel-Jaloux ; en vain a-t-on cru que notre auteur mettait à la scène, sous son propre nom, M. de Chasteaufort, son ami. Il est fort improbable qu'il ait ridiculisé deux hommes avec lesquels il a toujours été en excellents termes et dont Lebret fait l'éloge ; il me paraît certain que *le Pédant Joué* n'est pas une pièce *à clef* et que Chasteaufort est simplement le calque du Capitan italien, si souvent introduit dans notre littérature.

Ecoutons-le parler dans son pays natal : « ...Debout sur la proue de mon vaisseau, j'étais dans une telle fureur que le souffle impétueux qui sortait de ma bouche, frappant les voiles du navire ennemi,

lui imprima une impulsion si rapide qu'il fut impossible de l'atteindre... » Et chez Cyrano : « Je porte à mon côté la mère nourrice des fossoyeurs; du vent de mon chapeau je submerge une armée navale...; j'enverrai défendre au genre humain d'être vivant dans trois jours... Je suis le fils du Tonnerre, le cousin de l'Eclair, l'oncle du tintamarre, le neveu de Caron, le gendre des Furies, le mari de la Parque... »

En 1615, *Les Cartels des Deux Gascons et leurs Rodomontades* avaient rappelé à la France le Capitan de l'Italie, dont on usa si souvent ; car « cet avaleur de charrettes ferrées » se rencontrera, outre chez Cyrano, sous la forme du Fierabras de Cramail, du Capitan de Scarron et de Tristan l'Hermite, de l'Artabaze des *Visionnaires* de Desmarets, du Rhinocéronte de Rotrou, tel que nous l'avaient représenté Antoine Maréchal dans son *Railleur*, Turnèbe dans ses *Contents*, Remy Belleau dans sa *Reconnue*, Jacques Grévin dans ses *Ebahis*.

Après eux, notre auteur met en œuvre ces invraisemblables tirades, ces extravagances gigantesques, en y ajoutant une spirituelle bravacherie qui couvre la lâcheté de Chasteaufort, un ton alerte toujours prêt à la riposte... en paroles, et l'habitude de tourner les obstacles par un sarcasme. « *Gareau le frappe.* Foi de cavalier, cette gentillesse me charme. Voilà le

faquin du plus grand cœur que je vis jamais. *Gareau le frappe encore.* Il faut nécessairement ou que ce bélitre soit mon fils ou qu'il soit démoniaque. *Il est frappé derechef.* D'égorger mon fils à mon escient, je n'ai garde ; de tuer un possédé, j'aurais tort, puisqu'il n'est pas coupable des fautes que le Diable lui fait faire... »

A ce type de la *commedia dell'arte*, il est permis de croire que Cyrano ajoute quelques traits empruntés à ses contemporains, — à lui-même peut-être, — et que l'on ne trouve point la distance qui sépare la caricature du portrait entre Chasteaufort et ce Scudéry « qui voulait prouver à coup d'estoc et de taille que le *Cid* était une détestable tragédie ».

Ce qui appartient bien en propre aussi à Bergerac, c'est le contraste étonnamment plaisant qui existe entre le pédantisme de Granger et les fanfaronnades de Chasteaufort, entre la fureur impatiente de ce même Chasteaufort et le calme spirituellement populaire de Gareau.

« *Chasteauf.* Si j'engendre, c'est en Deucalion, si je regarde, c'est en Basilic ; si je pleure, c'est en Héraclite...

Grang. Ne serais-tu point un être sans raison, une chimère, un accident sans substance, un élixir de la matière première ? »

Le matamore fait part de son dépit à Gareau : « J'aurais déjà fait un crible du ventre de ce coquin et jeté sa carcasse aux corbeaux...

Gar. Ous avez mangé de la soupe à neuf heures...

Chasteauf. J'enrage de servir ainsi de borne dans la rue.

Gar. Ous n'aimez ni la rue ni la patience ».

Et le capitan reste fidèle à son caractère jusqu'à la fin de la pièce ; car, lorsqu'il est prié de faire son présent aux nouveaux épousés, il répond à Corbinelli : « Je donne assez quand je n'ôte rien et je leur ai fait beaucoup de bien de ne leur avoir point fait de mal », fantoche qui se prend au sérieux et ajoute, par ce sérieux même, à l'effet comique.

Fantoche aussi, ce La Tremblaye, qui porte évidemment par une simple coïncidence le nom d'un seigneur normand de l'époque, et qui, posé au début de la pièce comme « un poltron éprouvé », se métamorphose en brave et donne à Chasteaufort des coups sans compter. C'est le matamore qui compte et, quand un dernier coup de pied le jette à terre, il a une réflexion d'une héroïque lâcheté : « Aussi bien me voulais-je coucher ! » La Tremblaye devient même un foudre de guerre au dénouement et fait prévaloir durement sa volonté contre Granger qui n'ose résister.

Charlot est un pantin dont Corbinelli tient le fil

et n'a en réalité qu'une scène, celle où son père le livre aux mains de ses valets. Comme Rabelais, comme Montaigne, comme Erasme, comme Sorel, Cyrano a connu ce monde barbare des collèges, souffert des « exécuteurs de justice latine et des tire-gigots », obéissant à l'*animal indecrotabile* qu'évoque une jolie page de Francion. Et Charlot, retenu tantôt par l'amour qui l'enchaîne à Paris, tantôt poussé par la peur des cuistres qui le menacent, témoigne tour à tour dans cette scène si heureuse , « selon le danger qui le presse, la résolution la plus formelle ou de rester ou de partir pour Venise, tandis que son interlocuteur passe, suivant les mêmes alternatives, de la tendresse du père à la rigueur du pédant. »

Manon, de même, n'a qu'une scène, mais fort adroite. C'est alors qu'elle vient supplier La Tremblaye d'épargner son père : « Vous m'avez autrefois tant aimée. Ne puis-je, en devenant votre femme, obtenir la grâce de mon père... ? » Et la suite, est-elle assez féminine ? « Encore qu'il ne témoigne pas d'y consentir, excusez-le, Monsieur ; c'est qu'il a le cœur un peu haut et tout homme courageux ne fléchit pas facilement. Mais pour lui sauver la vie, je ferais bien pis que de lui désobéir...,» parole où la jeune fille mêle finement la flatterie à l'amour filial et qui témoigne, par une simple indication, de la connais-

sance qu'avait Cyrano de la subtilité rusée de la femme.

Il est bien moins inspiré avec Genevote ; car s'il essaie de nous la peindre fine et railleuse, sa finesse est parfois en défaut et sa raillerie maladroite. Peut-on admettre qu'elle vienne raconter à Granger le stratagème dont s'est servi Corbinelli pour lui soutirer de l'argent ? — Molière n'a eu garde de tomber dans cette faute, puisque Zerbinette ignore que Léandre est le fils de Géronte. Peut-on trouver naturel que Genevote, dans l'intérêt de laquelle Corbinelli travaille, se moque de lui, parce que « la corde a manqué ? » Ne devrait-elle pas en être désolée ?

Mais Genevote, comme Fleury et La Tremblaye, comme Charlot et Manon, n'est dans l'esprit de Cyrano qu'un personnage tout à fait accessoire, et il ne s'est pas donné la peine de remédier à ces fautes de détail, qu'il lui eut été facile de corriger.

Il a porté, au contraire, tout son effort dans la création originale de l'œuvre, le type de Gareau. « Mathieu Gareau est le premier paysan qu'on ait osé hasarder au théâtre avec le jargon de son village. Cette invention est due à Monsieur Cyrano et celui-ci s'acquitte assez bien de son rôle pour mériter les applaudissements et exciter les auteurs à l'imiter, » dit *l'Histoire du Théâtre Français*. On ne trouve, en

effet, avant *le Pédant Joué*, aucun paysan dans les pièces de théâtre ; ils ne figuraient guère que dans les *Pastorales*, avec un style et des costumes d'opéra-comique.

Molière n'a pas manqué d'emprunter cette création à son devancier, et il n'a pas été le seul. La Fontaine, on le sait, a pris, outre l'esprit narquois et frondeur du personnage, son nom légèrement modifié; et un certain Jacques Denys, avocat et auteur dramatique qui vivait à la fin du XVIIe siècle, a placé un *Guarriau*, parent de celui de Bergerac, dans ses *Plaintes du Palais*, œuvre aujourd'hui bien inconnue. Mais tous ont dû, — tout haut ou tout bas, — reconnaître le droit de priorité de Cyrano, et peu ont, mieux que lui, retrouvé le bon sens populacier, l'instinct tracassier et normand du bonhomme, son langage proverbial, son mépris campagnard pour les femmes, en sorte que Nodier a eu pleinement raison d'écrire : « Mille auteurs dramatiques ont *patoisé*, mais le paysan, c'est Cyrano qui l'a fait ».

Gareau, tout comme Tartuffe et Néron, a fait parler de sa personne avant de paraître ; il est fort question de lui dans l'acte I, et ce n'est que dans l'acte II que nous le voyons, mais son entrée le campe admirablement. Relisez sa conversation avec Chasteaufort que Molière adaptera dans *Le Bourgeois*

Gentilhomme ; voyez sa façon de se rendre, dès l'abord, agréable à Granger ! Il a une histoire de succession que seul pouvait trouver un paysan véritable. Ses droits sont fort clairs : le père de Louis Girard, Nicolas, après que son fils s'est noyé, est mort lui-même par accident, en tombant du haut d'un arbre. Or, sa femme avait épousé en premières noces le cousin de la bru de Pierre Olivier, parent de Jean Hénault par le gendre du beau-frère de son oncle, lequel avait eu des enfants de Jacqueline Brunet, enfants décédés sans postérité. D'autre part, le neveu de Denys Gauchet avait donné ses biens à sa femme par contrat de mariage, pour en frustrer les héritiers de Thomas Plançon, auxquels ils devaient revenir, puisque la grand'mère de Thomas avait déshérité les mineurs de Denys Vanel l'aîné, et Gareau est parent à un degré éloigné de la veuve de Denys Vanel le jeune. La veuve de Denys Vanel le jeune est fille du second lit de Georges Marqueau, beau-frère de la sœur du neveu de Pierre Brunet. Si donc le cousin de la bru de Pierre Olivier, parent de Jean Hénault par le gendre du beau-frère de son oncle, est le père de ces enfants de Jacqueline Brunet, décédés sans postérité, et si l'on a déshérité les mineurs de Denys Vanel l'aîné, l'héritage revient, sans contredit, — et avec approbation d'un habile avocat, —

à notre homme. Il va même jusqu'au petit présent pour se concilier à nouveau les bonnes grâces de Granger, en lui reparlant de sa « petite sussion ». Toujours conforme à lui-même, il a l'esprit du peuple, et son langage semé de proverbes est perpétuellement incorrect. Il y a du Sancho Panza dans Gareau.

Sa première scène avec Chasteaufort le peint presque tout entier. Entendons-le raconter son histoire : il a été marguillier, bedeau, porte-offrandes, chasse-chiens, Dieu et diable ; il a fréquenté la noblesse, et M. de Marcilly, intrépide capitaine de Louis XIII et ami de Tristan l'Hermite, l'appelait son « bâtard ». Ils ont beaucoup voyagé de compagnie : « Viens ça, me fit-il une fois, gros fils de p..., — car j'étions comme deux frares —..., » et il l'a emmené à Gibraltar dans la Transylvanie, à Bethléem, à Jéricho, — on devine comment il accommode tous ces noms géographiques, — en Grèce enfin, « pays mou comme du beurre et où les gens sont durs comme piarre, pisque ce sont des gr s». — Nous retrouverons ce mot dans la bouche du Vollichon du *Roman Bourgeois* de Furetière. Puis, en passant par l'Abyssinie, ils sont arrivés en Turquie, et son maître parle la langue de tous ces étrangers : « Oul savet tous ces gérômes-là ; les avet-il pas vus dans le latin ? » trait saisi sur le vif par Cyrano, que cette confiance naïve de l'ignorant pour

un homme qui a étudié et sait la langue latine. Pour lui, il sait mal la langue française. Il estropie *philosophie*, ainsi que la Marotte des *Précieuses Ridicules*, et c'est le « moindre défaut de ce grossier génie », comme parlerait Bélise. En revanche, il enrichit notre idiome national de ses proverbes, d'ailleurs monnaie courante à son époque puisque Cramail en avait recueilli plus de deux mille. Je n'en rappellerai que quelques-uns au hasard, pris dans la grande scène de Gareau avec Chasteaufort : « Qui terre a, guerre a ». — « C'est de la noblesse à Mathieu Furon : va te coucher, tu souperas demain. » — « Il se carrait comme un pou dans une rogne ». — « Vous avez mangé de la soupe à neuf heures ». (Vous avez de bonne heure pris toutes vos précautions). Il répète ce dernier, dont il est content apparemment, dans une autre scène, en y ajoutant : « Il parle d'or, et si, il n'a pas le bec jaune »; et, pour varier, passe à des équivoques plus ou moins drôles, telles que : « Vous n'aimez ni la rue ni la patience », adressée à ce même Chasteaufort, qui s'impatiente d'attendre dans la rue.

Enfin Mathieu Gareau ne serait pas un parfait paysan s'il n'avait un mépris hautain pour la femme. Aussi, lorsque Granger lui refuse sa fille, il en prend vite son parti et affirme que de beaucoup il lui pré-

fère quelque bonne grosse ménagère. Quelles pourraient être les suites d'un mariage avec Manon, « une de ces mesdames de Paris qui se fesont courtiser des courtisans ? Vous verrais ces galouriaux, tant que le jour est long, leur dire : Mon cœur, mamour, par ci par là. Je le veux bian, le veux-tu bian ?... Stapandant, si j'avouas trouvé queuque ribaut licher le morviau à ma femme, comme cet affront là frappe bian au cœur, peut-être que dans le désespoir je m'emporterouas à jeter son chapiau par les fenestres... » V. Fournel relève dans Scarron.—cf. *le Virgile travesti*,— un trait semblable de *vivacité* burlesque et note que c'est une plaisanterie qu'on retrouve dans une foule d'ouvrages comiques : *la Nouvelle Fabrique* de Philippe d'Alcippe, *les Déguisés* de Jean Godart, *la Noce de Village* de Brécourt. J'ajouterai à cette liste *le Moyen de Parvenir* de Béroalde de Verville, et surtout *Francion* où est tracée l'esquisse d'un hôtelier de village aussi co... lérique que Gareau. Nous avons vu pour lui ce que valent les femmes de la ville... et pourquoi ne pas dire toutes les femmes ? Car sa défunte Jacqueline lui joua d'un bien mauvais tour en couchant avec le barbier Louis. Il est vrai que, très irrité, il a pris le délinquant sur ses épaules, l'a porté jusqu'à moitié chemin de sa maison, et l'a menacé, s'il y revenait, de le porter « encore une escousse plus loin ».

J'avais d'abord pensé que Bergerac avait mis dans la bouche de Gareau le *patois* de Seine-et-Oise. A la suite de recherches assez nombreuses, je crois pouvoir affirmer que le paysan parle un jargon vulgaire et courant, composé selon une formule assez aisée et dont on trouve de nombreux spécimens dans Sorel, dans Molière et dans bien d'autres. Pour ne parler que de ces deux là, voici certains traits communs aux écrivains : des formes de jurement, des exclamations : *Par la morguoy* ou *la morgué*, *parguienne*, *nostre dinse*, *aga quien* ; des mots travestis, *philophie*, *galoureau* ou *galouriau* ; des expressions d'une galanterie paysannesques, *licher le morviau* et autres que je ne puis citer.

La valeur indéniable de cette œuvre, où s'accusent bien des éléments du génie comique dont Molière va reprendre l'expression, m'a paru être affirmée par les emprunts que des auteurs consacrés n'ont pas dédaigné de lui faire. *La pièce dans la pièce*, que Cyrano a introduite en épilogue, n'a rien de commun avec les intermèdes parfois ajoutés dans le corps de leur œuvre par Shakespeare ou par ce même Molière et qu'on pourrait le plus souvent détacher sans nuire sensiblement à l'ensemble. Mais Racine s'en est souvenu dans l'acte III des *Plaideurs*, et « l'étrange artifice » dont use Léandre pour faire condamner Chicaneau par

son père et obtenir la main d'Isabelle, ressemble au stratagème de Corbinelli. Là, comme ici, les personnages de la pièce maîtresse jouent leur rôle dans la pièce additionnelle, dont le Pédant est le Chicaneau et dont, en sa qualité de metteur en scène, Corbinelli est le souffleur. Pasquier répond passivement ce que le fourbe lui dicte et, comme Léandre, Gareau et Chasteaufort sont l'assemblée.

Quant à Molière, il a fait plus que Racine... à son habitude. Il a lu et relu *le Pédant Joué*, sans en parler d'ailleurs et devinant le joli mot de Sainte-Beuve : « En littérature on a le droit de voler les gens, mais à la condition de les tuer ».

Je ne dis rien des plaisanteries grammaticales qu'il prend à Bergerac pour les faire débiter dans *la Jalousie du Barbouillé* par son docteur à Angélique. Je laisse les traits et les intentions comiques, rencontres dues peut-être au seul hasard, et j'en viens aux véritables plagiats.

« *Chasteauf.* Où vas-tu bonbomme ?

Gar. Tout devant moi.

Chasteauf. Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

Gar. Il ne va pas, il ne bouge.

Chasteauf. Pauvre rustre, ce n'est pas cela que je veux savoir. Je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui.

Garn. Nannain da, je le trouverai tout fait.

Chasteauf. Tu parais, Dieu me damne, bien gaillard pour n'avoir pas diné.

Gar. Dix nez ! Qu'en ferais-je de dix ? Il ne m'en faut qu'un.

Chasteauf. Quel docteur ! il en sait autant que son curé.

Gar. Aussi si-je, n'est-il pas bian curé qui n'a rien au ventre. »

Dans le *Dépit Amoureux*, nous voyons pareille intention, indiquée seulement, il est vrai. Mais dans *le Bourgeois Gentilhomme*, Madame Jourdain ne répond pas autrement à Dorante et Monsieur Jourdain à sa femme.

Il est vrai que l'idée de cette conversation décousue, de ces réponses qui n'en sont pas, n'appartient pas plus à Cyrano qu'à Molière. Elle se trouve d'abord dans *le Dit du Jongleur de Ely*, puis dans *le Mystère de Saint Christophe* de maître Chevalet. Ed. Fournier qui s'en occupe dans *la Farce et la Chanson au Théâtre avant* 1660, ajoute : « C'est un de ces lieux communs facétieux comme il s'en trouve tant dans le riche trésor de l'esprit populaire, caisse toujours ouverte qui n'a de fonds de roulement qu'en monnaie de ce genre ; l'un y puise, l'autre y rapporte, sans que l'on constate qui a pris et qui a rapporté, mais en fin de compte, malgré cette irrégulière tenue de livres, il se

trouve que la caisse ne s'appauvrit jamais, et que le va et vient de l'esprit s'y continue toujours. »

Toutefois ce qui m'a paru confirmer que Molière avait présente à l'esprit la seule page de Cyrano, c'est qu'il lui emprunte un trope populaire, des mots lancés avec choc en retour que Ch.-L. Livet déclare caractéristiques du langage du peuple parisien : « Je paraissi un sot basquié, un sot basquié je paraissi », dit Gareau et Madame Jourdain : « Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire, nous avons. Et encore Pierrot dans *Don Juan* : « Je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai, tandis qu'en 1695 Gherardi écrira dans la *Foire de Bezons* : « J'en valons bien d'autres, bien d'autres j'en valons ».

Mais Molière tire sans conteste des scènes 4 de l'acte II et 2 de l'acte IV du *Pédant*, les scènes 7 de l'acte II et 8 de l'acte III des *Fourberies*. Mais certains cherchent à l'excuser en constatant que « prenant partout des matériaux étrangers, il a imprimé à tous le sceau indélébile de son génie », ou bien, Moliéristes intransigeants, opposent avec un fier dédain « à l'ébauche vigoureuse de Cyrano la peinture achevée de Molière ».

Leur temps ne connaissait pas indulgence semblable. On peut taxer d'intolérance la *Critique de Tartuffe*, éditée à Paris en 1670 chez Gabriel Quinet, qui re-

proche vertement à Molière jusqu'à ses réminiscences. Mais, sans se montrer aussi regratteur, pour cette *scène de la Galère*, je crois pouvoir affirmer que le plagiat existe et que l'avantage du détail n'est pas toujours à l'auteur des *Fourberies*.

En revanche il est de beaucoup supérieur pour l'ensemble. Scapin veut procurer à Léandre une somme qui lui est indispensable pour empêcher le départ de celle qu'il aime. Comme je l'ai déjà fait remarquer, en quoi les cent pistoles de Granger avanceront-elles les amours de Charlot, menacé de partir pour Venise ?

Cyrano met une galère turque dans le bassin de la Seine, entre le Pont-Neuf et la Tour de Nesle. C'est trop compter sur la bonne volonté des spectateurs. Molière se garde bien de cette faute d'optique théâtrale, et fait arriver beaucoup plus rationnellement l'aventure à Naples, sur une côte particulièrement exposée aux insultes des corsaires barbaresques, et cela à l'époque de la prise de Candie par les Turcs, évènement historique — 1669 — qui donnait un nouvel intérêt à cet enlèvement.

Pour le reste, il suit pas à pas son modèle, à commencer par le fameux proverbe « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » dont on ne peut contester à Cyrano la priorité.

« *Granger.* Dis leur que je m'en vais me plaindre à la justice...

Géronte. Va-t-en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Granger. Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père.

Géronte. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont au grenier dans cette grande manne et tu les vendras aux fripiers.

Granger. Je les en ferai bien repentir.

Géronte. Si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui... »

Et il y a encore, dans la scène *du Pédant Joué*, bien des traits que Molière n'a pas pu prendre, ou bien a eu tort de négliger, les uns qui achèvent de peindre le Pédant demandant « le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet* », pour écrire aux Turcs une lettre attendrissante ; les autres qui donnent bien la mesure de son égoïsme féroce, en ce cri d'avare traqué : « Corbinelli, va-t-en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot. »

La scène continue par la narration que fait de la supercherie Genevote à Granger. Là encore, Molière, tout en imitant Cyrano, est mieux dans la nature. Il n'est pas admissible, en effet, que Genevote ait l'impudence de prendre pour confident Granger qu'elle

connaît très bien, tandis que Zerbinette ignore que Léandre est le fils de Géronte. D'ailleurs la peinture « du chien d'avare », faite par Zerbinette est discrète, tandis qu'on sent, dans celle que fait maladroitement Genevote, le désir de l'auteur d'écrire une tirade heureuse, dût la vraisemblance de la scène en souffrir. Elle « anatomise ce squelette d'homme et de vêtement... Leur maître n'expose jamais les lambeaux de son manteau au jour parce qu'il craindrait que le soleil prenant une matière si combustible pour le berceau du Phénix, il ne brûlât et le nid et l'oiseau. Ce manteau donc, cette cape, cette casaque, cette simarre, cette robe, cette soutane, ce pavillon, ce lange ou cet habit... ne fera pas dire aux gausseurs qu'il se moque du monde en lui montrant la corde... » Vêtu ainsi, « ce faquin, ce chiche, cet avare, ce sordide, ce mesquin, ce vieux rat de collège, ce chiche pénard, ce radoteur, ce vieux bouc, ce bossu, ce maussade à triple étage... » a expédié sur les mers du Levant une rançon à des Turcs.

Puis, tandis que Granger continue sa conversation amoureuse avec la jeune fille qui vient de le traiter de cette manière, Géronte « ne rit » pas du conte de Zerbinette, dit « que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait », — ce qui marque très exactement la diffé-

rence entre un homme de talent esquissant une *Pochade* et un homme de génie écrivant une *Comédie*. *Le Pédant Joué* ne sera donc, si l'on y tient, que l'ébauche vigoureuse, mais il conviendra de reconnaître que cette ébauche a été utile à la peinture achevée. C'est là tout ce que je désire qu'on me concède, car je trouve fort exagéré l'éloge de la Monnoye qui, lors de son apparition, appelait *le Pédant Joué* « un chef-d'œuvre ».

Cyrano n'a pas l'art esthétique de la composition; il ignore cette psychologie délicate qui explique les créations théâtrales et les fait viables. Quelque valeur qu'aient certains détails de sa pièce, ils n'ont jamais cette indiscutable supériorité qu'ils tireraient de leur parfait rapport avec l'ensemble. De plus, le style est pareil à celui de tous les autres ouvrages de notre auteur qui, à la différence des vrais écrivains dramatiques, ne peut, quoiqu'il en ait, s'empêcher d'être toujours lui-même, et de prêter malencontreusement à tous ses personnages cette verve exubérante et cette emphase qui le caractérisent et que, si souvent, nous avons eu l'occasion de constater. Toutefois, après avoir fait ces restrictions, nous ne devons pas oublier, afin de juger sainement et avec impartialité cette œuvre, l'époque à laquelle Cyrano l'écrivit, où il n'y avait guère de vraisemblance dans l'action, où

les types tenaient lieu de personnages, et où se mêlaient au gros sel gaulois, ces traditions grecque et latine et l'imitation de l'Italie.

Il y a beaucoup de tout cela dans *le Pédant Joué* ; mais il y a aussi plus que tout cela. C'est le mérite de Bergerac, que l'on a tort, à mon sens, de vouloir, pour le diminuer, comparer à Molière, — au lieu de rapprocher sa pièce, afin de la remettre en sa vraie place, du *Don Bertrand de Cigaral* de Thomas Corneille, de *la Femme juge et partie* du gras Montfleury, ou même du *Jodelet* de son ennemi Scarron.

CHAPITRE III

LA MORT D'AGRIPPINE, VEUVE DE GERMANICUS

La comparaison entre la tragédie de Cyrano et celle de ses contemporains ne serait pas davantage défavorable à notre auteur. Du Ryer, Boisrobert, l'Etoile, Scudéry, Tristan, ne l'ont pas dépassée ; elle peut rivaliser avec Rotrou et n'est notoirement inférieure qu'à Corneille qui avait déjà donné le *Cid*, *Horace* et *Cinna* ; car je place la composition *d'Agrippine* en 1646 ou 1647.

Elle fut représentée en 1653, vraisemblablement à l'hôtel de Bourgogne, et on conserva le souvenir de cette *première* qui fut orageuse. On pensait, en effet, que Bergerac avait voulu se créer une sorte de tribune du haut de laquelle il se ferait le porte-voix de son groupe philosophique ; et c'était bien de la sorte que le prit Arpajon. Ajoutons que Rome était à la mode, que Corneille en avait déjà tiré deux chefs-d'œuvre; Tristan, *la Mort de Sénèque ;* que Rotrou avait mis à la scène Dioclétien ; et que Cyrano trouvait,

dans les terribles dissensions de la famille d'Auguste et dans l'hypocrite cruauté de Tibère un canevas relativement neuf, parfaitement tragique, des ressorts multipliés et complexes, de beaux caractères, et surtout son Séjanus qui pouvait, placé qu'il était dans l'ordre des temps entre Cicéron et Sénèque, devenir, en effet, sans blesser la vérité historique, l'écho des théories libertines.

Le regretté Monval a bien voulu m'aider à rétablir la distribution possible des rôles à la première de l'hôtel de Bourgogne :

Tibère,	MM.	Baron père.
Sejanus,		Floridor.
Nerva,		de Villiers.
Terentius,		Beauchateau.
Agrippine,	Mmes	Valliot.
Livilla,		Beauchateau ou de Villiers.

« Le sujet de cette tragédie, écrivent les frères Parfait, est la conspiration de Séjanus, favori de Tibère, contre cet empereur, dans laquelle Agrippine entre ; la conspiration de Séjanus est découverte, et convaincu de son crime, il perd la vie, ainsi qu'Agrippine. » Les personnages, outre Tibère, Séjan, Agrippine, la veuve inconsolée de Germanicus, sont Livilla, belle-fille de l'empereur, et les quatre confidents obli-

gatoires, à savoir Nerva pour Tibère, Térentius pour Séjanus, Cornélie pour Agrippine et Furnie pour Livilla. Une courte analyse va nous permettre d'apprécier leurs positions respectives.

Acte Premier

Agrippine rappelle à Cornélie la mort de Germanicus et lui annonce qu'implacablement elle poursuivra les meurtriers de son mari. Elle enchaîne dans ce but Séjanus à sa fortune, tout en expliquant à sa confidente qu'elle se servira du tout puissant ministre comme d'un instrument contre Tibère. Cependant, à ses côtés, se poursuit une intrigue parallèle: Livilla aime Séjanus, et, jalouse d'Agrippine, en qui elle craint une rivale, essaie de la perdre à son tour. Elle demande sa mort. Séjanus dévoile à Térentius le véritable état de son âme. Haïssant Livilla, il désire Agrippine et, avec elle, la puissance suprême, qu'elle lui donnerait.

Acte II

Tibère, on s'en doute, ne déparera pas cette société d'hypocrites, de jaloux et d'ambitieux. Il déplore devant Nerva les soucis écrasants du pouvoir, et redoute surtout Germanicus, tout mort qu'il est,

« parce qu'il le combat en sa femme ». Aussi va-t-il ruser vis-à-vis d'Agrippine dont il n'ose pas encore ordonner l'exécution. C'est une lutte de dissimulation. Tandis, en effet, qu'Agrippine vient offrir à Tibère contre tous les soulèvements du peuple le secours de ses amis personnels, Tibère propose à Agrippine, qui la refuse, la puissance impériale. Instruit de ce refus, Séjanus blâme sa complice, puis étale devant le complaisant Térentius, les hardiesses de sa pensée, se moque des terreurs de son interlocuteur, plein de foi en son étoile, bravant la mort en cas d'insuccès, et raillant les Dieux eux-mêmes. Les présages fâcheux que Livilla lui rapporte ne l'effraient pas davantage. La conjuration aboutira. La faute en est au seul Destin, dont la force brutale et inéluctable les oblige à conspirer.

Acte III

Obsédée par la vision de l'ombre sanglante de Germanicus, Agrippine veut presser les évènements. Elle annonce à Cornélie qu'elle passera des larmes stériles à l'action vengeresse, demande quelques jours encore à son infortuné mari, et, par avance, savoure son cruel triomphe. Tibère l'a entendue, mais il feint de se contenter d'une excuse ingénieuse d'Agrippine, qui prétend avoir raconté à sa confidente un songe

qu'elle a eu. Elle dénonce ensuite Séjanus, qu'un puéril jeu de mots justifie en apparence, satisfait son complice par une explication aussi peu satisfaisante, se concerte avec lui, et tous deux se résolvent à attendre pour agir, que Tibère se soit retiré à Caprée. Livilla apporte la nouvelle d'une émeute tendant à donner le trône à Agrippine. Cette dernière se confie alors à sa rivale : c'est la mort de Tibère qu'elle veut et aussi celle de Séjanus qu'elle n'aime point, — elle le jure solennellement. Mais ce serment ne désarme pas la jalousie de Livilla, qui exhale ses plaintes amoureuses et ses projets de vengeance implacable, au cas où ses soupçons seraient justifiés.

Acte IV

Tibère a soumis Rome. Enorgueilli de ce succès, il fait part à Séjanus de sa formelle intention de se débarrasser d'Agrippine, qui lui est très suspecte. Il l'a fait mander et va juger, par l'attitude de la jeune femme, de la réalité de ses présomptions. Il lui reproche d'avoir reconnu par l'ingratitude tous ses bienfaits. Superbe, l'accusée refuse de se défendre, puis, changeant de rôle, à son tour devient accusatrice. Et, tirant un poignard de son sein, elle le jette aux pieds de l'empereur interdit, qui n'ose la condamner à périr et se contente d'emmener à Caprée, en

otage, le fils d'Agrippine. Devant cette situation, et suivant ce qu'ils ont arrêté, Séjanus presse Agrippine de hâter la conjuration ; il la supplie de courir au camp, d'y mutiner les soldats, — et Cornélie appuie hautement cet avis. Agrippine hésite ; seule elle veut venir à bout du tyran. Mais, à côté de cet accès de courageuse franchise, elle promet, avec d'hypocrites paroles, sa main à Séjanus. Livilla a entendu les protestations passionnées de son amant ; elle l'accuse de trahison. Ce dernier se défend mal et finit par promettre, outre la mort d'Agrippine, celle de Tibère, sans convaincre d'ailleurs Livilla.

Acte V

Elle a dévoilé la conjuration à Tibère qui a fait assembler le Sénat dans son palais, instruire le consul de ses ordres, garder la ville par des cohortes, arrêter Séjanus. Livilla veut encore la condamnation d'Agrippine, qu'elle obtient de l'empereur. Cependant Nerva rend compte de la séance du Sénat, dans laquelle on a donné lecture de la lettre du monarque contre son favori. Livilla demande alors à Tibère de vouloir appeler le coupable devant lui, ajoutant « qu'elle a encore des secrets à révéler ». Et, brûlée de passion, elle se dénonce elle-même, se fait une gloire d'avoir été à la tête des conspirateurs, raconte tous

ses crimes, les exagère, les décuple, « brûle de mourir par les mains d'un tyran ». Tibère ordonne de la garder à vue, et Livilla se félicite, en présence de Furnie « de faire horreur aux vivants » ; puis, voyant entrer Séjanus qui se rend à l'invitation de Tibère, elle lui apprend avec une joie fébrile qu'elle l'a vaincu, qu'il n'épousera pas Agrippine, que tous deux mourront, et que, jusque dans les enfers, elle-même les poursuivra. A peine Livilla sortie, Agrippine annonce non moins triomphalement à Séjanus qu'il va périr — mais par elle, car la trahison de Livilla n'a fait que hâter le coup que préparait, de longue main, sa haine. Séjanus pense qu'Agrippine l'accable « pour éviter sa propre disgrâce », et ne comprend la vérité que devant les tableaux horriblement complaisants qu'elle lui trace de sa mort et des supplices qui l'accompagneront. « Sans être ému » toutefois, il l'invite à venir le voir mourir. Agrippine remercie Tibère « de l'avoir vengée du traître », mais son bonheur n'est pas parfait, il y manque la mort de l'empereur lui-même qu'elle provoque, pousse à bout, auquel elle arrache finalement son arrêt et celui de tous les siens, « hormis Caligula ». Tibère pardonne à Térentius, et ne veut point entendre le récit de la mort des conjurés, à laquelle a assisté Nerva, et qui ont péri avec constance.

Ainsi est condensée, avec beaucoup d'art, la période de quinze années que présentaient à Cyrano les pages touffues de l'histoire romaine, de laquelle il a tiré ses personnages. Je vais successivement examiner ce qu'elle lui fournissait, combien facilement il s'en est servi, quels éléments nouveaux il a introduits dans son drame, et quels sacrifices il a cru devoir faire à l'intérêt et à la vraisemblance scéniques.

Tibère Néron, fils de Claude Néron et de Livia Drusilla, fut adopté en 757 par Auguste, second mari de sa mère. Il adopta lui aussi en cette même année, sur l'ordre d'Auguste, selon Tacite, « Germanicus, fils de Drusus Néron et d'Antonia Minor, la plus jeune des filles d'Antoine. » Ce Germanicus, — qui devait son nom à ses victoires de Germanie, où il reprit les aigles de Varus, — « créé consul pour la seconde fois, avant d'entrer en charge, fut, pour ainsi dire, chassé de Rome par Tibère, qui le chargea des affaires d'Orient. Il donna un roi à l'Arménie, réduisit la Cappadoce en province romaine et mourut à Antioche, à l'âge de trente-quatre ans, d'une maladie de langueur que l'on soupçonna avoir été causée par le poison. En effet, outre les taches livides qu'il avait sur le corps et l'écume qui lui sortait de la bouche, on remarqua que parmi ses cendres et ses os brûlés, son cœur resta tout

entier, et l'on croit communément que le cœur imprégné de poison résiste au feu ». Guy Patin, rapportant l'anecdote, ajoute que c'est Pison qui l'avait empoisonné.

C'est la vengeance de ce crime, probablement ordonné par Tibère, que va poursuivre Agrippine II. Elle était fille de Marcus Vipsanius Agrippa, qui avait épousé en secondes noces Julie, fille d'Auguste, laquelle se maria en troisièmes noces avec Tibère. Cette Agrippine II, femme de Germanicus, devenait par ce double mariage la belle-fille et la belle-sœur de Tibère, dont elle était déjà la nièce et qui, de plus, l'adopta. Mais l'histoire ne paraît pas avoir fait d'Agrippine II une ennemie très redoutable pour Tibère, qui au contraire « fut le plus cruel persécuteur de la veuve et des enfants de Germanicus ». Elle n'entra dans aucune conjuration et se borna « à lui faire après la mort de son mari quelques plaintes un peu libres », que l'Empereur, du reste, reçut fort mal. Elle avait cependant entendu Germanicus mourant accuser ouvertement Pison et Plancine sa femme, d'avoir causé sa mort ; elle avait même cherché à se venger des meurtriers ainsi désignés à ses coups. Toutefois rien n'indique formellement qu'elle ait voulu aller plus haut et atteindre la tête qui aurait armé leurs bras.

Livilla, fille de Néron Drusus et d'Antonia Minor,

sœur de Germanicus et de l'empereur Claude, avait épousé en secondes noces Drusus César, fils d'Agrippine I et de Tibère. Elle était donc belle-fille et nièce de ce dernier, et en même temps, belle-sœur, nièce et cousine d'Agrippine II. « D'une figure peu agréable dans le premier âge, dit Tacite, elle était devenue la plus belle femme de son temps. »

Séjan, « né à Vulsinies, d'un chevalier romain, nommé Strabon, s'attacha dans sa jeunesse à Caius César, petit-fils d'Auguste..., et sut captiver Tibère au point de rendre discret et imprévoyant pour lui seul ce prince qui fut impénétrable à tous les autres... » Devenu chef des cohortes prétoriennes, et tout-puissant à la cour, il porta tôt ombrage au mari de Livilla, et Drusus, « d'un caractère emporté, ne pouvant souffrir de rival, dans une querelle survenue au hasard, leva la main sur lui et lui donna un soufflet ». Pour se venger, « Séjan, par les apparences d'une passion violente, entraîna Livilla dans l'adultère », et tous deux « empoisonnèrent Drusus », avec l'intention de se marier, ce à quoi Tibère ne consentit pas, bien qu'il ignorât leur crime.

Dans toute cette trame historique Cyrano a taillé largement.

Agrippine et Séjan n'ont point conspiré ensemble, ne sont pas morts en même temps ; la première « ac-

cusée de vouloir se réfugier, tantôt aux pieds de la statue d'Auguste, tantôt auprès des légions », qui, en mémoire de son mari, l'auraient bien accueillie, — et c'est un trait que n'a pas négligé notre auteur — fut reléguée dans l'île Pandataria, où elle fut atrocement maltraitée et se laissa périr de faim, — 33. — Le second avait été condamné après cette fameuse séance du Sénat, que Cyrano a fait raconter par Nerva, en l'an 31, c'est-à-dire trois ans après l'exil et deux ans avant la mort d'Agrippine. Livilla ne peut donc pas dénoncer une conjuration qui n'a point existé. Elle tend avec Séjan des embûches à Agrippine et à ses enfants pour les écarter du pouvoir. Elle conspire surtout elle-même, toujours en compagnie de Séjan, contre Drusus, afin de se débarrasser par le poison d'un mari gênant. Séjan « lui promet d'ailleurs de lui rendre en l'épousant, le trône dont elle se priverait en s'associant à ses desseins, et déjà il lui donne des gages en répudiant sa femme », Apicata.

Aucun historien n'indique que Séjan ait jamais aimé Agrippine ; tous sont unanimes à la représenter comme une femme de mœurs très pures, fort éprise de son mari, à la mémoire duquel elle resta toujours fidèle. Elle avait eu de lui neuf enfants, « et sa vertu était incorruptible ». Cyrano imagine donc qu'Agrip-

pine, ayant promis à Germanicus mourant de le venger, organise contre Tibère, dont Pison n'a été que l'instrument, — et ici il est d'accord avec Suétone, — une conjuration. L'amour que feint la veuve de Germanicus pour le ministre exciterait la jalousie de Livilla, maîtresse de Séjanus ; elle les dénoncerait : de là, leur condamnation. Ainsi notre auteur supprime l'exil d'Agrippine.

Certes ce sont là des fautes historiques, mais elles sont vénielles surtout pour l'époque, et tous les *tragiques* du siècle ont à s'en reprocher d'au moins aussi graves. Je ne parlerai ni de Corneille, ni de Racine, mais citerai en exemple Boursault, qui accusait l'auteur de *Britannicus* d'avoir mis en vers l'*Histoire Romaine*. Il avait fait jouer, sans succès, — 20 décembre 1678, — une tragédie, *la Princesse de Clèves*, tirée du célèbre roman de Mme de Lafayette. La pièce n'ayant eu aucun succès, « il la redonna sous le titre de *Germanicus* avec les quelques raccords indispensables », et Agrippine, — celle même de Bergerac, — n'était autre que la princesse de Clèves. « Ainsi jadis à Rome, pour changer le nom et la destination des statues, on se bornait à en changer la tête. » Ajoutons, à la décharge de Cyrano, que les conjectures qu'il imagine, les détails historiques qu'il change, les faits même qu'il invente de toutes pièces restent toujours

conformes à la vraisemblance, cette vérité dramatique. Son sujet est bien choisi, son plan bien mené, sauf peut-être dans l'acte III, « tissu de méprises et de fausses ententes touchant à la parodie », où l'on rencontre des *imbroglios* et une faiblesse de procédés indignes de la tragédie. Mais l'ensemble a de grandes beautés, et nous trouvons dans l'œuvre des aperçus profonds qui l'élèvent souvent à la hauteur des modèles dont l'auteur s'est inspiré, soit dans l'antiquité, soit à son époque. C'est ce que je vais m'efforcer d'établir par l'étude des caractères.

Tibère est le tyran cruel, mais hypocrite, féroce, mais lâche, qu'a stigmatisé Tacite ; courant se cacher à Caprée, « son île infâme », et n'osant pas, même de loin, attaquer ouvertement Séjan. Tous ces traits, nous les trouvons dans le Tibère de la Tragédie. Avec quels raffinements de cruauté il promet à Livilla la mort d'Agrippine !

> ... Je la flatte, afin que son arrêt fatal,
> Quand il la surprendra, lui fasse plus de mal.

Cependant, avant de donner l'ordre de faire périr cette femme qu'il hait, que de craintes et d'hésitations !

> ... De justes frayeurs s'emparent de mon âme...
> ..... Elle mourra, mais Dieux !
> Comment me dérober au peuple furieux ?...
> Pour l'empêcher d'agir il faut la rassurer.

Et que de détours, que d'hypocrisies qui, au reste, ne trompent personne !

> Il était trop masqué pour être reconnu,

dira Agrippine.

> Un homme franc, ouvert, sans haine et sans colère,
> Incapable de peur, ce n'est pas là Tibère...

Il aura beau se déclarer écrasé par les soucis du pouvoir, offrir sa couronne, faire semblant de croire aux incroyables explications d'Agrippine et de Séjanus, affecter « l'humeur débonnaire dont parfois l'histoire lui prête quelques traits », il n'en reste pas moins l'homme des raffinements féroces, trouvant que la mort n'est pas contre ses ennemis une peine suffisante, et se peignant lui-même tout entier dans ce vers impitoyable :

> *Tib. — Sont-ils morts l'un et l'autre ? Nerv. — Ils sont morts. Tib. — C'est assez !*

Agrippine, telle que l'a conçue Cyrano, représente d'un bout à l'autre de l'*œuvre*, l'idée de vengeance justifiée, nous le savons, et qui ne reculera jamais devant le crime. Mais son caractère n'est pas tout d'une pièce. Elle met au service de cette vengeance sa profonde hypocrisie ou une insolente témérité, et l'auteur a encore fondu en elle, avec le désir de

punir les meurtriers de son mari, « ce besoin de dominer qui rendait à l'Agrippine de l'histoire l'égalité insupportable et une virile ambition », en sorte que le spectateur devinera, dans la haine dont elle poursuit Tibère, la volonté de donner l'empire aux fils de Germanicus. Ces divers éléments rendront intéressants tous ses actes et toutes ses paroles. Ses fluctuations même marqueront sa rancune vigoureuse contre tous ceux qui touchent à Tibère, et elle dénoncera son complice pour l'unique plaisir de faire le mal. Si nous pouvons reprocher à ce personnage admirable de mettre trop d'emphase dans le récit des exploits de Germanicus, si l'on sent peu à propos le poète dans la description « du dernier combat du héros », et dans le tableau tracé à Cornélie « de l'image horrible du tyran » et de ce qu'Agrippine voudrait lui voir souffrir, ces légères taches disparaissent dans la grandeur générale du rôle. La veuve de Germanicus redevient simple dans la belle scène où elle refuse de défendre sa vie contre les accusations de l'empereur :

> Faut-il tendre le col ? Qu'on frappe ! Je suis prête.
> Tibère étant ici, je vois l'exécuteur...

Fourbe tant qu'il s'agit de faire entrer Séjanus dans la conspiration et de l'y maintenir, elle saura lui

offrir sa main, afin de mieux le tromper ; mais elle pleurera son abjection nécessaire :

Vois jusqu'où doit aller le courroux d'Agrippine
Qui l'oblige à flatter l'auteur de sa ruine,
Et combien il est grand puisque, pour l'occuper,
Etant ce que je suis, je m'abaisse à tromper...

Et elle continue sa fourberie par « ces vers équivoques », dans lesquels elle lui peint son amour prétendu et s'engage à devenir sa femme... avec restriction mentale :

..... Croyez, Séjanus, avec tous les humains,
Que je ne puis sans vous achever mes desseins...
Dessous le sceau d'hymen je t'engage ma foi ;
Mais il faut, si tu veux que le contrat s'observe,
Venger Germanicus, le venger sans réserve,
Et, quand ton bras aura ses Mânes consolés
Et tous ses meurtriers à son Ombre immolés,
Mes faveurs envers toi pour lors seront si grandes
Que je t'épouserai si tu me le demandes...

Elle n'en sera, en retour que plus implacable et plus franchement brutale lorsqu'elle se sera démasquée :

Ecoute les malheurs de ton dernier soleil...
De joie et de fureur la populace émue...
Ton fils, ton héritier, à la haine de Rome
Va tomber, quoique enfant, du supplice d'un homme...
Ta fille devant toi par le bourreau forcée...

C'est la raison d'être du personnage et de la pièce tout entière, et ces énergiques vers :

> Sache que je préfère à l'or d'une couronne
> Le plaisir furieux que la vengeance donne,

pourraient servir de résumé et d'épigraphe au rôle de la veuve de Germanicus. Elle voit, en effet, comme une hallucination, à laquelle elle est loin, du reste, de vouloir se soustraire, une

> Sanglante ombre qui passe et repasse à ses yeux,
> Fantôme dont le vol la poursuit en tous lieux ;

et éclate contre Séjanus d'abord, puis contre Tibère :

> Avec combien de joie et combien de vigueur
> Je te ferai descendre un poignard dans le cœur !
> En tout cas, si je tombe au-deçà de l'ouvrage,
> Je laisse encore un fils, héritier de ma rage,
> Qui fera, pour venger les maux que j'ai soufferts,
> Rejaillir jusqu'à moi ton sang dans les Enfers !...

Et « cette rage » est ingénieuse et perspicace. Elle frappe, si l'on peut dire, Tibère à l'endroit sensible ; car, — à s'en rapporter aux historiens latins, — « parlant de Caligula, le pénétrant vieillard disait souvent : J'élève un serpent pour le peuple romain » ; et il ne se trompait point. « Après avoir séduit Ennia Noevia, femme de Macron, chef des cohortes prétoriennes..., par son moyen, Caligula gagna Macron, et s'en servit, d'après ce que prétendent certains auteurs, pour

empoisonner Tibère », ou tout au moins pour abréger sa vie.

Livilla est, de tous les personnages, le moins historique de l'œuvre. En elle Cyrano ne peut voir que la femme adultère. Elle a sacrifié son mari à son amant, ainsi qu'elle s'en vante elle-même, et comme Agrippine le lui reproche ; et elle saura, s'il le faut, commettre « des crimes plus grands ». Attachée à la fortune de Séjanus par son amour sans scrupules et par son ambition, jalouse d'Agrippine qu'elle hait, en qualité de rivale, et craint, en qualité de mère des héritiers désignés de l'empire, Livilla ne recule pas devant la lâcheté d'une dénonciation qui doit la venger. Mais cette dénonciation, elle n'y songe point du premier coup. Avant de se savoir trahie par Séjanus, elle a demandé la mort d'Agrippine ; lorsqu'elle a des doutes, elle jure celle de son amant ; et ce n'est qu'alors que ses doutes se sont changés en certitudes que, passant des paroles ou des vaines démarches à l'action, elle décide la perte des coupables froidement, en justicière, bien persuadée qu'elle ne leur survivra pas. Telle est la marche de sa pensée et, pour exécuter la sentence par elle rendue, elle dénonce la conjuration. Puis, un retour naturel de sentiments se produit. Le premier feu passé de sa colère, elle insiste sur la mort de sa rivale. Et Séjanus, l'aime-t-elle encore ?

Horrible, en se réjouissant à l'idée que va périr Agrippine, elle excite la pitié tragique lorsqu'elle se dénonce à son tour et laisse échapper, avec la cause de sa délation, l'aveu humiliant de son amour qui persiste, et son désir de mourir, elle aussi, pour rester unie à celui qu'elle n'a cessé d'adorer. Vraiment femme par ses contradictions, vraiment femme par son espérance, vraiment femme par ses superstitions, et romaine par son fanatisme qui croit aux dieux, en opposition avec celui de son amant qui ne croit à rien :

> *Liv.* Le destin grave tout sur des tables de cuivre :
> On ne déchire pas les feuillets d'un tel livre.
> *Séj.* Achevons donc le crime où ce Dieu nous astreint ;
> C'est lui qui le commet puisqu'il nous y contraint.

Séjanus, en effet, est soldat, politique et philosophe. Du soldat, il a « le corps infatigable, l'esprit audacieux », le courage indomptable ; du politique « l'habileté à se voiler, à calomnier les autres, l'art de flatter et l'insolence à la fois, et il cache, sous les dehors d'une modération étudiée, la plus forte passion de dominer » ; du philosophe, il affiche la pensée libre. Ambitieux avec cela, c'est autour de sa passion du pouvoir absolu que gravitent ses défauts et ses qualités. Amoureux, il subordonne son amour à ses ambitions ; car, s'il répudie Apicata, s'il fait de Livilla

sa maîtresse dans le but de se rapprocher de l'empire, il n'hésite pas à la quitter pour Agrippine, afin de

.... S'affermir dans le trône usurpé...

Son activité, son énergie, il les met au service de cette ambition ; et, si elles ne suffisent pas, il saura recourir au mensonge. Voyons-le se justifier devant Livilla des propos d'amour qu'elle l'a entendu tenir à Agrippine :

Comment agir, Madame, avec une princesse
Dont il faut ménager l'esprit avec adresse ?...

Sa philosophie audacieuse ne sert qu'à lever tous les scrupules, à renverser tous les obstacles qui se dressent devant cette même ambition. Sa naissance ? Il se considère comme l'égal de tous les princes du sang :

Qu'il soit né d'un grand roi, moi d'un simple pasteur,
Son sang auprès du mien est-il d'autre couleur ?...

La mort ? Tous les supplices ? La vie future ? Il les brave. Et les dieux ? Et les présages ? « Le courage et l'esprit » sont ses seules divinités.

Il y a du don Juan dans Séjanus et, en 1665, Molière y pouvait peut-être songer quand il écrivait la pièce qui, au dire de Brunetière, comprend toute sa philosophie. Certes, Séjanus n'est pas « un grand seigneur méchant homme », — il n'y a pas de grands

seigneurs à la cour de Tibère, — et le Séjanus de Bergerac me paraît plutôt un ambitieux effréné et un penseur libre qu'un profond scélérat ; mais il a déjà un peu du machiavélisme amoureux de don Juan dans sa façon de faire sa cour à Agrippine et de duper Livilla ; il a surtout cette arme essentiellement française, le cynisme spirituel, dont il se sert contre Térentius, son Sganarelle à lui :

Tér. Respecte et crains des Dieux l'effroyable tonnerre.
Séj. Il ne tombe jamais en hiver sur la terre ;
J'ai six mois pour le moins à me moquer des Dieux.

En sorte que Séjanus, comme le don Juan de Molière, est un *libertin*, et, dans ce trait particulier du rôle, je retrouve non point certes une imitation, mais au moins des mœurs littéraires communes aux élèves de Gassendi. Si c'est trop dire que d'appeler Séjanus « un philosophe complet du XVIIIe siècle, un mélange d'Epicure, de Pline l'Ancien, de d'Holbach et de Shakespeare », comme écrivait Baron de Liège, nous sommes sûrs, par l'aveu même de notre auteur, que ce libertin est philosophe, et je puis ajouter qu'il est un philosophe hardi. Et voilà pourquoi la Cabale s'est armée, avec une intelligence louable, car les spectateurs se récrièrent au vers :

Frappons, voilà l'hostie... ;

pourquoi d'Arpajon a frémi, pourquoi la pièce a été interdite et, si l'édition s'est enlevée en moins d'un mois, pourquoi le silence s'est fait jusqu'au XVIIIe siècle autour de l'œuvre.

Mais au moins les Philosophes de cette époque l'ont-ils remise en lumière et prônée? Etrange fortune de notre auteur ! Mirabeau n'a vu dans *Agrippine* « qu'un traité d'athéisme avec privilège du roi » ; Palissot y a trouvé « le premier exemple des doctrines antireligieuses qui, depuis, ont été affectées jusqu'au ridicule dans plusieurs tragédies modernes » ; Voltaire lui-même a répété l'anecdote malveillante de Tallemant.

Cette philosophie de Séjanus, idée maîtresse du rôle, si âprement discutée, si vivement reprochée à l'auteur, se compose d'une part d'imitation et d'une part d'invention. L'invention est la mise en œuvre des théories libertines du groupe philosophique de Cyrano ; l'imitation, Baron de Liège a voulu la trouver dans le théâtre de Shakespeare. Il a découvert « dans *Agrippine* des reflets de *Cymbeline*, du *Juif de Venise*, de *Hamlet* » ; il se demande si, seul alors, Cyrano aurait connu le *tragique* anglais. En ce cas, il aurait pu lui emprunter les doutes d'Hamlet sur l'existence à venir ; penser, après lui, ainsi que le dit Claudio, que « mourir, c'est aller je ne sais où » ;

laisser, après avoir examiné les énigmes de la vie et de la mort, ces énigmes sans réponse, dédaignant les solutions ordinaires ; — toutes théories que nous retrouverons dans les Voyages. Il aurait pu lui prendre le *modernisme*, constaté chez Shakespeare par E. Montégut, et cette croyance à la fatalité qui fait de Macbeth, au dire de M. Stapfer, « une intéressante et malheureuse victime des dieux malfaisants ». Et le voyage très vraisemblable de notre auteur en Angleterre confirmerait ces ingénieuses hypothèses.

Mais ce voyage aurait eu lieu « à une époque où la nation anglaise tout entière était devenue une véritable église... Le Puritanisme, avec sa morale rigide, son sérieux imperturbable, sa préoccupation constante de la puissance de Dieu et de la faiblesse de l'homme, s'il élevait et fortifiait les âmes, leur donnait quelque chose d'étroit et de sec... La Bible remplaçait Plutarque... Les doutes sur les choses invisibles, qui avaient hanté les plus grands esprits de la Renaissance, faisaient place aux rigides formules théologiques des Prédestinariens », écrit sir John Richard Green. Ils avaient tout tenté pour étouffer en quelque façon, et depuis longtemps, le succès de Shakespeare dont les doutes sans cesse renaissants les scandalisaient et les effrayaient. Il est donc fort improbable que Cyrano ait connu Shakespeare en Angleterre, et

à peu près certain qu'il ne l'a pas lu en France, où il était alors totalement ignoré. « Les imitations de Shakespeare que l'on a cru retrouver, en plein XVIIe siècle, dans l'*Agrippine* de Cyrano de Bergerac, sont en réalité des imitations de Sénèque », dit J. Darmesteter. Ces imitations de Sénèque étaient bien, en effet, dans les mœurs *tragiques* de l'époque de notre auteur et dans celles de la précédente. Des dix tragédies attribuées au philosophe, et que lui-même emprunte, en leurs principales scènes, au théâtre grec, plusieurs avaient été imitées avant Cyrano et le devaient être encore après lui. Montchrestien, continuateur de R. Garnier, « conçoit le genre de sa tragédie un peu d'après son propre cœur, un peu d'après le stoïcien Sénèque..., et l'on peut dire de lui ce que Scévole de Sainte-Marthe disait de Garnier : « Senecæ ille potius quam Græcorum aemulator ». Robelin tirait, en 1584, une *Thébaïde* des *Phéniciennes* ; Roland Brisset, donnait, en 1590, un *Agamemnon* ; Jean de la Péruse une *Médée* ; Rotrou imitait, en 1632, dans *Hercule mourant*, *Hercules Œteus* ; et, en 1635, Corneille avait repris le sujet de *Médée*. Sans donc mettre en cause Shakespeare de cette façon hasardée, il est plus naturel de penser que Bergerac a pris de Sénèque le ton général de son œuvre, les sentences dont sont armés Agrippine et Séjanus, les

aphorismes avec lesquels ils discutent, en un mot le souffle stoïcien, c'est-à-dire les incertitudes sur la vie future, le mépris de la mort, la croyance à la fatalité, — toutes choses qui s'accommodaient, au reste, si bien avec les théories des libertins. On ne peut pas ne point être frappé des parités d'idées qui existent entre toutes ces sentences, tous ces aphorismes, participant de la vérité et de la morale, « et consistant d'après D. Nisard, en petites vérités d'exceptions données, comme seraient rendus les oracles, pour des dogmes absolus » :

> Avec un diadème on n'attache pas bien...
> Qui choisit par raison ne se peut repentir...

Ainsi que chez Sénèque, on pourrait détacher de la *tragédie* de Cyrano un grand nombre de vers et les prendre non point pour des fragments de dialogue tragique, mais bien pour des maximes philosophiques. A Sénèque notre auteur a emprunté aussi bien le

> Je te suis, mon époux.....

d'Agrippine, que les imprécations de Livilla, qui n'est plus toutefois seulement *la femme jalouse* des Ecoles de déclamation ; à Sénèque « ce dialogue coupé où chaque vers, et parfois chaque hémistiche, répond par une antithèse pressante à l'hémistiche ou au vers op-

posé, » ce dialogue que l'on nomme *cornélien*, et qu'il avait assurément aussi admiré dans Corneille. Le fanatisme incrédule de Séjanus, son mépris de la mort, — puisque mourir n'est rien et que rien ne suit la mort, — cette fierté d'être et de se sentir le maître de sa destinée, cette confiance en son courage et son esprit pour braver la Fortune et réussir dans ses entreprises, tout cela appartient, en grande partie, au stoïcien latin.

Mais ce qui n'est qu'à Cyrano, c'est, sous le masque de Séjanus, « un scélérat pourri de vices, un de ces monstrueux colosses d'infamie qui effrayaient le monde au temps de la décadence », selon Th. Gautier, d'avoir exprimé les idées de son groupe philosophique et d'avoir eu l'habileté de trouver le moyen le plus naturel de le faire. Et par là, les déclamations banales de Sénèque sont devenues des sentiments humains, en ce que l'on sent derrière le personnage le poète frémir et qu'on entend parler le libertin.

Cette imitation fécondée du tragique latin n'est pas la seule que nous rencontrions dans *Agrippine*. Cyrano connaissait fort bien *La Mort de Sénèque* de Tristan. Comme dans *La Mort d'Agrippine*, nous trouvons dans cette œuvre une conjuration contre un tyran, conjuration dénoncée par Procule ; nous y rencontrons les mêmes aphorismes :

Luc. A tous les animaux la mort est redoutable.
Sén. Par la philosophie on la rend plus traitable ;

le même dialogue cornélien :

Luc. Hé ! Laissez-vous conduire où la vertu vous guide.
Sén. Elle ne conduit pas à faire un parricide.
Luc. Mais de tous nos malheurs c'est le fatal auteur.
Sén. Mais c'est mon nourrisson et c'est mon bienfaiteur;

nous y voyons Sénèque mépriser la mort, sinon pour les mêmes raisons, au moins d'une même fermeté que Séjanus, soit qu'il monologue sur son âme prête à remonter aux cieux :

Mon âme, apprête-toi pour sortir tout entière
De cette fragile matière...
Si l'on te bannit de ces lieux
En t'envoyant là-haut c'est chez toi qu'on te chasse,
Ton origine vient des cieux..... ;

soit que Silvanus vienne faire le récit de ses derniers instants :

Ses amis ont pâli voyant ouvrir ses veines
Qui d'une froide humeur n'étaient qu'à demi-pleines.
Mais ce grand philosophe, à mourir disposé,
A vu courir son sang d'un esprit reposé,
Ne s'est non plus ému devant cette aventure
Que si d'un jour de fête il eut vu la peinture :
Amis, leur a-t-il dit, ne vous affligez pas... »

Ces rapprochements qui s'imposent marquent une sorte de collaboration d'école.

C'est plutôt une imitation vis-à-vis de Corneille, auquel notre auteur a pris — involontairement, je suppose, vu son amour de l'honnêteté littéraire, — des tours nerveux, des dialogues serrés, et même de beaux vers. Livilla et ses imprécations ont, en effet, de fréquents points de contact avec la Camille d'*Horace ;* Agrippine a bien des traits de la Rodogune et de la Cléopâtre de *Rodogune.*

Mais l'œuvre de Corneille que Cyrano a eue toujours présente à l'esprit, c'est assurément *Cinna.* Les deux pièces ont la même origine latine. Sénèque et Tite Live, Tacite et Suétone en fournissent les principaux caractères et les situations importantes.

Toutes deux se passent au début de cet Empire Romain, déjà souillé par des crimes monstrueux, dans cette famille dont bien des membres étaient éminemment propres à faire des héros de tragédie, et, sauf les mêmes libertés de détail, l'histoire y est exactement suivie. Proportions gardées, Nerva fait un beau récit dans la manière de Cinna ; Livilla monologue comme Auguste, trahit comme Maxime et se dénonce comme lui ; et, si le dénouement nous montre Auguste clément et Tibère impitoyable, la cause en tient au même désir de conformer les caractères à la vérité historique.

Par contre, Racine, qui avait lu le *Pédant Joué,*

aurait bien pu lire *La Mort d'Agrippine.* Admettons comme une simple rencontre sur le terrain du *lieu commun tragique* cette lassitude de l'empire, dont se plaignent Tibère et Agamemnon, et que j'ai relevée dans *l'Heureuse Constance* de Rotrou, aussi bien que dans *l'Héraclius* de Corneille ; expliquons, par la même raison, « la scène aux écoutes », que nous trouvons aussi dans Corneille ; il n'en restera pas moins des traits épars, des mouvements, des situations, que peut-être Cyrano a fournis à Racine. Andromaque a quelque ressemblance avec Agrippine et Hermione avec Livilla ; la fidélité conjugale des unes et l'orgueilleuse jalousie des autres s'exprime parfois de même sorte. Entendons Agrippine raconter les exploits de son mari et Andromaque la victoire de Pyrrhus ! Voyons Livilla demander la mort de sa rivale :

Liv. Ce que je veux sera peut-être la ruine...
Sej. N'importe ! Parlez. C'est.....
Liv. C'est la mort d'Agrippine
Sej. D'Agrippine, madame, hélas.....

et Hermione celle de l'infidèle :

Herm. Courez au temple. Il faut immoler...
Or. Qui ?
Herm. Pyrrhus !
Or. Pyrrhus ? madame.....

Dans *Britannicus*, Agrippine III a des points communs tantôt avec Livilla, tantôt avec Agrippine II. Livilla se dénonçant à Tibère et racontant tous ses forfaits, les grossissant, les décuplant, n'est-ce pas Agrippine se vantant de tous ses crimes devant Burrhus effrayé ? Agrippine II refusant de se défendre, par cet orgueil de race que combattait en vain son époux mourant, contre les accusations de l'empereur, n'est-ce pas Agrippine III, sa fille, héritière de sa fierté, suivant si peu le conseil de Burrhus ? Néron enfin n'aura-t-il pas un mot de Tibère, et

> ... Je la flatte, afin que son arrêt fatal,
> Quand il la surprendra, lui fasse plus de mal,

n'est-il pas le germe de

> J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer ?

Quant à Voltaire, il me paraît très vraisemblable qu'il a pris chez Cyrano, sinon l'idée de la *tragédie philosophique*, du moins dans le personnage de Séjanus quelques inspirations. Les preuves qui rendent soutenable cette hypothèse sont que Voltaire ne parle de notre auteur que « comme d'un fou », selon le mot de Tallemant, — et l'on sait que Voltaire n'aime guère ses créanciers, — et aussi l'imitation évidente de *Brutus*, qui établit qu'il avait lu *La Mort d'Agrippine*. « Cette fin de tragédie si concise, si

élégante de brièveté » n'a pas échappé à sa fine perspicacité, et, malgré la différence du fond, le rapprochement est indiqué. « Cette brièveté chez Cyrano exprime avec vérité l'impatience du tyran cruel, dans le *Brutus* de Voltaire l'amour farouche de la liberté », ainsi que s'exprime E. Deschanel. Les idées de Séjanus, si hardies dans leur nouveauté, ne devaient-elles pas séduire le philosophe du XVIIIe siècle ? Et toutefois, c'est à lui seul, à lui qui ne faisait que monter, d'un pas plus assuré, il est vrai, et la tête plus haute, dans la voie qu'avait tracée Bergerac, qu'on a fait l'honneur comme philosophe, d'avoir mis au théâtre un amour de l'humanité éclairé, libre des préjugés et des passions vulgaires, comme poète tragique, d'avoir donné un pendant à *Cinna*. Certes tout le rôle de Brutus peut se rapprocher de *l'œuvre* de Corneille par un certain côté. Il y a eu effort, chez Voltaire, pour exposer le tableau de la politique romaine avec cette hauteur et cette profondeur de vues qui justifient le mot de Napoléon disant de Corneille : « Je l'aurais fait prince » ; mais, si l'on considère la façon de prendre la scène pour une tribune du haut de laquelle on prêcherait au public les théories de la pensée libre, sur ce terrain *Brutus* se rapproche beaucoup d'*Agrippine* et point du tout de *Cinna*.

Et encore est-ce bien seulement *Brutus*, et non le

théâtre entier de Voltaire ? Séjanus a le sang de même couleur que le fils d'un roi, et Philoctète trouve que pareille naissance ne suffit pas à la grandeur d'un homme :

> Qu'aurais-je été sans lui ? Rien que le fils d'un roi !

et plus loin

> Un roi pour ses sujets est un Dieu qu'on révère ;
> Pour Hercule et pour moi c'est un homme ordinaire.

Les aphorismes de Séjanus sont coutumiers aux personnages de Voltaire :

> Mon devoir me suffit : tout le reste n'est rien...
> Et qui sait conspirer sait se taire et mourir...

Séjanus hait les superstitions dont s'indigne son libre esprit d'examen, et l'on sait si Voltaire les condamna souvent. Les prodiges sont aussi vains pour César et pour Alcméon que pour Séjanus. Le mépris de la mort, nous le retrouvons dans *La Mort de César*. Le fatalisme est l'idée maîtresse d'*Œdipe :*

> Un Dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime...
> J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime... ;

et, dans *Eryphile*, Alcméon lutte contre ces Dieux et leur jette ce cri de défi :

> Je meurs au sein du crime, innocent malgré vous.

Ces dieux même quels sont-ils ?

..... Des enfants de l'effroi,
De beaux Riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi,
Des altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Des Dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme...

Et leurs prêtres avec

Un peu d'encens brûlé rajustent bien des choses.

Jocaste en parle-t-elle autrement ? « Cent ans avant Voltaire, la tragédie philosophique était trouvée », dit Geruzez. Pourquoi donc et le public et les critiques n'ont-ils voulu voir dans *Agrippine*, selon l'expression de l'un d'eux, que « des tendances à l'athéisme et des doctrines impies sous forme d'allusions ? » Pourquoi donc a-t-il acclamé Voltaire ? C'est que, lorsqu'on lance au théâtre une idée neuve, elle est rarement acceptée, et jamais de tous les spectateurs. Le plus grand nombre, même de très bonne foi, se tient sur la défensive et se retranche, pour ainsi parler, dans l'inexpugnable citadelle des préjugés. Le porte-parole des libertins était venu trop tôt, tandis que celui de la société du Temple et des Encyclopédistes a eu le droit de revendiquer sur la scène des vérités devenues le patrimoine de l'esprit public.

Pourtant si, au point de vue du fond, Cyrano avait

cherché la nouveauté audacieuse, au point de vue de la forme il était resté plus souvent dans le chemin battu. « Ce libre esprit, ce contempteur du *Magister dixit*, ce disciple de Zénon, d'Epicure, de Pyrrhon et de Gassendi, qui nie l'autorité d'Aristote en matière de philosophie, s'incline dévotement devant lui quand il s'agit d'écrire une tragédie », remarque Vitu. Il accepte, — sans enthousiasme, j'imagine, mais enfin sans protestation, sans effort pour s'y soustraire, — ces règles des *unités* qui gênaient si fort Corneille. Il prend une *action*, non seulement « une » mais « simple et grande », comme le faisait Corneille, non point celui de l'époque où il écrivait lui-même, l'auteur de *Rodogune* et d'*Héraclius*, mais celui des chefs-d'œuvre. Cette *action* excite « la terreur et la pitié ». Le sujet est « historique plutôt que de pure imagination ». Ce sujet choisi, « l'écrivain tient compte de la vraisemblance, quand il ne le peut pas de la vérité ». Théorie d'Aristote adoptée aussi par Corneille : la vraisemblance suffit, même alors qu'elle n'est pas d'accord avec ce que les spectateurs savent des faits historiques. — Voyez la belle excuse pour M. Rostand ! Qu'importera à Cyrano l'exil d'Agrippine ? Sa mort, postérieure à celle de Séjan ? Agrippine est, avant tout, « la veuve de Germanicus ». C'est à ce titre qu'elle représente la vengeance contre les meurtriers

de son mari. Il est très vraisemblable qu'elle conspire contre eux, et que, l'entreprise ayant échoué, elle soit condamnée à mort ; cette idée suffit à *poser en scène* le personnage, qui d'ailleurs, conformément à la formule, ne sera ni « ni tout à fait vertueux ni tout à fait coupable ». Notre auteur n'omet pas davantage les autres formules en cours. C'est ainsi qu'il se croit tenu de donner les deux grands récits d'Agrippine, celui de Nerva, et même un songe ; qu'il se considère comme obligé de placer, à côté de ses personnages principaux, des confidents, personnages secondaires, mais indispensables à un art tout de convention, et dont la mission est surtout d'écouter, en prononçant de temps à autre un mot qui permettra au *grand rôle* de reprendre haleine ; qui le pousse à développer sa pensée encore obscure, à provoquer les Dieux, les hommes et la Destinée, à nous faire part de ses projets mal connus, à nous confier ses espérances ou ses craintes, ses hésitations, sa haine ou son amour, dans une nouvelle tirade plus explicite et plus pompeuse ; qui remplace, en un mot, une série inadmissible de monologues par des semblants de dialogues entre le héros intéressant et ces *fantoches* que l'on doit subir.

Cette façon de comprendre la tragédie n'offre d'autre intérêt que par les contradictions qu'elle présente avec le reste des théories de Cyrano. De plus, au

milieu même de cette soumission inusitée, on remarque des éclairs de révolte, auxquels on doit quelques côtés neufs du drame de notre auteur. L'alliance des sentiments de l'antiquité avec certaines nuances toutes modernes, la conception simultanée des caractères et de l'action, pressenties seulement, indiquées peut-être par Bergerac, seront mises en œuvre dans le *système dramatique* de Racine, surtout « cette convenance évidente entre le plan qu'il se tracera et les personnages qui lui serviront à le remplir », suivant la formule de M. Ant. Benoist.

En ajoutant à l'histoire l'amour de Séjanus pour Agrippine et la jalousie de Livilla, qui en est la conséquence, Cyrano transforme l'action et les caractères à la fois. Agrippine et Séjanus deviennent hypocrites, celle-là pour s'assurer la complicité nécessaire de l'autre, celui-ci pour endormir les soupçons de Livilla. Et Livilla elle-même, si elle n'avait de bonnes raisons pour être jalouse, ne dénoncerait pas les conspirateurs. Femme adultère, dont l'amour va jusqu'au crime, et qui, trahie, a des accès de jalousie d'autant plus violents ; *névrosée* de la vieille Rome, de qui l'âme, dépassant les limites de son époque, est contemporaine de la nôtre, et qu'on pourrait nommer des mille noms de toutes celles pour lesquelles n'est qu'un jeu piquant le *crime passionnel* si fréquent de

nos jours, — Livilla ébauche la note moderne, que Séjan donne si absolument.

Pour le style de la tragédie, on a pu voir, par les citations que j'ai faites, combien était injuste le mot de Tallemant, qui appelait la pièce « un pur galimatias ». « Les taches y sont fréquentes, mais les endroits qui sont beaux sont admirables... Le principal défaut de Bergerac est celui de son temps, cette enflure espagnole qu'on croyait romaine, et qui avait été introduite en effet chez les Romains par l'espagnol Sénèque, » écrit Charles Nodier, emphase évidente, tours forcés que l'on remarque surtout dans la première scène de l'œuvre, la seule qu'a dû lire Tallemant et qui justifierait, il faut en convenir, sa sévère appréciation. Mais dans les autres, quel vrai style tragique ! « Quels endroits mâles et pleins d'images ! » s'écriaient les frères Parfait :

J'ai beau plonger mon âme et mes regards funèbres
Dans ce vaste néant et ces longues ténèbres,
J'y rencontre partout un état sans douleur...

Quel dialogue et quels vers Cornéliens !

Agripp. Mais cette incertitude où mène le trépas!...
Séj. Etais-je malheureux, lorsque je n'étais pas ?...
Tib. Pour te la conserver, j'ai reçu la couronne ;
Je te la rends, princesse ! *Agripp.* Et moi je te la donne.
Tib. Et comme j'en dispose au gré de mes parents,

C'est moi qui te la donne... *Agripp.* Et moi je te la rends.....
C'est en la refusant qu'on s'en doit rendre digne...
Je veux monter au trône ou m'en voir accabler.

« Quelles répliques terribles, atteignant à la simplicité éclatante et forte des tragiques grecs ! » ajoute Vitu :

Tib. Qu'on l'ôte de mes yeux cette ingrate vipère !
Agripp. On te nommait ainsi quand tu perdis ton père.
Tib. Qu'on égorge les siens, hormis Caligula.
Agripp. Pour ta perte, il suffit de sauver celui-là.

Si quelques expressions ont vieilli :

Mettre les voiles bas, n'ayant pas perdu l'Ourse ;

Si quelques autres nous paraissent triviales ou basses : « Le sang tout bourbeux... une liqueur puante... ; » si certains mots « intrigue, comète, rencontre, gêne, hallebarde », ont changé de genre, de sens ou de prononciation, il est bien juste de tenir compte des idées du temps et de l'état de la langue. Les locutions qui nous paraissent basses ne l'étaient pas ; celles qui nous paraissent triviales étaient même parfois d'utiles acquisitions ; celles que nous trouvons bizarres étaient conformes au goût alambiqué du jour. D'ailleurs, « on est surpris de la quantité de tours poétiques et neufs qui éclatent dans cette poésie pleine de verdeur et de force juvénile, et qui la rap-

prochent de l'art moderne, » — comme les idées l'en avaient déjà rapprochée.

Aussi ne nous étonnons pas qu'on ait essayé de tirer de l'obscurité profonde, où elle était demeurée pendant plus de deux siècles, cette œuvre dont certaines parties sont d'admirables pages ; et rien ne m'a paru plus naturel que la reprise de *La Mort d'Agrippine*, au *Théâtre de la Gaîté*, en 1872, reprise précédée de la *Conférence* de Vitu, à laquelle j'ai pu emprunter quelques faits et quelques appréciations. Le 10 novembre, dans une *matinée Ballande*, après deux cent dix-neuf ans écoulés, l'œuvre de Cyrano reparaissait, avec la distribution suivante :

Tibère.	MM.	Chatelin, du théâtre Montmartre.
Séjanus.		Dupont-Vernon, du Conservatoire
Nerva.		Monval, du Conservatoire.
Térentius.		Amaury-Socquet, du Conservatoire
Agrippine.	Mmes	Karoly.
Cornélie.		Derouet.
Livilla.		Jeanne Pazat, du Conservatoire.
Furnie.		Clémence.
Gardes.		Hénicle et autres.

MM. Camille Doucet, directeur de l'Académie française, et Patin, son secrétaire perpétuel, assistaient à la représentation, « et le public tout entier écouta

la tragédie avec des sentiments très divers, qui variaient de la surprise à l'admiration. Si la pièce parut imparfaite au point de vue scénique, elle a des scènes de la plus grande beauté et des suites de vers où l'on sent le souffle d'un grand poète ».

Mademoiselle Karoly, — devenue Madame Maubant, — eut beau oublier au *magasin des accessoires* le poignard qu'elle doit, dans sa grande scène, jeter aux pieds de Tibère, l'impression n'en fut pas moins très profonde; Mademoiselle Pazat, — devenue Madame Montlouis, — et M. Dupont-Vernon, — de la *Comédie Française*, — furent très applaudis; — et Monval avait gardé le souvenir de l'immense effet produit par la tragique brièveté de la scène dernière sur des spectateurs habitués au grand récit final des tragédies. Tous étaient d'avis, — et c'est aussi l'opinion de M. Mounet-Sully, — que Cyrano méritait à son époque, comme auteur tragique, une place d'honneur à côté de Corneille, et que la reprise d'une pièce de n'importe lequel de ses contemporains n'aurait obtenu pareil succès.

CHAPITRE IV

L'AUTRE MONDE OU LES ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DU SOLEIL

Les frères Goncourt ont écrit dans leur *Journal :* « Poë innove une littérature, la littérature du XXe siècle, le miraculeux scientifique à la fois monomaniaque et lucide. De l'imagination à coup d'analyse, Zadig juge d'instruction, Cyrano de Bergerac élève d'Arago... »

Et M. Jules Lemaître d'insister : « De même que la fantaisie de Cyrano de Bergerac représente tout le pédantisme fleuri du temps de Louis XIII, de même qu'un grand nombre de facéties de Duvert et de Labiche supposent le romantisme... »

Opinions à demi-erronées, mais à demi seulement ; car si l'œuvre que je veux étudier est fantaisiste, si l'auteur fait de la science poétique ou de la poésie scientifique, comme l'on voudra, s'il représente burlesquement le fleuri de son époque, celle de la vieille cour, il y a dans son *roman* des questions audacieuses et ardues, sinon résolues, du moins posées.

Le ms. de *l'Autre Monde* courut sous le manteau avant 1650. L'ouvrage naquit sans doute d'une conversation astronomique tenue par des amis revenant de Clamart et fut à peu près sûrement conçu en deux volumes où devaient se décrire deux voyages imaginaires l'un dans *la Lune*, l'autre dans *le Soleil*. Il fut imprimé en mars 1657 avec *privilège*. Les deux parties en sont reliées tant bien que mal par un très long voyage *sur terre* qui est un des morceaux les plus piquants de l'œuvre. Signalons l'acharnement du clergé contre les savants ; l'effroi du populaire en présence de ceux que son ignorance prend pour des sorciers ; la vénalité des geôliers ; le conflit entre les deux juridictions rivales du roi et de la municipalité ; le système anthropométrique en germe ; l'atroce régime pénitentiaire ; et venons-en aux deux parties maîtresses de l'œuvre : *Etats et Empires de la Lune*, et *Histoire de la République du Soleil* comprenant *le Royaume des Oiseaux*, *le Royaume des Arbres* et *l'Histoire de l'Etincelle*.

La première ascension de Dyrcona, — presque l'anagramme de Cyrano, — le conduit au Canada, dont le vice-roi le reçoit fort bien, mais où il excite les soupçons des jésuites par des théories scientifiques. Il repart, et après un certain nombre de péripéties, tombe la tête en bas et se trouve sous un arbre

« embarrassé de trois ou quatre branches assez grosses qu'il a éclatées dans sa chute, et le visage mouillé d'une pomme qui s'est écachée dessus ». Il a abordé dans le Paradis terrestre, et, par suite de l'état extatique dans lequel il est plongé, se met en devoir d'adorer « un adolescent à la majestueuse beauté », qu'il aperçoit et auquel il raconte son *odyssée*. L'adolescent qui n'est autre que le vieil Hélie, lui répond en lui donnant tous renseignements sur la contrée qu'il habite, sur Adam et Eve, sur l'arche de Noé, sur Achab sa fille qui est venue dans la Lune épouser Enoch, sur l'Arbre de la science et sur le péché originel. Ils rencontrent même Enoch, se reposent près de lui, puis continuent leur promenade en causant. Hélie parle de Saint Jean. Mais Dyrcona laisse échapper une plaisanterie antireligieuse, et son guide de s'écrier: « Abominable ! Tu as l'impudence de railler sur les choses saintes... Va, impie, hors d'ici ! » Il le traîne sur le seuil, près de l'arbre du savoir, et disparaît. Resté seul, notre explorateur cueille un fruit de l'arbre, le mange et s'évanouit. Revenu à lui, il rencontre des indigènes qui le transportent à l'hôtel de ville. La reine du pays possède, en effet, un petit animal, paraissant à peu près de la même espèce, et on veut les accoupler. Mais auparavant, on le donne à un bateleur chargé de l'instruire, et qui, « les après-dinées,

prend à la porte un certain prix de ceux qui veulent le voir ». Dyrcona est distrait de ce malheur par la conversation « d'un ingénieux démon » qui a beaucoup voyagé, et aussi par l'étude de la langue du pays.

Un matin, le démon transfiguré l'enlève pour le conduire à la cour. Il y trouve le petit animal de la reine, un Espagnol philosophe, avec lequel il a de longues et fréquentes discussions. Elles ont lieu pendant la nuit; car, durant le jour, on expose au public « les bêtes du roi », auxquelles on jette des pierres, des noix, de l'herbe. Tout le monde s'inquiète fort, et la reine avant tous, de savoir s'ils auront des *petits*.

Cependant le voyageur a appris la langue des Sélénniens, et on se décide à le prendre pour un homme sauvage, puis pour un perroquet sans plumes. On le confie alors à l'oiseleur de la reine. Maître de la langue, le pseudo-perroquet devient bientôt très dangereux, et le conseil se voit dans la nécessité de publier « un arrêt par lequel on défendait de croire qu'il eut de la raison, avec un commandement fort exprès à toutes personnes de s'imaginer, quoi qu'il put faire de spirituel, que c'était l'instinct qui le lui faisait faire ». En dépit de cet arrêt, les habitants de la ville se divisent en deux camps et, pour trancher définitivement cette question passionnante, on décrète de soumettre

le monstre inclassé à un examen sur toutes les matières relatives à la philosophie. Le résultat de cet examen est qu'on le considère comme une autruche, « vu qu'il portait comme elle la tête droite, qu'il marchait sur deux pieds, et qu'enfin, hormis un peu de duvet, il lui était tout semblable ». Quoiqu'il en soit, — femelle d'Espagnol, homme sauvage, perroquet sans plumes ou autruche, — il ne perd pas les bonnes grâces de la cour, et ébauche même avec une des demoiselles d'honneur de la reine une tendre liaison. Elle prend grand plaisir à l'entendre parler de la terre et des mœurs de ses habitants, lui répond sur le même ton, le renseigne sur la guerre que l'on vient de déclarer au roi La La Do Mi ; et il ne dépend pas d'eux qu'on ne pousse les choses jusqu'à un enlèvement, car « elle lui protestait, les larmes aux yeux, que, si jamais il se trouvait en état de revoler en notre monde, elle le suivrait de bon cœur ». Malheureusement on juge nécessaire de soumettre Dyrcona à un nouvel examen sur les sciences physiques, et il soutient de telles théories qu'on le traduit devant une cour de justice, qui le condamne à la peine « d'être censé homme » et à la rétractation. Après quoi, il se retire chez un Sélénien, hôte du démon son protecteur. Cet hôte a un fils, « un jeune homme qui serait un second Socrate, s'il pouvait régler ses lumières et ne point

étouffer dans le vice les grâces dont Dieu continuellement le visite, franc libertin par une chimérique ostentation », et que le démon s'est chargé d'instruire. Dyrcona rencontre dans cette maison deux professeurs et assiste à des entretiens qui le mettent au courant des mœurs, des sciences et de la vie privée des habitants de la Lune. Le lendemain matin, le démon annonce au voyageur que la demoiselle qui s'est éprise de lui persiste dans le désir de le suivre sur la terre, avec l'intention probable d'y devenir chrétienne ; que, pour sa part, il secondera leur dessein en construisant une machine pour le retour ; et il lui prête, en attendant, des livres pleins de paradoxes inouïs qui ne sont prouvés, — chose singulière ! — par aucun argument captieux ou sophistique. Il lui recommande aussi de puiser un divertissant enseignement dans la conversation du fils de l'hôte qui est un impie, avec lequel il ne faut jamais avoir l'air de fuir la discussion; « car il se figurerait que la croyance de son interlocuteur serait sans raisons, s'il refusait d'entendre les siennes ». Dès que le démon est parti, Dyrcona se met à lire ; puis il sort et s'extasie sur les coutumes des Séléniens.

Un ambassadeur du roi vient le prier de faire connaître aux magistrats le jour de son départ, qu'il fixe au lendemain, en promettant de raconter chez lui

tout ce qu'il a vu dans la Lune. Et, en effet, le jour suivant, sans plus penser, l'ingrat ! à la demoiselle d'honneur, il se livre à son démon, avec lequel il se lance dans le vide. Pour « imiter les riches enfants de Paris se proposant de faire un voyage à Rome », il a prié son guide de le faire atterrir en Italie. En vue de ce pays, avec une forte odeur de soufre, le démon s'évapore, laissant son compagnon évanoui. Des prêtres qui l'entourent et vont lui faire un mauvais parti le contraignent à se réfugier dans une maison, « où, pour se purger de son mauvais air, il s'expose sur une terrasse durant trois ou quatre heures au soleil ». Le lendemain, il part pour Rome, dont il admire les beautés, et où il retrouve son cousin, qui lui prête l'argent nécessaire au retour. Il se rend à Toulouse chez son ami le comte de Colignac. Ce dernier, qui l'avait cru mort, en apprenant par *la Gazette* son départ pour la Lune, l'engage à publier le récit de son voyage, que toute la ville lit avec avidité. Le portrait de l'auteur, gravé en taille douce au frontispice du livre, affirme la véracité du narrateur. Le clergé s'émeut. L'ouvrage, « d'abord si prôné », devient un conte ridicule, sorti du cerveau d'un fou. On dispute, et, comme les Français ont toujours aimé à étiqueter leurs opinions, la ville se divise en deux camps, les *lunaires* et les *anti-lunaires*. La querelle ne tarde pas,

comme bien l'on pense, à s'envenimer, et dix délégués viennent au château de Colignac exiger la mort du sorcier. Toutefois, « et par considération pour le chatelain, on le brûlera sans scandale ». Le comte rit au nez des délégués, et la vie joyeuse continue. Messire Jean, « cet homme vindicatif jusqu'à la rage, calomniateur comme quelque chose de plus qu'un Normand » — que nous connaisssons déjà, — ameute « contre *la bête* » tous ses paroissiens. Des songes effrayants décident Bergerac à partir pour Cussan avec le marquis et leur hôte. Resté en arrière, il est arrêté par une troupe de furieux que commande le curé. Il porte avec lui un *ouvrage* de Descartes : en voilà assez pour établir la sorcellerie. On le garrotte donc, on le jette en prison. Il faut l'entendre raconter les souffrances qu'il endure au milieu des crapauds, des limaçons et des poux de son cachot, sa façon de corrompre son geôlier, son évasion, le rôle de lépreux qu'il joue, sa seconde capture, son internement dans *la Morgue* et l'intervention de ses amis, de Colignac et de Cussan. Muni de livres et d'instruments de mathématiques qu'ils lui procurent, Cyrano, redevenu Dyrcona, continue son voyage. En moins d'une heure, évadé de sa geôle et emporté hors de *la moyenne région*, il plane au-dessus de Toulouse. Au bout de quatre mois de navigation aérienne, il aborde à une tache du soleil. Après

avoir couvert le chapiteau de sa boîte aérostatique avec sa chemise pour la dérober à la chaleur de l'astre, il s'avance dans une plaine où il rencontre un indigène, qui se fait son *cicerone* et lui explique la nature du sol et la génération. Il le quitte pour continuer son ascension, et, au bout de vingt-deux mois, parvient au bout de son voyage. Quant à sa machine, le chapiteau se brise, et elle tombe. « Honteux de marcher sur le jour », il n'avance d'abord qu'avec crainte, mais cette terreur superstitieuse se dissipe bientôt ; il constate avec orgueil qu'on le prendrait pour le Dieu des nuées, et il va ainsi, durant quinze jours, après lesquels il entre dans une zone moins brillante où le sommeil le gagne. Il se réveille sous un arbre d'or massif, dont les fruits ne sont qu'escarboucles, diamants, perles, et sur lequel une rossignol perché « fait entendre des chansons dignes du trône où il est assis ». Un des fruits merveilleux se change peu à peu en nain, « pas plus grand que le pouce », qui tombe aux pieds du voyageur et lui adresse la parole, puis, par un effet quasi-magnétique, « se recueillant en lui-même et bandant les ressorts de sa volonté pour exciter hors de soi quelque mouvement », appelle les *hommes-fruits* dont il est souverain. Tous alors dansent autour de Dyrcona, cependant que le roi, portant le rossignol sur son

épaule, fait entendre un air mélancolique et langoureux. L'explorateur, désireux d'apprendre pourquoi l'oiseau seul a gardé sa forme au milieu de tous les étranges sujets du nain, s'adresse à lui, et écoute, chemin faisant, l'histoire du rossignol. Il en retient que tout être né du soleil prend facilement et fréquemment la forme d'oiseau et que le principal état de ce monde est *La République des Oiseaux* qu'il s'empresse d'aller visiter. Tout d'abord, « un oiseau à queue verte, dont l'estomac est d'azur émaillé, les ailes incarnates et la tête de pourpre », et né sur la terre, — le Phénix, — lui fait parcourir une cinquantaine de lieues et l'amène dans une région « si pleine d'oiseaux que leur nombre égale presque celui des feuilles qui la couvrent ». La présence d'un homme ne les effraie pas : ils viennent voleter autour de lui, siffler, faire la roue près de ses oreilles et se poser sur ses bras en si grande quantité qu'il devient leur prisonnier. A ce moment, « quatre grands aigles l'accolèrent de leurs serres », et l'enlevèrent à travers l'espace. — Ici nous recommençons trop évidemment les péripéties du voyage dans la Lune. On emporte le téméraire dans la ville du roi ; on le cite là aussi en jugement. Les lenteurs de la procédure occasionnent une émeute du populaire, qui trouve qu'on garde trop longtemps le captif sans le dévorer. Une pie charitable s'interpose en vain ; en

vain l'accusé veut se faire passer pour un singe français. Une hirondelle géographe et naturaliste déclare « que les singes n'engendrent point en France », et le malheureux Dyrcona n'y gagne que d'être conduit et livré à des syndics chargés de l'examiner. Après leur rapport, le prévenu est ramené devant la cour. Le ministère public prononce un discours écrasant qui entraîne comme sentence la peine de mort. Par bonheur la compatissante pie et un perroquet obtiennent un arrêt de grâce. Tous deux ont connu cet homme sur la terre ; il a soigné l'une et l'a défendue contre un petit laquais, Verdelet, qu'elle avait accusé de mensonge ; il a reconnu l'autre raisonnable et lui a rendu sa liberté. On se contente d'expulser Dyrcona. Il est emporté par une autruche jusqu'à la frontière, s'enfonce dans une forêt et « mange voluptueusement le miel qui coulait le long d'une écorce des arbres ». Il allait ensuite s'endormir à la douce fraîcheur de cette solitude, lorsque des voix le mirent en garde. Il est arrivé dans *le Royaume des Arbres*, où sa venue excite l'inquiétude et la terreur. Toutefois, un des chênes de Dodone, — qui naturellement parle grec, — consent à éclairer sa religion sur tout ce qui lui paraît, à juste titre, merveilleux, et appuie sa discussion métaphysique d'exemples tirés des légendes anciennes. Il est interrompu par le combat de deux ter-

ribles animaux aussi légendaires, — la Salamandre et ses feux, la Rémora et ses glaces, — combat auquel assiste un vénérable vieillard, qui n'est autre que Campanella et qui profite de l'occasion pour donner à l'étranger une leçon d'histoire naturelle. La connaissance ainsi faite, il se charge de conduire Dyrcona dans *la Province des philosophes*. Ils partent de concert, et nous voilà de nouveau en plein roman allégorique. Dans un vallon d'une merveilleuse beauté, au pied d'une riante colline, prend sa source le lac du sommeil formé des cinq fontaines des sens, qui se jettent dans les trois fleuves de la Mémoire, de l'Imagination et du Jugement. Non loin, le palais du Sommeil, déjà décrit dans *les Lettres* avec des souvenirs d'Ovide. En route, Campanella et son compagnon rencontrent un ménage d'*Amoureux*, qui va faire juger une contestation, — dont il leur expose l'objet, — au tribunal des philosophes. Bientôt Campanella reconnaît, « par l'image corporelle qui voltige en l'air, s'exhalant du corps de Descartes », que ce philosophe n'est plus qu'à trois lieues...

De cette œuvre le plus remarquable agrément et le plus grand mérite résident assurément dans la satire qui s'exerce sur l'état individuel des habitants de notre globe et sur leur état social. L'homme est peu de chose pour les naturels de l'*autre monde*... Nous les

verrons lui refuser une âme. Les Docteurs de la Lune qui examinent Dyrcona ne sont point tendres pour notre e pèce et nous appellent « des brutes que Dieu n'a pas daigné construire et a abandonnées au caprice de la nature »; auxquelles il n'a donné que deux pattes et une tête tournée vers le ciel. L'avocat sélénien a le même dédain pour son client. Le plaidoyer qu'il prononce a pour base le dilemme suivant : ou Dyrcona est capable d'intelligence et pense ce qu'il a dit, et alors on ne doit ni on ne peut violenter son esprit en proie à une aberration raisonnée et réfléchie, — remarquons ce bref appel à la tolérance ! — ou bien il n'est qu'une brute et parle d'instinct suivant la loi de la nature, et dans ce cas il n'est pas coupable. Au reste qu'importe « à une vénérable assemblée » l'opinion d'un pareil avorton ? Les savants du Soleil reconnaissent en Dyrcona un homme, parce qu'il « est une bête chauve, un oiseau plumé », et l'homme, ajoutent-ils, est la créature la plus sotte et la plus vaine. Ont-ils d'ailleurs tous les torts quand ils nous reprochent de nous figurer que tous les êtres ont été créés à notre usage ? Supposition présomptueuse, injustifiable à bien des titres, et qui a exercé la plus défavorable influence sur le développement des qualités essentielles des générations qui nous ont précédées dans la vie. Cependant ils se montrent trop sévères

lorsqu'ils nous déclarent les êtres les plus inintelligents et les plus ignorants, et leur argumentation n'est guère solide. « Pouvoir s'empoisonner en confondant le sucre et l'arsenic, la ciguë et le persil », n'est pas une preuve bien convaincante d'ignorance, et « ne se servir que de sens tardifs et faux pour raisonner » n'est qu'une preuve très relative d'inintelligence. Le Procureur général des oiseaux revient dans son réquisitoire sur la prétendue supériorité dont nous nous targuons, avant le renard de La Fontaine, et constate, une fois de plus, notre infériorité au point de vue physique. Au point de vue moral, il insiste sur nos instincts bas et serviles et sur notre triste organisation sociale. Enfin, dans *le Royaume des Arbres*, le chêne de Dodone fait aussi le procès de l'homme, qu'il met au-dessous du règne végétal lui-même. Quelle supériorité chez les indigènes de *l'Autre Monde*... dans tous les détails de la vie matérielle !

La Lune a des villes mobiles et des villes sédentaires. Dans les premières, chaque maison, construite en bois fort léger, repose sur quatre roues ; à l'intérieur de l'un des murs, « sont disposés dix gros soufflets, dont les tuyaux passent, d'une ligne horizontale, à travers le dernier étage, de l'un à l'autre pignon » ; on n'a qu'à hisser des voiles au devant de ces

soufflets pour que la maison marche. Dans les secondes, les maisons « sont en forme de tours, percées au centre d'une grosse et forte vis qui règne de la cave au toit » ; on n'a qu'à faire tourner l'édifice pour le hausser ou le baisser, et, comme le sol est creusé en profondeur égale à l'élévation de l'habitation, on peut la faire rentrer en terre, afin d'éviter l'inclémence des saisons. Ainsi logés, les Séléniens, quand ils veulent prendre leur repas, auquel préside un physionome chargé « de les traiter selon la proportion, figure et symétrie de leurs membres, selon les linéaments du visage, les coloris de la chair, la délicatesse du cuir, l'agilité de la masse, le son de la voix, la teinture, la force et la dureté du poil », — les Séléniens, dis-je, « se font transpirer par la fumée des plats », — ce qui leur est facile, vu leur état de nudité, car la fumée s'arrêterait dans les vêtements.

Quoique, avec nos mauvaises habitudes, Dyrcona soumis à ce régime, « regrette de ne pas sentir un morceau palpable sous les dents », il approuve ce moyen de se nourrir, « à cause que la nourriture n'engendre presque point d'excréments, qui sont l'origine de presque toutes les maladies ». — Et il est certain que les habitants de la Lune doivent peu connaître les embarras gastriques, ces vulgaires précurseurs de l'aristocratique névrose. Toutefois, on use à certains

jours de mets plus substantiels, et nous voyons un enfant indigène, armé d'une sorte de fusil, tuer d'un seul coup vingt alouettes qui tombent toutes rôties sous un plomb « mêlé d'une certaine composition qui tue, plume, rôtit et assaisonne le gibier ». Rien de semblable dans le Soleil, où l'on ne ressent aucune atteinte de la faim « à cause de la chaleur bienfaisante de ce monde enflammé ». Chez les oiseaux, on nourrit Dyrcona prisonnier « de pain du roi, composé de vers et de grillons ». Dans ces diverses contrées les moyens de locomotion, sauf des différences de détails, sont semblables aux nôtres. On voyage beaucoup à pied, mais dans la Lune la course a lieu à quatre pattes et la marche sur deux est déshonorante. On voyage à cheval, mais les chevaux sont semblables au fort quadrupède qui emporte Dyrcona. Dans le Soleil, on voyage en voiture, mais la voiture est une case d'osier et les chevaux sont des condors apprivoisés et dressés par les *sportsmen* du pays. Quand les Séléniens veulent savoir l'heure, ils ont un moyen primitif, que peuvent seules expliquer la forme et la longueur de leur nez. « Ils ouvrent la bouche, serrent les dents, tournent le visage de travers, exposant au soleil leur grand nez » ; l'ombre de ce nez, se projetant sur les dents, fait l'effet de l'aiguille d'un cadran solaire. La nuit venue, ils rentrent dans une cellule

éclairée par une trentaine de vers luisants, enfermés dans un globe de cristal. Le lit est de fleurs, et des domestiques sont chargés de chatouiller leurs maîtres pour les endormir, — ce qui m'a paru supposer une différence très sensible d'organisation. Dans le Soleil, « comme le sommeil n'est produit que par la douce exhalaison des viandes qui s'évaporent de l'estomac au cerveau », Dyrcona « ne dormait pas, vu qu'il ne mangeait pas ». C'est le proverbe : *qui dort dîne*, corrigé de la façon suivante : *qui ne dîne pas ne dort pas*. On ne s'éclaire pas non plus, comme dans la Lune, par des moyens artificiels ; au contraire, on éclaire les autres mondes. Car, lorsque le Démon, né dans le Soleil, et qui guide Dyrcona dans la Lune, voit faiblir l'éclairage par les vers luisants, il les remplace « par des flambeaux incombustibles. — Ce sont des rayons du Soleil que j'ai purgés de leur chaleur ; autrement les qualités corrosives de son feu auraient blessé votre vue en l'éblouissant ». Ces rayons ne sont pas autre chose que de la poussière du Soleil fixée et renfermée dans des boules transparentes.

Ce sont là autant de critiques de détail, par lesquelles Cyrano montre notre infériorité matérielle au point de vue individuel, sur les habitants de l'*Autre monde*... La satire devient plus âpre et plus

profonde dès qu'il s'agit de notre infériorité morale au point de vue social.

Nous avons créé la famille, mais avec quelle maladresse! On en juge par la façon dont tous les peuples de l'*Autre Monde*... procèdent. Dans la Lune, on s'incline devant les jeunes gens « avec grande saluade », car les vieillards respectent les jeunes hommes. Ceux-ci ont le titre de chefs de famille, comme plus capables d'imaginer, de juger et d'exécuter que ces infirmes sexagénaires, se conduisant uniquement « par une vulgaire expérience d'heureux succès », résultats presque constants du Hasard. Plus courageux et plus fort, l'homme jeune a seul droit au respect, comme seule la jeune femme a droit à l'amour. Qu'est-ce que ce faux titre, passant chez nous pour glorieux, de père de famille ? Il est dû à un hasard inconscient, à une force fatale que l'intelligence devrait remplacer. — Nous n'en avons pas encore, hélas ! trouvé le moyen. — Et quelle reconnaissance mérite le père d'un être qu'il a créé sans le vouloir souvent, sans le consulter toujours, et qu'il a mis en une place que presque jamais il n'eût choisie ? Aussi, dans la Lune, un père « qui n'a pas obéi aveuglément » à son fils est-il condamné par ce fils à être fouetté en effigie et à ne marcher que sur deux pieds le reste de la journée. Cette exécution de pédagogie burlesque tend

à confirmer la théorie du respect exigible par les enfants; elle est, en outre, la satire de l'autorité parfois exagérée des parents de notre globe qui, au lieu de s'adresser, en bien des circonstances, à la raison ou au cœur de leurs enfants, imposent leur volonté du haut de ce titre de *père* que les Séléniens estiment si peu. « Le père est obligé en conscience à engendrer ses enfants, » ajoute le jeune Sélénien ; d'où l'absence de gratitude de leur part pour un bienfait involontaire, à supposer que l'existence soit un bienfait. Si les parents refusaient l'être aux enfants, ils commettraient même une faute plus grande que de le leur enlever, après leur naissance. — C'est la théorie de Malthus et de ses disciples déjà combattue, et sur laquelle Cyrano revient dans son *Voyage au Soleil*. Une femme, née dans le pays de *Vérité*, a été transportée à l'âge de treize ans, dans la *Terre d'Amour*, bornée à l'Est par *la République de la Paix*, et à l'Ouest par *la République des Justes*. Elle a intenté un procès à son mari devant le Tribunal des Philosophes.

Je me garderai de suivre Cyrano dans le récit qu'il fait faire par cette femme de la cause qu'elle va soutenir, et dans la description de *la Terre d'Amour*. De toute son originale et spécieuse accusation, il ne nous est possible de retenir qu'une sorte de *Physiologie du mariage*, que je regrette que Bergerac n'ait point

songé à écrire avant Balzac, et dont la base est l'intérêt social, d'après lui. Il y a pourtant là de bien jolis détails et des considérations dont quelques-unes ne manquent point d'une haute portée.

« Quand une famille a plus d'enfants qu'elle n'en peut nourrir, la République les entretient... » C'est le *jus trium liberum* de la vieille Rome, ou quelque chose d'approchant, et, tandis que dans *la République de l'Amour* on ne doit pas, comme ailleurs, constater, à chaque recensement, une décroissance de la population, le célèbre Sanchez aurait certainement approuvé, dans son *De Matrimonio*, la morale que prêche notre écrivain... avec des restrictions dans les ordonnances intimes des médecins de quartier.

Cette morale, en revanche, est bien libre, lorsqu'il s'agit chez les Séléniens de la pudeur féminine. Est-ce là chez Bergerac un parti-pris de satire contre nos mœurs ? Je serai tenté de le croire ; à moins qu'on ne veuille trouver chez le libertin célibataire, auxquels sont absolument étrangers les sentiments de la vie domestique et les douceurs du *home*, un précurseur des premiers, — si loin déjà — socialistes du siècle dernier. Pourquoi non d'ailleurs ? L'intérêt social, qu'il fait passer avant tous, ne trouverait-il pas son compte à cette morale facile, à ces accouplements quelconques, pourvu qu'ils fussent suivis

d'effets ? Fourier estimait la vertu comme chose essentiellement variable ; son caractère, avant tout subjectif et relatif, dépend, paraît-il, de la latitude et de la longitude. Comme Cyrano, il faisait de la satire sociale écrite avec une sorte de verve *à la Rabelais*, et, pour tous deux, comme entre eux pour Jean-Jacques Rousseau, l'adversaire était cette malencontreuse civilisation à laquelle nous avons la faiblesse de tenir. Aussi ont-ils rêvé l'abolition du *familisme* ; mais, tandis que l'un s'en tient au paradoxe inexplicable, l'autre, comme Enfantin, échoue devant l'insoluble problème des sexes. Sa liberté de la passion, « le pouvoir de tout homme sur toute femme », n'est rien moins que la promiscuité impossible et inacceptable chez les habitants *arriérés* de notre globe, et l'école de Fourier, — ainsi que celle de Saint-Simon, — a démontré, avec exemples à l'appui que, *sous notre latitude*, il était fort imprudent de toucher au principe de la monogamie.

Dans cet *autre monde* avant tout privilégié, la maladie n'existe pas, sauf dans *Le Royaume des Arbres*. Aussi est-ce là seulement que nous trouvons des médecins. Ailleurs exerce seul le physionome, qui fait de la médecine préventive. Chez les Arbres, les médecins ont des qualités professionnelles que Cyrano ne reconnaît pas à ceux de notre monde, mais ils leur

ressemblent par les remèdes qu'ils emploient. « L'orme à trois têtes », dit un des indigènes, « qui est mon allié, me vient d'envoyer un pinson, par lequel il me mande qu'il est malade d'une fièvre étique et d'un grand mal de mousse... Je vous supplie, par l'amitié que vous me portez, de lui ordonner quelque chose ». — « Quand l'Orme à trois têtes ne serait point votre allié, et quand, au lieu de vous, qui êtes mon ami, le plus étrange de cette espèce me ferait cette prière, ma profession m'oblige à secourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'Orme à trois têtes que, pour la guérison de son mal, il a besoin de sucer le plus d'humide et le moins de sec qu'il pourra... Et puis, selon le degré de son mal..., quelque Cigogne de mes amies lui donnera de ma part un clystère... »

Comment donc se dépeuplent les *Etats et Empires de l'Autre Monde* si leurs habitants ne sont pas sujets aux maladies, si le physionome les prévient, si surtout ils ne comptent pas de médecins ? Par des peines infligées aux délinquants et sur lesquelles j'aurai à revenir, et aussi par le suicide, renouvelé des stoïciens. « Quand un de nos philosophes », raconte à Dyrcona un indigène de la Lune, « vient à un âge où il sent ramollir son esprit, et la glace de ses ans engourdir les mouvements de son âme, il assemble ses amis par un banquet somptueux ; puis, ayant

exposé les motifs qui le font se résoudre à prendre congé de la Nature, et le peu d'espérance qu'il a d'ajouter quelque chose à ses belles actions, on lui fait ou grâce, c'est-à-dire qu'on lui permet de mourir, ou on lui fait un sévère commandement de vivre. Quand donc, à la pluralité des voix, on lui a mis son souffle entre les mains, il avertit ses plus chers et du jour et du lieu. Ceux-ci se purgent et s'abstiennent de manger pendant vingt-quatre heures ; puis, arrivés qu'ils sont au logis du Sage, et sacrifié qu'ils ont au Soleil, ils entrent dans la chambre où le Généreux les attend sur son lit de parade. Chacun le vient embrasser, et, quand c'est au rang de celui qu'il aime le mieux, il l'appuie sur son estomac, et, joignant sa bouche sur sa bouche, de la main droite il se plonge un poignard dans le cœur... » C'est l'imitation de Sénèque et de son école, — si bien connue par Cyrano, — que nous constatons chez ces Philosophes, « mourant avec tout l'apparat du stoïcisme, en gens qui ont analysé les exquises jouissances du suicide ».

Voici maintenant la théorie de la renaissance de l'être, car la mort n'est point considérée comme un mal, — tout comme chez les Thraces antiques ou chez les Utopiens. On ne tend qu'à en faire un renouvellement de l'être. Quant au *commun des martyrs*, il ne meurt point en si grande pompe, mais les ca-

davres du vulgaire sont brûlés. Les Séléniens trouvent « désagréable d'avoir, quoique morts, le visage embarrassé d'un drap et sur la bouche une pique de terre ». Ils ont donc des fours crématoires, et cet usage que leur prête Dyrcona pourrait bien n'être qu'un *desideratum*, — que notre siècle s'essaie à satisfaire. De même, certains de nos contemporains seraient de l'avis des habitants du Soleil, qui s'étonnent et s'indignent de notre société faite d'inexplicables hiérarchies : le pauvre dépendant du riche, le paysan du gentilhomme, le gentilhomme du prince, le prince du monarque, et, au-dessus de tout cela, les dieux forgés par la peur et la sottise. Dans *L'Autre Monde...*, tous les citoyens sont égaux sous l'œil paterne d'un Roi.

Chez les Oiseaux, ce roi est non pas « le plus fort et le plus ossu », comme écrit Jehan de Meung, non pas « le plus entripaillé », ainsi que dit Molière, mais bien le plus faible, pour que ses sujets puissent se venger de lui, le cas échéant ; le plus doux, afin qu'il ne haïsse personne ; le plus pacifique, de peur qu'il se plaise à la guerre, « ce canal de toutes les injustices ». Il est, si l'on veut, *physiquement constitutionnel*. Il tient ses Etats une fois par semaine et, au lieu de les présider dans sa gloire et sa majestueuse puissance, il est attaché, pieds et ailes liés, au sommet

d'un grand if, sur le bord d'un étang. Ses sujets défilent devant ce singulier trône, et, si quelqu'un d'entre eux croit avoir à se plaindre de lui, il peut le jeter à l'eau, en justifiant, bien entendu, sa vengeance, sous peine de mort.

L'Etat n'intervient dans les affaires des particuliers que rarement, et uniquement, comme dans *la République de l'Amour*, pour prendre à sa charge les enfants des familles trop nombreuses. Le budget doit s'équilibrer assez aisément; car on ne se sert d'argent dans aucune de ces régions, sauf dans la Lune, où les vers tiennent lieu de numéraire ; « les pièces en sont mises à l'épreuve aussitôt que composées, et jugées, ou non, de bon aloi ». Et Cyrano exprime un touchant regret, analogue à celui de Mme des Houlières, sur ce que cet usage n'est pas en vigueur dans notre monde ; « beaucoup d'honnêtes poètes y meurent de faim et ils feraient bonne chère si on payait les traiteurs de cette monnaie ».

Quand la guerre est absolument indispensable, — car on ne la fait jamais qu'avec répugnance dans *L'autre Monde...*, — les Séléniens opposent à leurs adversaires un nombre égal d'hommes choisis dans des conditions analogues tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel. « Les soldats estropiés... sont tous enrôlés dans une compagnie, et,

lorsqu'on en vient aux mains, les maréchaux de camp ont soin de les exposer aux estropiés ; de l'autre côté, les géants ont en tête les colosses, les escrimeurs, les adroits ; les vaillants, les courageux ; les débiles, les faibles ; les indisposés, les malades ; les robustes, les forts... Après la bataille, on compte les blessés, les morts, les prisonniers. Si les pertes se trouvent égales on tire à la courte paille à qui se proclamera victorieux... » — On aurait peut-être pu commencer par là.

Les victoires « intellectuelles, dans lesquelles un savant est opposé à un autre savant, un spirituel à un autre spirituel, un judicieux à un autre judicieux », comptent pour trois victoires « à force ouverte », et, la balance faite, le peuple vainqueur « choisit, pour son roi, ou celui des ennemis, ou le sien ».

Les Cours de justice ont une organisation complète dans *L'Autre Monde...*, mais les magistrats y ont une inégale valeur. Dans la Lune, nous voyons un Procureur Général « déclamer dans une trompette, qu'il a tout exprès choisie, afin que la violence de ce son martial échauffât les esprits à la mort du prévenu, et afin d'empêcher par cette émotion que le raisonnement pût faire son office ». Est-ce une satire avant l'heure des attendrissements parfois étranges du jury ? Quant à l'argumentation, elle importe fort peu.

Sunt verba et voces, praetereaque nihil !

comme on dit de nos jours au barreau, et, en effet, ce Procureur du roi sélénien m'a tout l'air d'un *ministère public* de la Terre.

Chez les Oiseaux, il n'en est pas de même. Là, nous assistons à un procès criminel raconté dans tous ses détails, dont certains ne manquent pas d'intérêt. « Les écritures ont été dressées dessus l'écorce d'un cyprès », et déférées au tribunal après instruction. Avocats, Conseillers et Juges sont les Pies, les Geais les Etourneaux. On fait placer Dyrcona, l'accusé, « à califourchon sur un chicot de bois pourri », et on procède à l'interrogatoire, avant lequel « le Président a claqué du bec deux ou trois coups et a secoué majestueusement ses plumes », — j'allais écrire sa toge. Après interrogatoire et nouvelle enquête, on remet à huitaine le prononcé du jugement, et on appelle une autre affaire. « Une communauté de Chardonnerets » plaide contre un de ses membres, accusé par elle de n'avoir pas, depuis six ans, su mériter un ami.

Au bout de la semaine, le procès Dyrcona est rappelé. Il fait *salle comble*, et les assistants « se placent pêle-mêle, tant que les branches d'un grand cèdre sont couvertes de pattes ». Le Ministère Public prononce un plaidoyer, qui est un chef-d'œuvre d'éloquente satire, et qui tend à démontrer que le prévenu est un homme. Au point de vue de la rhétorique,

c'est un admirable morceau, surtout par son exorde. Des huit raisons qui établissent le dire du Procureur Général, celle-ci notamment mérite d'être retenue : Dyrcona est un homme parce qu'il pleure et rit, stupidités particulières à notre race. L'homme est le seul être créé qui rit. — Serait-ce parce que seul il est ridicule ? — Et l'accusé est condamné à mort.

Quel est donc le code pénal de *L'Autre Monde...* ? Et quelles sont les peines qu'il édicte ? Le chardonneret, dont je viens de parler, qui n'a pas su se faire un ami, est condamné à un châtiment moral, tel que ceux dont usera Fénelon dans son *Télémaque* : il sera « roi, et roi d'un peuple différent de son espèce. ».

Dans la Lune, Dyrcona subit « la honteuse amende de la rétractation », et, revêtu de splendides habits, porté sur un char magnifique que traînent quatre grands princes, il crie la formule qui lui a été dictée sur les cinq principales places de la cité. Dans le Soleil, il est banni, après que le roi a usé de son droit de grâce, et emporté par une Autruche, — ce sont les gendarmes de la contrée, — hors des limites des Etats des Oiseaux.

A ce sujet, Cyrano ne manque pas de s'occuper de la question si captivante de la torture et de la peine de mort. On défère à la justice, dans *la Cité des Philosophes*, un citoyen prévenu de ne pas craindre la

mort ; et la raison qu'on en donne c'est que « les magistrats ont éprouvé par de funestes expériences que qui ne craint pas de perdre la vie est capable de l'ôter à tout le monde ». C'est le *Que Messieurs les Assassins commencent!* du XVIIe siècle, la crainte de la mort étant pour beaucoup le seul frein et, pour ainsi dire, le commencement de la vertu et de l'honnêteté. La mort donc est précédée et accompagnée de tortures. Après qu'on a donné à Dyrcona lecture de son arrêt, — et c'est l'Orfraie, greffier criminel, qui est chargé de ce soin, — le malheureux est exposé au pilori, c'est-à-dire qu'on le place sur une grande Autruche noire en signe de deuil. Puis les archers, — Condors et Griffons, — le conduisent au lieu du supplice, escorté par un Oiseau de paradis, — le prêtre assistant, — qui l'exhorte à bien mourir. On arrive ainsi à un carré, formé de quatre arbres, sur chacun desquels se tient un héron, dont le cou enlace un membre de la victime, et que les Cormorans ont mission de nourrir « en leur coulant la mangeaille dans le bec ». Surviennent les bourreaux, — Mouches, Bourdons, Abeilles, Cousins, Puces, — chargés, les Abeilles de manger les yeux, les Bourdons de dévorer les oreilles, les Puces d'entamer les épaules, et ainsi du reste. « Il semblait que tous les atomes dont l'air est composé se fussent convertis en mouches » ; car

Dyrcona « n'était presque pas visité de deux ou trois faibles rayons de lumière qui semblaient se dérober pour venir jusqu'à lui, tant ces baillons étaient serrés et voisins de sa chair ». Mais cette torture physique, terrible assurément, n'est pas la seule en usage ; il en existe une autre, morale, aussi affreuse peut-être, mais pleine de poésie. Si l'un des sujets du Roi des Oiseaux l'a tué, — comme tel est son droit, mais sans justifier amplement son acte, — il est puni « de la mort triste ». On l'attache à un cyprès, et ses congénères « dont la voix est la plus mélancolique et la plus funèbre » chantent, jusqu'à ce que le trépas s'ensuive, « des airs lugubres et tragiques ».

Telle est la matière de la satire de Cyrano. Venons-en à ses procédés. Si parfois ils ont une certaine complexité, comme pour les médecins, dont les qualités professionnelles sont hors de cause et l'ignorance routinière constatée ; comme pour les avocats, dont l'argumentation, souvent très belle, tombe, en certains cas, dans l'emphase grotesque et *l'os sonans* ridicule, — le plus fréquemment les procédés de Cyrano, dans leur forme presque toujours identique, consistent à faire agir les peuples fantaisistes qu'il nous propose comme modèles d'une manière absolument contraire à nos habitudes, à les faire penser et parler d'une façon complètement opposée à nos idées et à

notre langage. N'est-ce pas un peu ainsi que J.-J. Rousseau traitera la civilisation et les lettres ? N'est-ce pas par des moyens semblables qu'il résoudra à sa guise la question posée par l'*Académie de Dijon* ? Et ne faudrait-il pas souvent répondre à Cyrano ce que Voltaire répondait spirituellement à Jean-Jacques : « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi... » Et certes, ainsi que concluait l'ironique défenseur des idées reçues, on doit reconnaître que la civilisation a causé beaucoup de mal, mais faudrait-il lui attribuer tous nos maux ? Devrions-nous, pour être heureux, revenir à l'état sauvage ? Du reste, cette *méthode à rebours*, employée si habituellement par Bergerac, l'a souvent déterminé à exaspérer sa satire, et, par là même, à la rendre inexacte ; elle l'a contraint à prôner des théories que toutes ses œuvres désapprouvaient. Notre auteur était, nous le savons, grand partisan du gouvernement fort et de la monarchie absolue, grand avocat de la hiérarchie sociale et des castes bien tranchées, et il a sacrifié toutes ses idées

politiques. Il a été forcé, d'autres fois, de soutenir de ridicules paradoxes, tels que le respect dû dans la famille au jeune homme au détriment du vieillard, l'absurdité des droits et prérogatives attachés à sa qualité du père de famille, qui ne s'est donné que la peine de faire naître, etc. Et tout cela uniquement pour prendre le contre-pied de ce qui se passe dans notre monde au bénéfice de *l'autre*. Sa satire se contente d'être, à quelques expressions près, le renversement, parfois banal et toujours facile, des lois établies et consacrées, et ne vaut, au milieu de ce parti-pris de critiques amères, que par les détails piquants dans lesquels on retrouve l'esprit ingénieusement alerte et la verve pittoresque de notre écrivain.

Cette satire, telle quelle, ne vaut pas moins à coup sûr que celle de tous les voyageurs aux régions inabordables de l'autre monde, qui ont précédé ou suivi Cyrano. Il est très aisé de se livrer à des rapprochements, de dresser une nombreuse liste des précurseurs, et surtout des imitateurs de Dyrcona, en partant de l'antiquité grecque pour arriver jusqu'à nos jours.

J'ai déjà fait de ces rapprochements de détails au cours de mon étude sur la matière de la satire, et j'aurais pu les multiplier ; mais j'ai craint l'arbitraire de ces comparaisons. Il est certain qu'un très grand nombre d'auteurs ont donné pour cadre à

leur fantaisie satirique des *Voyages* dans le genre de ceux de Bergerac, et, — dût la nomenclature en paraître fastidieuse, — je crois devoir les indiquer ici, avant d'en retenir seulement quelques-uns. Antonin Diogène, contemporain d'Alexandre-le-Grand, fut le premier auteur d'un voyage imaginaire. *Des choses qu'on voit au delà de Thulé*, ouvrage perdu, dont il ne nous reste qu'un Résumé dans la *Bibliothèque Grecque* du Patriarche Photius. Lucien, « ce précurseur des Erasme, des Rabelais, des Vanini, des Montaigne, des Voltaire, » intitula *Histoire vraie* un récit où il accumule toutes les impossibilités, dans le but de se moquer des poètes, des historiens, des géographes, sans oublier les philosophes, qui ont écrit des fictions prises pour des vérités par leurs lecteurs trop confiants. Dans les temps modernes, avant et à côté de Cyrano, — l'Arioste fait voyager Astolphe dans la Lune; Alcofribas, « abstracteur de quintessence », publiera « son beau livre..., léger au pourchas et hardi à la rencontre », dont la verve avinée ne déguisera qu'imparfaitement, par bonheur, la profonde philosophie de cet ennemi déclaré des préjugés, des subtiles arguties, du fatras des mots qui cache le vide de la pensée; Bacon rêvera *La Nouvelle Atlantis*. Thomas Morus, dans son *Voyage à l'Ile d'Utopie*, abordera, avec une étonnante placidité, les plus ardents

problèmes sociaux, et, « servira de source d'inspiration à une nombreuse classe d'écrits tels que *La Cité du Soleil* de Campanella, l'*Océana* de Harrington, la *Salente* de Fénelon, etc... »; les auteurs du *Supplément de la satire Ménippée* donneront des nouvelles de la région de la Lune; Pierre Leloyer « s'avisera d'enfourcher l'escarbot d'Aristophane et d'égarer *la farce* au milieu des nues », dans sa lourde imitation des *Oiseaux*, *La Néphélococugie*; Giordano Bruno parcourra *L'Infini*, *L'Univers et les Mondes*; Képler aura sa *Vision astronomique*, et Quevedo sa *Sixième vision*; Wilkins découvrira un *Un Nouveau Monde*; on publiera, — 1605, — *L'Ile des Hermaphrodites*, cette satire dirigée par un certain Thomas Artus, sieur d'Embry, contre la cour et les *Mignons* de Henri III; Ch. Sorel mettra dans la bouche de son Hortensius le projet d'une description détaillée de la Lune et de ses habitants; Godwin publiera *L'Homme dans la Lune ou Relation d'un Voyage à cet Astre par Domingo Gonzalès*, que traduira Jean Beaudoin, — 1648; — Pierre Borel donnera, — 1647, — un fort curieux traité, *Discours nouveau prouvant la Pluralité des Mondes, que les Astres sont des Terres habitées...*

Tous ces ouvrages, absolument dissemblables par la forme, très souvent par le fond, Cyrano a pu les

connaître plus ou moins, et je vais y revenir.

Après lui est plus grand encore le nombre des *Œuvres* de même sorte. Tandis que Momoro se flatte de continuer Dyrcona dans son *Histoire Curieuse et Amusante d'un Nouveau Voyage à la Lune*, Huyghens renouvelle son étude scientifico-philosophique dans son *Kosmothéoros*, Fontenelle, dans *La Pluralité des Mondes*, Swedenborg, dans ses *Arcanes Célestes*, Wolff, dans ses *Études Planétaires*, Gudin dans son *Univers* ; et quant à sa satire sociale, elle fournit naturellement plus encore à l'imitation. Ici, c'est Holberg et son *Voyage souterrain de Niel Klim* ; là, Voltaire et la profonde plaisanterie de son *Micromégas* ; là encore, ou bien Swift et son *Gulliver*, ou bien Sterne et son *Voyage sentimental*, ce caprice étincelant, ironique, sensuel, cynique parfois, d'un esprit libre qui s'amuse, comme Cyrano, de la route, se repose, flâne, se moque de lui et surtout de nous. Combien ont été tentés par l'idée originale de voyager dans les astres ! Restif de la Bretonne compose *L'Homme Volant* ; Edgard Poë, *L'Aventure d'un certain Hans Pfaal* ; Boitard, *La Description des Planètes* ; Brewster, *Il y a plus d'un Monde* ; Allan Kardec, *Le Livre des Esprits* ; Henri de Parville, *Un habitant de la Planète Mars*, — avec laquelle M. C. Flammarion déclare qu'il pourra être bientôt

en communication ; — Victor Dazur, *Le Régiment Fantastique* ; Blanqui, *L'Eternité des Astres* ; Vernier *L'Etrange Voyage* ; Emile Souvestre, *Le Monde tel qu'il sera* ; Jules Verne, remplaçant par un merveilleux nouveau les merveilles usées de la féerie, ses *Romans* scientifiques ; les uns riant de leurs fables et y trouvant de ci de là matière à satire, à instruction peut-être ; les autres, croyant à leurs découvertes et en voulant tirer des conclusions. Mais tous, savants se prenant au sérieux sous une apparence souvent légère, ou colonisateurs-amateurs des planètes inexplorées, cherchent à s'élever jusqu'à elles comme Bergerac et, comme lui, imaginent les formes, les modes d'existence, l'état intellectuel et moral, les habitudes et les costumes des habitants supposés des astres. Est-ce à dire qu'ils copient l'auteur de *L'Autre Monde ou les Etats et Empires de la Lune* et de *La République du Soleil* ? Beaucoup assurément ne l'ont pas lu, et ce serait une étrange thèse de soutenir que Cyrano plagie ses prédécesseurs et est pillé par ses successeurs; qu'il sert, par exemple, de transition et d'intermédiaire entre Borel et Huyghens ou bien entre Lucien et Voltaire. Toutefois, étant donnés des sujets analogues, il est possible de constater certaines rencontres, qui ne sont pas toujours dues au hasard, de ces écrivains si différents par le temps,

la langue et le génie, — et c'est là ce que je désire dégager en quelques mots.

J'ai dit que l'œuvre de Bergerac avait été probablement écrite à la suite de discussions savantes entre notre auteur et ses amis. L'idée de ces discussions a pu être apportée dans leur conversation, soit par l'actualité, — traduction de l'ouvrage de F. Godwin, par J. Beaudoin, et publication du traité de P. Borel, — soit à la suite des lectures que faisait fréquemment Cyrano du *Francion* de Sorel. Prié dans une compagnie de « montrer quelqu'un de ses ouvrages qui se moquaient de tout ce que les anciens avaient fait », Hortensius refuse, mais prend la parole en ces termes : « Vous savez que quelques sages ont tenu qu'il y avait plusieurs mondes : les uns en mettent dedans les planètes, les autres dans les étoiles fixes ; et moi je crois qu'il y en a un dans la Lune... Cette terre où nous sommes, il faut croire qu'elle sert de Lune à cet autre monde. Or, ce qui parle des choses qui se sont faites ici est trop vulgaire ; je veux décrire des choses qui sont arrivées dans la Lune : je dépeindrai les villes qui y sont et les mœurs de leurs habitants... Il n'y a partie en l'univers où l'on ne se puisse imaginer qu'il y a de petits mondes. Il y en a dedans les plantes, dedans les petits cailloux et dedans les fourmis. Je veux faire des *Romans* des aventures de

leurs peuples. Je chanterai leurs amours, leurs guerres...

Bergerac va nous raconter non ce qu'il imagine, comme Hortensius, mais ce qu'il a *vu* dans son voyage. Il y est tenu par un serment prêté aux magistrats séléniens. C'est ainsi que Voltaire promet « de faire un beau livre de philosophie... pour l'usage des deux habitants célestes », et que Gulliver, à son retour de Brobdingnac, est engagé par le capitaine du vaisseau qui l'a recueilli « à écrire la relation de son voyage pour la donner au public ».

Dyrcona est monté dans la Lune pour voir « les choses qui y sont », ainsi qu'à son époque le cherchait Borel et par le même moyen, c'est-à-dire « par des machines aérostatiques ». Il a trouvé des mers et des lacs, des montagnes et des vallées, des habitants, tantôt semblables à nous, ou affectant avec une âme immortelle, des formes d'oiseaux ou d'arbres. N'est-ce pas ce qu'y ont trouvé, comme lui, tous ceux qui l'ont précédé ou suivi, en qualité de *romanciers du ciel*, même les penseurs et les philosophes de tous temps, qui ont plus ou moins étudié la question ? Plutarque déclarait « insensé de soutenir que la Lune n'est pas habitée, parce qu'elle ne nous ressemble pas. Ses habitants ne doivent pas admettre que la Terre puisse être peuplée, enveloppée, comme elle est, de

brouillards, de nuages, de lourdes vapeurs... » Au rapport de Diogène Laërce, Anaxagore donnait à la Lune des montagnes, des vallées et des habitants. Giordano Bruno croyait que « toutes les planètes doivent être, comme la Terre, couvertes de plantes et d'animaux divers et habités par des êtres comme nous »; Campanella faisait de la Lune un monde exactement pareil au nôtre, et Galilée fournissait les premières notions, fondées sur l'observation avec le secours des lunettes, au sujet de sa constitution physique; Le P. Athanase Kircher, pour ne pas combattre la théorie orthodoxe du péché d'Adam et la doctrine de la rédemption, plaçait « dans les astres des Anges des deux sexes ». Et l'erreur, ou la fantaisie, de Cyrano se retrouve encore dans Huyghens, qui prête aux habitants de toutes les planètes des mains de cinq doigts, deux yeux avec sourcils, des cheveux blonds ou bruns ; dans Swedenborg, qui les habille de justaucorps bleus ou rouges, et fait garder des moutons ressemblant aux nôtres par des chiens de même race que nos chiens de berger ; dans Fontenelle, qui peuple la Lune, mais tout en reconnaissant qu'il n'a point d'idée sur la nature de ses habitants, qui voit dans notre satellite des mers et des lacs baignés d'une lumière plus pure, qui pense que le Soleil peut n'être « qu'un séjour d'aveugles » ; dans Voltaire, qui remplit

Saturne de géants. Les Hommes-Arbres ont déjà figuré dans Sorel pour se perpétuer dans Holberg. Et les Oiseaux ! Ce nom seul n'a-t-il pas rappelé à l'esprit de Cyrano cette *charge* immortelle d'Aristophane contre les travers de son époque, « cette fantaisie aérienne..., où le poète s'élève bien au-dessus de la simple satire individuelle ou sociale..., se moquant des hommes et des dieux, de la terre et du ciel... ? » Ne pouvons-nous pas trouver des traits communs entre le comique grec et le satirique français, ne serait-ce que des pages empreintes du sentiment de la Nature et de l'amour de ces petits êtres ailés ? N'a-t-il pas peuplé de même avec eux un royaume ? Ne les a-t-il pas fait lutter courageusement aussi contre l'envahisseur ? N'a-t-il pas fait sauver un téméraire par la pitié d'un indigène emplumé ? Se rappelait-il — en même temps qu'Aristophane, — Rabelais et ses Siticines, changés en oiseaux, et habitant l'*Ile Sonnante* ? Peut-être, — et ces rapprochements, qui sont certes vraisemblables, sont tous à l'honneur des connaissances, de l'heureuse faculté d'assimilation de Bergerac. Et il n'est point le seul à faire parler aux Oiseaux « la langue mère..., cette langue polie, claire et douce », au dire du doyen Swift, et même « plus près du vrai », dans laquelle « notre premier père conversait avec les animaux » ; car

Voltaire fera raconter par un Oiseau à Formosante, « en langue Chaldéenne », que les animaux parlaient autrefois, et nous avons sur ce point l'autorité *indiscutable* de tous les conteurs et de tous les fabulistes.

De même, son idée, assez banale d'ailleurs en l'espèce, de l'infériorité de l'homme par rapport aux habitants des pays imaginaires, a tenté quelques-uns de ses successeurs. Niel Klim n'est jugé « apte qu'à faire les courses » ; Gulliver n'est qu'un « *relplum scalcath*, qui veut dire jeu de nature » ; et Dieu sait si les Houynhnhms nous sont supérieurs par leur franchise et par leur conception de la famille.

Cyrano avait très probablement lu ce que Panurge pense de la guerre, et si, comme lui, il ne disait pas : « Ces diables de rois ne sont que veaux et ne savent ni ne valent rien sinon à faire des maux ès pauvres sujets et à troubler tout le monde par guerre... », il aurait certainement approuvé Grandgousier offrant tout espèce de satisfaction à Pichrocole et lui remontrant les calamités des batailles. Mais quoique notre auteur ait emprunté à Rabelais quelques-unes des idées qu'il exprime en faveur de la paix, il lui est bien inférieur dans les remèdes qu'il propose. Il n'a rien surtout de l'indignation qui animera Voltaire reprenant la même idée « contre ces barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de la digestion, le

massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement ».

Ce pourrait être aussi par Rabelais que serait arrivée à Bergerac l'idée de la Métempsycose, — ce dogme étrange et si ancien qui, d'après Hérodote, venait de l'Egypte à laquelle les Grecs l'auraient empruntée, ou peut-être de l'Inde, où il subsiste encore, et que Pythagore a transmis à Empédocle et à Platon. « Les âmes d'iceux, — selon l'opinion de Grippeminaud, — après leur mort entrent en sangliers, cerfs, chevreuils, hérons, perdrix et autres tels animaux... » Mais cet emprunt, — si tant est qu'il existe, ce qui n'a rien d'assuré, — a été, ainsi que je le dirai, *modernisé* par Cyrano, qui a fait de cette théorie antique sa chose nouvelle.

Relevons enfin, en terminant, quelques traits communs à notre écrivain et à Sorel, dont il devait faire sa lecture favorite.

Il prononce aussi le vœu de pouvoir contenter ses créanciers comme Marot ; dans la Pologne idéale rêvée par Hortensius, de pédant sérieux devenu roi pour rire, « les vers seront tant en crédit que l'on leur donnera un prix. Qui n'aura pas d'argent portera une stance au tavernier ; il aura demi-setier, chopine pour un sonnet, pinte pour une ode, et quarte pour un poème, et ainsi des autres pièces ; ce qui pourvoira

fort aux nécessités du peuple... » On pourvoit de même aux nécessités du peuple sélénien, et ici je puis sans scrupules constater une imitation avouée par Cyrano. « C'est la monnaie, dit-il en effet, dont Sorel fait servir Hortensius dans *Francion*. C'est dans la Lune sans doute qu'il l'a dérobée, mais de qui diable peut-il l'avoir appris ? Il faut que ce soit de sa mère, car j'ai ouï dire qu'elle était Lunatique... » Au reste, Furetière a trouvé aussi l'idée de bonne prise, et nous voyons dans *le Roman Bourgeois*, « un académicien humoriste de Florence recevoir de Mythophylacte un ouvrage... et être prié, à pièce vue, de lui vouloir payer douze vers d'approbation pour valeur reçue.., avec promesse de le payer en même monnaie... » C'est la banque d'échange en germe.

De ces rapprochements divers m'ont semblé se dégager les trois conséquences suivantes :

1° Bergerac n'aurait guère emprunté que des détails fantaisistes et ingénieux à tous ses prédécesseurs dans le domaine du rêve et de l'imagination, alors que ses successeurs l'ont plutôt suivi dans la voie de ses théories philosophiques, voire même scientifiques, quelle que fut d'ailleurs, ainsi que je vais le dire, leur relative infériorité ;

2° L'idée première de *L'Autre Monde* serait prise à Sorel, un humoriste français très connu de lui,

bien mieux qu'à Godwin et surtout à Borel, qui avait des prétentions très affichées à l'étude scientifique ;

3° Si l'on tient à ce que notre auteur procède de quelqu'un de ses précurseurs, ce ne serait ni de Diogène, ni de Lucien, pas plus de Bacon ou de Bruno, mais de Rabelais ; car, — ainsi que l'a constaté Eug. Müller, — « des mers que parcourt le gigantesque Pantagruel, des îles où il aborde : ux espaces que franchit Cyrano, aux globes qu'il visite, il n'y a qu'une courte distance philosophique ; le même génie plaisant y aiguise les traits de satire, la même âpreté frondeuse y fustige les vanités mondaines, le même souffle de liberté intellectuelle y secoue le feuillage du vieil arbre des préjugés ».

Assurément, voilà la partie qui nous intéresse au plus haut degré dans l'œuvre que nous étudions. Cyrano littérateur, Cyrano satirique, tel est ce que j'ai voulu, ici comme partout ailleurs, mettre en lumière. Toutefois, il nous faut bien le suivre sur le terrain où il nous engage, et examiner rapidement ce que pouvait valoir chez lui le savant et le philosophe. Ils sont, à coup sûr, d'une qualité inférieure, gênés à toute heure par le fantaisiste, et il me serait fort difficile de trancher nettement si telle audacieuse conception est une découverte de génie ou tout simplement une de

ces ingénieuses folies auxquelles Bergerac nous a trop souvent accoutumés.

Cyrano s'élève dans *L'Autre Monde*... grâce à cinq moyens qui aboutissent, peut-être, par le jeu de leurs combinaisons, à la théorie des premiers aérostats. Entouré de fioles de rosée que le soleil aspire, il peut monter et redescendre à son gré, en cassant quelques fioles ; — des fusées, partant tour à tour, élèvent un char aérien de leur force de projection ; — un char de fer est constamment attiré par un boulet d'aimant que l'aéronaute lance au dessus de lui ; — un grand oiseau de bois, dont les ailes sont mises en mouvement, emportent l'explorateur. — Ces quatre moyens fantaisistes ou absurdes, avaient été appliqués avant notre écrivain. Mais il est mieux inspiré avec le cinquième ; car, à en croire M. de Rochas, « il a inventé la mongolfière et le parachute... Il remplit de fumée deux grands vases qu'il luta hermétiquement et se les attacha sous les aisselles : aussitôt la fumée, qui tendait à s'élever et qui ne pouvait pénétrer le métal poussa les vases en haut, et de la sorte ils enlevèrent avec eux ce grand homme... Quand il fut monté jusqu'à la Lune,... il délia promptement les vaisseaux qu'il avait ceints comme des ailes autour de ses épaules, et le fit avec tant de bonheur qu'à peine était-il en l'air, quatre toises au dessus de la Lune, il

prit congé de ses nageoires. L'élévation était cependant assez grande pour le beaucoup blesser, sans le grand tour de sa robe où le vent s'engouffra et le soutint doucement jusqu'à ce qu'il eut mis pied à terre... »

Sur la topographie des régions de *L'Autre Monde...* ainsi que sur leurs habitants, Cyrano a des idées peu nettes et généralement fausses. Avoir la pensée de les visiter est facile, mais il était malaisé d'en trouver le moyen. Hévélius, — 1647, — en avait du reste tracé la carte. Mais, une fois arrivé, comme la topographie lunaire est pareille à la topographie terrestre, au lieu d'une marche facile et poétique sur un doux gazon que verdit un éternel printemps, Dyrcóna dut rencontrer sous ses pieds nos grossiers et prosaïques cailloux. Les rainures découvertes par Cassini, s'il les eût connues, n'auraient pu que l'induire en erreur, et les rivières agréables et les ruisseaux murmurants n'existent que dans l'imagination du romancier. Par suite du manque l'atmosphère, il ne dut trouver ni nuages ni eau.

C'est cette même imagination qui peuple d'êtres semblables à nous, avec nos passions, se livrant à des actes pareils, dans un milieu analogue, les régions de la Lune. Sans être affirmatif dans le sens absolu du mot, on peut dire qu'il est faux que les autres mondes doivent ou nous ressembler ou ne pas exister,

et l'analyse des détails de l'organisme vital nous invite à concevoir des habitants différents dans les divers milieux. La plupart des espèces animales et végétales sont confinées chacune dans une des régions du monde, dont les conditions climatériques leur sont indispensables. Il est important aussi de tenir compte de l'action de l'atavisme, qui produit des variations, grâce à la perpétuation indéfinie des formes par la multiplication génératrice ; en sorte que Adam lui aussi, que Cyrano a d'abord placé dans la Lune, n'a pas pu rester le même quand son milieu cosmique a eu varié et qu'il est devenu sur la terre l'ancêtre de notre race. Cyrano toutefois fait peindre ses Séléniens par un Démon né du Soleil, « comme des larves, lamies, farfadets, oracles », leur prête des sens si parfaits que l'entente est difficile entre nous et ces « hommes » supérieurs, leur donne surtout une intelligence tellement au-dessus de la nôtre que nous restons comme un aveugle devant un tableau en présence des insondables problèmes de leur naissance et de leur mort.

Dans une tache du Soleil, les naturels du pays sont « de petits hommes tout nus », nés de cette « terre matrice » par trois « coctions » successives, qui ont fourni, la première « le foie, siège de l'âme végétative », la seconde, « le cœur, siège de la puissance

vitale », la troisième, « le cerveau, siège de la puissance de raisonner ». Le feu du soleil est le créateur, et, selon le plus ou moins de durée de son effort, l'animal naît plus ou moins parfait. Ce feu régénérateur féconde les mottes de terre, d'où naissent les indigènes, et la durée de gestation est la quantité importante du problème. Dans le Soleil lui-même, la partie lumineuse de l'astre compose les divers éléments de l'indigène. Tous ces êtres pensent et parlent — étant d'une essence bien supérieure à la nôtre. Ici, le hasard sert bien le fantastique écrivain, puisque Leibnitz et Locke admettent dans l'Univers plus d'êtres au-dessus qu'au-dessous de nous, et que Renan reconnaît « dans d'autres corps célestes des consciences bien plus avancées que celles de l'humanité ». Cyrano place encore dans le Soleil, le fabuleux Phénix, posant ai si la question de l'hermaphrodisme, sur laquelle il revient ailleurs en citant Salmacis et Hermaphrodite, et plus loin Iphis et Yante.

Est-ce bien de la science ? Non plus que cette fantaisiste et pittoresque *histoire naturelle* de la fabuleuse Salamandre et de la Remora, — *Echénéis*, — que je suis tenté de prendre pour son introuvable *Histoire de l'Etincelle.* Il nous décrit les deux adversaires : l'un habite « vers l'extrémité du pôle, au plus

profond de la mer glaciale », et gèle l'eau de son contact, mais, comme elle se nourrit de glace, elle rend parfois la mer libre au pôle ; amphibie, elle vit à terre « de ciguë, d'aconit, d'opium et de mandragore » ; l'autre « loge dans la terre, sous des montagnes de bitume allumé, l'Etna, le Vésuve, le Cap Rouge ». Puis il les pose en face l'une de l'autre pour leur duel épique. « Des yeux de la Salamandre, il sortait, à chaque œillade de colère qu'elle dardait contre son ennemi, une rouge lumière... » Elle volait, essayant de faire suer la Remora qui, grosse, pesante, carrée, opposait aux efforts de son adversaire son corps tout écaillé de glaçons. En vain, la Remora est heurtée de chocs « pareils à d'effroyables éclats de tonnerre... ; par sa paresseuse résistance », elle finit par écraser la Salamandre. Campanella donne alors à Dyrcona des détails complémentaires. La Salamandre morte servira de « feu à sa cuisine » et ses yeux, « de petits soleils », l'éclaireront, lampes perpétuelles. Quant à la Remora, elle engendre, par sa semence, des vers qui s'attachent aux navires et deviennent des poissons-oiseaux, des macreuses. Cette bizarre théorie était en honneur au temps de Cyrano, « et le Souverain Pontife ne défendait pas de manger en Carême » ces êtres hybrides.

Avec l'attraction, notre écrivain a des prétentions

à la science, et tombe plus d'une fois dans des erreurs faciles à relever. Nous l'avons déjà vu donner plus de légèreté à la marche dans le Soleil, à cause de l'attraction qui enlève aux corps leur pesanteur. Il oppose aussi, dans la Lune, à cette attraction la pesanteur, qui n'est qu'un de ses effets. Ailleurs, il déclare que la force d'attraction de la Terre est plus grande que la force d'attraction de la Lune, vu sa grosseur proportionnelle. La Terre est, il est vrai, quarante-neuf fois plus grosse que la Lune, mais il est de toute évidence que leurs forces d'attractions ne sont pas séparées, et que la Lune ne fait que graviter autour de la Terre. Toutefois il admettait l'attraction, et c'était contrairement au système de Descartes qui, — on ne l'ignore point, — tendait à remplacer cette force et tous ses effets par les tourbillons nés de l'impulsion d'un fluide. Cyrano s'occupe également du vide, question qui a aussi intéressé Descartes, et qui était d'actualité ; car Torricelli continuait Galilée, et Pascal, — 1647, — venait de publier les fam uses *Expériences*... Dans l'antiquité les philosophes avaient longuement discuté sur le vide. Les uns, auteurs de la célèbre formule : « La Nature a horreur du vide, » attribuaient à cette prétendue horreur et à l'attraction l'élévation de l'eau dans les pompes, de la fumée dans les cheminées, etc., et n'admettaient pas le

vacuum disseminatum qui existerait entre les molécules des corps et leurs interstices ; les autres reconnaissaient le *viduum coacervatum*, espace étendu privé de toute matière. Descartes niait l'un et l'autre, affirmant même l'impossibilité d'un vide quelconque qu'il remplaçait par la raréfaction. Admettre le vide, c'était, selon lui, concevoir des dimensions dans l'espace, c'est-à-dire une substance étendue ; c'était le nier et l'établir à la fois. Cyrano est de l'avis de Descartes ; et s'y range dans son unique *ouvrage* scientifique ; aussi fait-il poser par l'Espagnol qu'il veut railler le principe contraire : « S'il n'y avait point de vide, il n'y aurait point de mouvement » ; car on ne peut admettre qu'une mouche, « poussant de l'aile une parcelle d'air », détermine de proche en proche, une agitation du monde entier. Ce raisonnement en faveur du vide, est, on le voit, à dessein peu convaincant, et d'ailleurs, il est scientifiquement vrai que, proportions gardées, si le mouvement n'était trop faible pour se propager ainsi, « l'agitation du petit orteil d'une puce irait faire une bosse derrière le monde ». L'Espagnol affirme aussi que la raréfaction n'est pas possible, « une particule de la masse ne pouvant s'éloigner d'une autre particule sans laisser ce milieu vide ». Sur ce terrain, la science moderne elle-même est réduite à l'hypothèse. Elle établit, en effet, par

voie de supposition, entre les molécules des corps, un vide relatif, et ne considère le vide absolu que comme une abstraction irréalisée.

Dans ces ingénieuses folies, Cyrano a paru entrevoir, — de quelle façon vague et théorique ! — quelques-unes des lois ou des applications de la science de nos jours. Pour le phonographe, il a pu prendre l'idée de son invention dans un *petit Journal mensuel* de son époque. Il est cependant un peu plus précis, quoiqu'il y ait une incommensurable distance entre lui et Edison, on s'en doute sans que j'insiste. Le Génie qui guide Dyrcona dans la Lune lui a remis des boîtes qui servent de couvertures aux livres. L'intérieur est semblable à une pièce d'horlogerie ; des ressorts et d'imperceptibles rouages remplacent les feuillets et les caractères, et le lecteur « bande, avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs, cette machine », met l'aiguille sur le chapitre qu'il veut lire, ou plus exactement écouter, et de la boîte s'échappent les sons qui servent dans la Lune à l'expression du langage parlé.

Il y a loin aussi des esprits vitaux aux microbes, et du rôle des petits animaux de Cyrano à celui qu'a reconnu la science contemporaine ; mais il faut bien avouer que le hasard, — et son imagination, — ont fort servi notre auteur dans ce passage : L'Univers est

un gigantesque animal que peuplent les étoiles, dans chacune desquelles sont des nations, qui deviennent des mondes par rapport aux animaux plus petits qu'eux ; « notre chair, notre sang, nos esprits ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur..., et produisent cette action que nous appelons la vie... ». Chacun de nous est plein de ces esprits vitaux, dont l'existence est surabondamment prouvée par les démangeaisons. Pour reconnaître « cette ironité universelle », il suffit d'examiner le cas d'une blessure, qui attaque « ces petits animaux... ».

Où Cyrano a des idées scientifiques exactes, — au moins *en gros*, — c'est d'abord sur les taches du Soleil, sur l'immobilité de cet astre, et sur le mouvement de la Terre. Pour la première question, il fait encore une fois de l'actualité, — tout en se rangeant à l'avis de Descartes, qui « supposait que les taches de notre soleil, étant des écumes ou des brouillards, elles pouvaient s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble... ; » pour la seconde, au contraire, il reproduit la théorie de son maître Gassendi. On sait les âpres discussions auxquelles elle avait donné lieu. Notre auteur y revient jusqu'à trois fois. Au Canada, il a *maille à partir* avec les Jésuites qui déclarent « la Terre immobile, elle que nous sentons ferme

sous nos pieds », et affirment que « le Soleil ne peut pas l'être, quand nous le voyons marcher. » Dans la Lune, il s'attire un jugement sévère, pour avoir « soutenu cette absurde hérésie que le Soleil immobile est placé au centre du monde, et que la Terre n'est p s un centre et possède un mouvement de rotation ». Dans le Soleil enfin, il constate que « la Terre tourne d'Orient en Occident », et fait la même observation sur les Planètes, « qui non seulement pirouettent sur leurs pôles, mais encore roulent autour du Soleil ».

Je ne parlerai pas du mouvement diurne reconnu par Pythagore, par Héraclide de Pont, par Nicetas de Syracuse, — que cite Cicéron, — pas plus que du mouvement annuel, affirmé par Philolaüs de Crotone — au dire de Plutarque ; — je laisserai de côté le témoignage d'Archimède au sujet des travaux faits sur le double mouvement de la Terre par Aristarque de Samos, à qui son audace avait valu une accusation de sacrilège ; j'omettrai à dessein, chez les modernes, Pürbach qui renouvelait les sphères de cristal d'Aristote, et imprimait à chaque planète un mouvement semblable entre deux sphères concentriques, destinées à l'empêcher de sortir de son orbite ; je ne rappellerai que pour mémoire les travaux de Copernic, ouvrant la voie aux découvertes de Newton ; et

j'arriverai aussitôt à l'opinion de Nicolas de Cœsa et de Galilée, qu'appuiera pour Bergerac l'autorité de Gassendi.

Aussi, après avoir touché, — d'une façon seulement dubitative, dans *Les Lettres*, — à cette question importante, notre auteur la développe complètement dans *L'autre Monde*... Le double mouvement de la Terre fait indubitablement de notre globe un Astre, — et cette vérité est, au point de vue philosophique, tellement capitale que la *Congrégation de l'Index*, malgré l'exemple d'indépendance scientifique donné par le cardinal de Cœsa, avait fait rayer des ouvrages de Copernic et de Galilée ce mot qui, appliqué à la Terre, impliquait qu'elle n'était qu'une planète pareille aux autres, gravitant comme elles autour du Soleil. Or les Jésuites du Canada, par l'organe du vice-roi leur porte-parole, veulent faire confesser à Cyrano que la Terre n'est pas un Astre, qu'elle est immobile et qu'elle tient le premier rang au milieu des Corps Célestes, à cause de la gravitation de tous ces corps autour d'elle. Le Soleil, répond celui-ci, « a pris place au centre de l'Univers », comme la source de la chaleur nécessaire à chaque partie du monde. La Terre, beaucoup plus petite, « ayant besoin de l'influence de ce grand feu », tourne autour de lui. Peut-on convenablement supposer le contraire ? Le médecin va-t-il

au malade ? Le fort plie-t-il devant le faible ? Le grand devant le petit ? Le pays dont le navire cingle les côtes se meut-il devant le navire immobile ? D'ailleurs la Terre est ronde, pour rouler plus facilement à travers l'espace, et rien ne prouve que la voûte céleste le soit. C'est donc par leurs sens et leur vanité que les hommes se sont laissés persuader, — par leurs sens, comme le voyageur qui croit demeurer immobile, pendant qu'à sa vue chemine le rivage ; — par leur vanité, qui trouve son compte à se persuader que tout a été créé en vue de la Terre, et que le Système Planétaire est totalement soumis à notre utilité. Cyrano remet donc notre globe en sa place, c'est-à-dire le balance sous nos pas parmi des milliers d'autres globes bercés dans l'éther, et établit à la fois notre rang et notre relation dans cette multitude de mondes qui composent l'Univers. Si le soleil éclaire l'homme, c'est par accident, « comme le flambeau du roi éclaire par accident au crocheteur qui passe par la rue ». Et il y a plus, le monde est infini par la volonté du Créateur et composé de microcosmes dont notre monde est l'un ; c'est « une tissure sans bornes », facile à imaginer, au moins partiellement, et puisque, de la Terre que nous habitons, nous voyons Saturne et Jupiter, mondes eux-mêmes, si nous habitions ceux-là, nous apercevrions d'autres mondes. Ces argu-

ments, nets et rationnels, présentés sous une forme sensible et originale, font le plus grand honneur à Cyrano.

Dans la Lune il transporte le procès de Galilée et raille le tribunal de l'Inquisition, auquel furent déférés les *Dialogues* du philosophe, et qui, à tous les arguments scientifiques du prévenu, dans une discussion de vingt jours, se bornait à répondre en citant *la Bible*. Enfin, dans le Soleil, il affirme à nouveau son principe. Et toutefois il me semble que notre auteur, qui a eu le bon esprit de suivre, en cette dernière question, l'opinion de Gassendi, n'est rien moins qu'un *savant* au sens propre du mot, et, en dépit de ce que pouvait me présenter de tentant l'af rmation suivante de M. C. Flammarion, je n'hésite point à la déclarer exagérée : « Il est au rang des Pythagore, des Galilée, des Képler et de tant d'autres précurseurs, en passant par Kant, Herschell, Laplace, etc..., et des savants modernes, tels que Arago, Brewster et Reynaud, à cause de son heureuse divination et de son désir d'arriver à la vérité. » Je ne discuterai certes pas « ce désir d'arriver à la vérité »; quant à « l'heureuse divination », j'ai voulu l'appliquer plutôt à certaines des théories philosophiques de notre écrivain. Dans la Lune, par exemple, il m'a paru traiter « de la création » en précur-

seur de l'école évolutionniste. Le docteur du pays qui est chargé d'exposer la théorie de Cyrano, s'exprime en ces termes : l'éternité du monde est la question qui nous embarrasse d'abord, en ce que nous ne pouvons ni la concevoir, « ni nous imaginer que l'Univers, si grand, si beau, si bien réglé », se soit créé lui-même ; d'où le recours que nous avons à un créateur. Pareils à un homme qui se jetterait dans une rivière de peur d'être mouillé par la pluie, « nous nous sauvons des bras nains à la miséricorde d'un géant », et pensons que ce n'est pas le monde qui est éternel, mais bien Dieu. Pourquoi supposer chez Dieu une éternité que nous ne concevons pas en la matière ? Le chaos est éternel et « l'Univers a été ordonné par la réunion d'atomes infinis, très incorruptibles et très simples », de formes différentes, dans un mouvement dont le principe est donné par la Nature, se servant à cet effet « du feu constructeur du tout et des parties du monde ». La matière ainsi disposée a formé les plantes, les arbres, les huîtres, les vers, les mouches, les grenouilles, les moineaux, les singes, les hommes, ce suprême chef-d'œuvre, obtenus après un certain nombre d'ébauches.

Cyrano se trompe dans sa première disposition de la matière et dans son dernier arrangement ; mais cette gradation dans l'échelle des êtres, quelqu'in-

complète qu'elle soit, cette idée de la nature « ébauchant une pierre, du plomb, du corail, une fleur, une comète, et s'acheminant au dessein d'un homme », nous paraît, pour son temps, une idée de génie.

« Voilà une philosophie qui nous est devenue familière..., que nous voyons s'étendre et se propager autour de nous, sous les noms divers du transformisme, de l'évolution ou de la philosophie monistique, comme disent les Allemands... » C'est à propos du *Rêve de d'Alembert* et des *Eléments de Physiologie* de Diderot qu'est écrite cette phrase de Caro, ainsi que celles-ci : « ...Ce sont là de ces théories qu'on pourrait appeler prophétiques, qui devancent les temps, et qu'on ne comprend bien, dont on ne saisit exactement la portée que quand, à la suite de plusieurs tentatives, elles sont entrées dans l'esprit public, sinon à titre de vérités comprises, du moins comme des doctrines provisoires dignes d'examen... Celui qui tenait ce langage, avant de s'appeler Diderot, s'appelait, dans l'antiquité, Héraclite, Empédocle, Lucrèce ; au XVIIIe siècle, il s'appela tour à tour Maillet, Robinet et Lamarck ; il s'est appelé successivement de notre temps Darwin, Hœkel, H. Spencer... C'est le même homme au fond, le même penseur sous la diversité des formes et du langage, si l'on tient compte des temps et des progrès de la science... » Certes ; mais, dans cet

historique trop rapide, il manque un nom au XVIIe siècle, et c'est celui de Cyrano Bergerac, qui exposait ces idées avant Diderot, avant Lamarck dont la *Philosophie zoologique* créait la variation des espèces, avant Darwin dont le transformisme les développait graduellement par voie de sélection naturelle. C'est un mérite, — qu'il m'appartient de signaler en notre auteur, — que d'avoir entrevu comment, de degré en degré, la vie monte sans cesse de l'état inorganique jusqu'à l'animal pensant ; comment la pensée elle-même va, plus ou moins confuse, de la plante jusqu'à l'homme, démontrant ainsi la continuité du développement du monde organisé, qui est toujours dans « ce perpétuel devenir », que Hegel déclare « la nature même des choses » ; comment enfin, les espèces végétale et animale se perfectionnant sans cesse, la fixité absolue n'est pas pour elles une immuable nécessité. Cyrano est revenu sur cette idée de la conservation et des éternelles transmutations de la matière, en posant son principe que « tout est dans tout », le feu dans l'eau, la terre dans l'air, et réciproquement, principe qu'il prouve mieux par les corps composés que par les corps simples, « la bûche se changeant en feu, l'eau en vapeur, la terre en cendre ». Cette transmutation, dira le docteur sélénien, est dans l'ordre des choses. La rivière de *fa*, *la*, *do*, *fa*

fait marcher un moulin, une horloge, tandis que le petit ruisseau de *fa*, *la*, *do*, *do* coule tout simplement, sans rien actionner. D'où provient cette différence, sinon de ce que la rivière a rencontré dans son cours le moulin et l'horloge, que ne rencontre pas le ruisseau ? Ainsi le feu rencontre nos sens, instruments appropriés, grâce auxquels il accomplit ses merveilles. L'ouverture de l'œil transmet cette poussière de feu atomique qu'on appelle les rayons visuels. Ils sont arrêtés par une matière opaque, qui les oblige à se replier sur eux-mêmes ramenant au retour l'image de l'objet perçu, en d'autres termes en rapportant les atomes que dégage incessamment cet objet. On conçoit aussi aisément l'opération de l'ouïe : un joueur de luth, en tirant la corde de son instrument, frappe plus ou moins vigoureusement les atomes dont l'air est composé ; la voix humaine ébranle également, d'une façon plus ou moins violente, les mêmes petits corps. Le toucher est l'action de tous ces atomes sur toutes les parties de notre individu, d'où sa finesse plus ou moins grande d'après la délicatesse de l'épiderme; plus ou moins vive, selon que la partie qui touche est plus ou moins rapprochée de la tête, c'est-à dire du cerveau, centre de la sensation. Le goût n'est que la dissolution, par la chaleur de la bouche, des sels contenus dans les corps sapides. Quant à l'odorat, il

est inutile d'en rien dire, « puisque les philosophes même confessent qu'il se fait par une continuelle émission de petits corps ».

En continuant, par cette théorie des sens récepteurs, le système de Gassendi, Cyrano servait de transition entre ce philosophe et les Encyclopédistes. En affirmant notre correspondance par les sens avec la matière, qui affecte ces intermètes au moyen des atomes qui se dégagent d'elle, il permettait de prévoir le sensualisme de Condillac et la théorie de Locke : « Nos sens sont les seuls passages par lesquels la lumière entre dans cette chambre obscure de notre intellect. » Et il est tellement assuré de l'excellence de ce système que, dans le Soleil, il expliquera la divination d'un vénérable vieillard « par un arrangement de toutes les parties de son corps dans un ordre semblable à celles du corps d'un autre ». Il suffit pour un être, dira-t-il, de disposer ses molécules matérielles comme un autre être pour ressentir les mêmes impressions et avoir les mêmes idées. Ainsi les molécules matérielles, mises en action par les sens, et activant elles-mêmes une cellule ou un groupe de cellules du cerveau, feront surgir des sentiments et des idées. — Voilà qui sent encore le libertin, mais qui n'est assurément point d'un esprit ordinaire.

Il est moins bien inspiré dans sa fantaisiste théorie du langage.

Il y a, dans la Lune, deux langues: l'une, réservée à l'aristocratie, est une musique sans paroles; l'autre, dont se sert exclusivement le peuple, un mouvement cadencé des membres. Dans le Soleil, on parle à Dyrcona « une langue qu'il sait bien n'avoir jamais ouïe », mais qu'il comprend tout d'abord. C'est que « dans les sciences, il y a un vrai, hors duquel on est toujours éloigné du facile ; que, plus un idiome s'éloigne de ce vrai, plus il se rencontre au-dessous de la conception et de moins facile intelligence... C'est sans doute par l'entremise de cet énergique idiome qu'autrefois notre premier père conversait avec les animaux... C'est la langue mère... ». Dans la *République des Oiseaux* parle-t-on cette langue mère ? Ou bien Dyrcona comme Apollonius de Tyanes, Anaximandre, Esope, comprend-il le langage des oiseaux ? Cyrano néglige de nous éclairer sur ce point. Ce qu'il avance, c'est que les animaux parlent, — et j'ai dit ailleurs que notre auteur savait les fasciner ; il se vantait même de les comprendre. Dans le *Royaume des Arbres*, il peut aussi converser avec un chêne de la forêt de Dodone, qui parle le grec d'Epire, « langue la plus universelle, au temps où il rendait des oracles avec ses congénères aux affligés qui le consultaient ».

Tous ces êtres qui parlent et pensent ont une âme, à quelque règne de la nature qu'ils appartiennent. Le philosophe sélénien « ne goûte point d'odeurs de viande, ni même des herbes, si elles ne sont mortes d'elles-mêmes, à cause qu'il les pense capables de douleur ». Dyrcona qui veut pousser son adversaire, — tout en reconnaissant que cette idée par rapport à la chair, au poisson, aux œufs, à certains légumes, appartenait aux Pythagoriciens et aux anachorètes, — croit ridicule « de ne pas couper un chou de peur de le blesser ». Cette objection détermine, en réponse, un parallèle peu flatteur à notre endroit entre l'homme et le chou. Il est incontestable que la nature n'aime ni ne hait ; mais si, au lieu de sa majestueuse et sereine impassibilité, « elle était susceptible d'amour », elle aurait, à coup sûr, gardé ses tendresses pour le chou inoffensif, et non pour l'homme, « qui voudrait la détruire, s'il le pouvait ». Cet être, pétri d'orgueil, naît avec la tache originelle, et, en admettant qu'il puisse se faire une gloire d'avoir été créé à l'image de Dieu, il a tellement, par le péché, flétri et souillé cette ressemblance primitive qu'il est, à l'heure actuelle, plus éloigné du Créateur « que le chou par ses feuilles, par ses fleurs, par sa tige, par son trognon et par sa tête ». Quel langage tiendrait ce chou, s'il exposait toute sa pensée, à l'homme qui

se prépare à le couper ? Car il nous est supérieur « par un intellect universel, une connaissance parfaite de toutes les choses dans leurs causes ». Et, s'il ne nous communique pas ses pensées, qui prouve qu'il n'y a pas de notre faute, et que nos sens ne sont point trop faibles « pour entendre les façons avec lesquelles un chou est capable de s'exprimer avec ses semblables ? » Telle était du reste l'opinion de « Moïse, le plus grand des philosophes et qui puisait la connaissance de la nature dans la source de la nature même », opinion affirmée par l'allégorie de l'arbre de la science, « qui signifie que les planètes possèdent primitivement à nous la philosophie parfaite ». Dans tout ce discours ingénieux du Démon qui l'accompagne dans la Lune, Cyrano fait évidemment la satire de la théorie par laquelle Descartes, craignant de compromettre la question de la destinée de l'homme et de renverser le dualisme absolu de la pensée et de l'étendue, — qui formait le clef de voûte de son système, — faisait des animaux de purs automates. Mais Cyrano va plus loin ; il ne parle pas seulement en effet, comme Aristote, — auquel Gassendi emprunte cette doctrine, — « d'âme sensitive » ; il donne à tous, animaux et végétaux, une âme sans épithète. « Les sectaires de l'île d'Utopie soutiennent que les bêtes ont une âme », dit Morus qui n'est pas éloigné de penser

comme eux, malgré la réserve prudente derrière laquelle il se retranche. Cyrano a d'autant plus de mérite à *affirmer*, même sous sa forme fantaisiste, que Lamothe le Vayer est bien plus timoré : l'intelligence des bêtes, dit-il, n'est qu'instinct, et « il y a impiété à dire que les animaux ont de la raison, parce que c'est leur attribuer la forme essentielle de l'homme ». Bergerac est assez convaincu pour, dans le Soleil, revenir sur cette affirmation. Tous les arbres ont une âme : la première preuve, c'est leur souffrance lorsque les frappe la cognée du bûcheron, et leur résistance ; « aussitôt qu'ils ont été avertis par la douleur, ils se ramassent en eux-mêmes, réunissent leurs forces pour combattre, et se pétrifient pour résister à la dureté des armes de leurs ennemis ». Ce n'est point tout : confidents des amours des oiseaux, qui eux aussi ont une âme pareille à la nôtre, « les arbres plient leurs rameaux tout autour du nid, pour garantir des cruautés de l'homme la famille de leur hôte ». Des arbres viennent tous ces amours si beaux, et si étranges à la fois, dont l'antiquité païenne a fait, avec son instinct poétique, des *mythes* et des *légendes*. C'est eux qui ont pris l'âme d'Oreste et de Pylade, et tous ceux et toutes celles qui ont pu manger des pommes nées de ces arbres privilégiés ont été à jamais unis d'une ardente affection. Si elle a dévoyé quel-

quefois, qu'importe ? Ce qu'il convient de retenir, c'est que des différences de degrés dans les âmes des êtres, — à supposer que notre auteur en reconnaisse, — ne sont point différences essentielles ; qu'accorder seulement de l'instinct aux animaux et aux plantes lui paraît faux et puéril; car l'instinct est la source des conceptions rudimentaires, qui fatalement se compliquent peu à peu et finalement constituent l'intelligence.

Mais il ne suffit pas à Cyrano de placer l'animal sur un pied d'égalité morale avec l'homme. L'âme des oiseaux est immortelle ; celle des hommes ne l'est pas. Aussi lorsque dans *la République des Oiseaux* le voyageur est condamné à mort et mené au supplice, le prêtre qui l'assiste le console facilement. Qu'est-ce que la mort pour l'homme, cet animal inférieur ? Mourir, c'est retourner au néant, c'est recommencer à ne pas être, c'est reprendre la situation de l'être qui n'a jamais été. Pour tous, d'ailleurs, la vie est-elle un bien ? A peine si pour l'être supérieur, — disons les animaux, — elle est un instant à passer entre deux existences effectives, et, dans ces conditions, on comprend que le phénomène que nous appelons la Mort ne vaille pas la peine d'un mensonge ou d'une atténuation. Qu'arrive-t-il, en effet, de nous après la mort ?

L'être inférieur.

> ... ici, c'est l'homme qu'il veut dire, —
> Et non la bête, on peut aisément s'y tromper, —

va au néant ; l'être supérieur change simplement de forme dans la constitution éternelle de tout ce qui existe. Tous deux échappent à « cette terreur vaine de l'Achéron qui trouble jusque dans le fond la vie humaine ». Puis, par une flagrante contradiction, Bergerac fait revivre tous les êtres. Est-ce inadvertance ? Est-ce une façon d'humilier le condamné ? Est-ce seulement une de ses manières prudentes d'embarrasser à dessein les questions épineuses ? Quoi qu'il en soit, il n'y a que mutations dans la constitution des choses, et les idées de vie et de mort deviennent ici des idées relatives et corrélatives. La matière est en perpétuel mouvement, et, cessant d'être ce qu'il est, le condamné Dyrcona sera autre chose..., et autre chose valant, à coup sûr, mieux que l'homme, serait-ce un caillou ou une motte de terre ; « il aura aussi l'honneur de contribuer, puisqu'il passera en leur substance, aux opérations intellectuelles des oiseaux qui vont le dévorer ». Ainsi notre organisme abandonne, par la mort, le milieu que, durant la vie, il a occupé, et fait son entrée dans un milieu approprié à sa constitution nouvelle. On voit bien que c'est la métempsycose, sur laquelle Bergerac

revient à plusieurs reprises, mais une métempsycose corrigée et modernisée, je vais montrer comment : « L'homme revivra », dit notre auteur dans son plaidoyer en faveur du chou ; et ailleurs il fait exposer sa théorie par son hôte sélénien : « Un prunier, par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce et digère le gazon qui l'environne ; un pourceau dévore ce fruit, et le fait devenir une partie de soi-même ; et un homme mange le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi, et fait revivre cet animal sous une plus noble espèce. Ainsi cet homme... était, peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe... » Mais, tandis que Pythagore, et tous les philosophes qui ont adopté et développé son idée, ont fait coexister l'idée de punition et de récompense avec celle de transmigration ; tandis que l'âme, pour eux, s'incarne dans un organisme approprié à une constitution nouvelle, qui est le fruit de ses œuvres dans sa précédente existence, Cyrano ne veut voir dans la métempsycose que le besoin de progrès de toutes les espèces et de tous les êtres « tendant au plus parfait ». — C'est ainsi que la question a été reprise de nos jours par Pierre Leroux et Jean Reynaud. — Et cette transmigration de l'âme est tellement naturelle que le Démon sélénien transmet la sienne « au corps d'un jeune homme qui vient d'ex-

pirer », et donne par insufflation à cette âme une autre enveloppe. « Je m'en suis approché, raconte-t-il, feignant d'y connaître encore du mouvement, et protestant à ceux qui étaient présents qu'il n'était point mort..., de sorte que, sans être aperçu, j'ai approché ma bouche de la sienne, où je suis entré, comme par un souffle... » Et cela est si peu un *miracle* que, par deux fois, Cyrano nous déclare, — si fort qu'il veuille déguiser sa pensée, — qu'il ne peut croire à l'incroyable, s'incliner devant le surnaturel. Lorsque, dans la Lune, le fils de l'hôte avance que les mots « miracle et prodige » ont été inventés par « des gens stupides » pour excuser la faiblesse de leurs entendements ; lorsqu'il attribue les évènements surnaturels à des effets d'imagination, Dyrcona le prie bien « de cesser ses impertinents raisonnements », mais il avoue, en même temps, « son admiration pour les gens de ce monde là, dans lesquels, jusqu'au simple peuple, il se trouve naturellement tant d'esprit, au lieu que ceux du nôtre en ont si peu ». Dans le Soleil, il condamne « les philosophes à l'entendement aheurté qui cherchent, par faiblesse d'intelligence, des raisons absurdes à des phénomènes naturels ». Il n'y a pas la moindre chose surnaturelle dans ce qu'ils appellent improprement miracles, puisque l'imagination peut tout produire : témoins, dans l'antiquité, le roi d'Ita-

lie, Cippus, qui trouva des cornes à son front, après une nuit passée à rêver de combats de taureaux ; Gallus Vitius, qui devint fou, à force de penser à la folie ; Codrus, qui recouvra la santé, en songeant qu'il était un jeune homme beau et robuste : témoins, dans tous les temps, les phénomènes, qui paraissent inexplicables, de la grossesse, et qui ne sont que les résultats du travail de l'imagination. Et ce qui m'a paru le plus intéressant dans cette théorie *libertine*, c'est que son auteur veut rester orthodoxe. Sa discussion ne tend pas à diminuer la puissance de Dieu. Dieu, de par son absolue autorité, a-t-il le droit d'intervertir les lois de la nature ? Non, pense Bergerac, qui ne peut prendre Dieu pour un simple machiniste nous causant des surprises, parfois fort désagréables. Non, nous ne sommes point des *pantins* qu'il tient au bout d'un fil mû par sa fantaisie irraisonnée. Tel est le sens qu'on a trop souvent donné au mot célèbre : « L'homme s'agite et Dieu le mène ! » Sens dégradant pour la puissance divine elle-même et contraire à notre dignité. Il me semble, — et c'est là ce que j'ai voulu dégager de la discussion de Cyrano sur les miracles, — que, s'il eût connu cette parole, il lui aurait donné pour signification que Dieu conduit l'homme, cette créature d'élection, à travers le merveilleux enchaînement, souvent obscur pour notre ignorance, des

causes et des effets, au milieu de la concordance toujours parfaite, mais qui parfois échappe à notre insuffisance, des lois générales par lui établies, et dont il ne saurait s'écarter sans perdre, par ce vain caprice, sa véritable grandeur. Et ainsi le *libertin* est loin d'être un *athée*, et a le droit de s'en défendre. Faire de la raison sa reine, c'est encore un hommage à ce créateur, qu'il n'a jamais écarté de son œuvre, et qui lui a donné cette raison. Au reste puisque Voltaire n'alla que jusqu'au déisme, jusqu'où aurait bien pu pousser le XVIIe siècle ?

On voit par cette étude, — si incomplète que je l'aie voulue, — combien Bergerac a remué d'idées dans cette *œuvre* au point de vue satirique, scientifique et philosophique. Toutes n'ont point assurément la même valeur, mais beaucoup dénotent un esprit ingénieux, quelques-unes un esprit profond. Je n'y reviendrai point ici, ne retenant, en ce lieu, que l'homme nouveau qui se dégage de cet ouvrage ; le réformateur social, protestant contre l'ensevelissement répugnant, contre les barbaries de la guerre, contre les fureurs de l'intolérance, contre la cruauté de toutes deux ; le philosophe, entrevoyant la théorie de l'évolution et modernisant, pour ainsi parler, la vieille métempsycose, afin de lui donner par là une place honorable dans l'histoire de l'esprit humain.

Oui, si l'on a pu railler, trop souvent avec raison, l'écrivain prétentieux des *Lettres* à la mode, oublier sans encourir un blâme trop énergique, l'auteur comique et tragique de second ordre, sacrifier le savant, dont les erreurs sont si nombreuses et la science si fantaisiste, assurément, il est bon, en toute équité, de mettre en lumière, comme je l'ai tenté, le penseur profond et hardi dont les théories railleuses sont parfois si suggestives *d'au-delà*, qui se gardait bien de trouver suffisants et inattaquables les systèmes consacrés, qui faisait peu de cas du nom vénéré d'Aristote « accommodant les principes à sa philosophie, au lieu d'accommoder sa philosophie aux principes », et qui est digne de figurer, à côté de Campanella et de Descartes, dans sa *Cité idéale des philosophes*.

CONCLUSION

En 1893, arrivé à ce point de mon travail, je me demandais si un Cyrano vrai remplacerait le Cyrano légendaire ; si l'on apprécierait autrement sa vie et son œuvre ; si l'on s'obstinerait à le voir, en tant qu'homme, sous la forme d'un fier-à-bras, d'un tranche-montagne, d'un matamore au nez gigantesque et couturé de balafres, et en tant qu'écrivain comme « le fou faisant du galimatias » de Tallemant, ou le clou qui fixe Motin au gibet dressé par Boileau.

Je me suis rencontré *par avance* avec M. H. Dübi qui, en 1906, se pose la question de savoir « s'il a réussi à mettre le Cyrano vrai à la place du Cyrano légendaire », et qui conclut, ainsi que moi, qu'il a bien peur de n'avoir pas réussi. C'est là, en effet, que gît le lièvre. Avons-nous perdu notre peine ? Tiendrons-nous vaincue et demandant grâce la légende ? Non certes, et même l'on m'accusera peut-être, en dépit de toutes mes concessions volontaires et de l'impartialité absolue que j'ai incessamment cherchée, de prêcher pour mon saint, comme dit le proverbe, pour mon libertin, qui serait plus exact en l'occurence ;

d'essayer de renverser des jugements bien et dûment établis pour tenter une sorte de réhabilitation, — et Dieu sait si elles sont à la mode ; — dont le besoin ne se faisait guère sentir. Peut-être ira-t-on jusqu'à dire que j'ai surfait la valeur de Cyrano ; que j'ai en lui trouvé trop de choses louables, ainsi que le reprochait Maxime Gaucher à Scherer à propos de Grimm : « Si vous lui dites que Grimm avait le nez tordu, il répond : oui, mais c'était un nez d'homme d'esprit... » Et il est certain que j'aurais pu aisément tomber dans la même faute, d'autant plus que le nez de Monsieur de Bergerac prêtait lui aussi à la critique, et même à la charge, si l'on en croit M. Rostand appuyé par M. Coquelin.

Jamais pourtant n'ai-je cédé avec complaisance à la tendance trop ordinaire qui pousse le critique à grandir un *héros* dont il est épris ; et toujours j'ai écrit de bonne foi, ainsi que le vieux Montaigne, animé du seul désir de remplacer par un Cyrano authentique la figure conventionnelle du bohême bravache et spadassin, ridicule dans sa vie et extravagant dans ses œuvres.

Et je voud ais donc, après quinze ans, à la suite des études nombreuses auxquelles, depuis la parution de mon *S. de Cyrano Bergerac*, se sont livrés bien des littérateurs illustres français et étrangers, et qui n'ont

pas sensiblement dérangé mon point de vue, dire en terminant ce qu'était ce beau jeune homme, d'humeur batailleuse certes, mais « qui n'eut jamais une querelle de son chef », au témoignage de Lebret, brave à trois poils et confiant en sa bravoure, d'une susceptibilité chatouilleuse qu'aucune considération n'aurait pu calmer, d'une nature enthousiaste d'autorité et à la fois de romanesque, mais droite en ses opinions nettes et fermes, précieux un peu, burlesque souvent, libertin toujours, c'est-à-dire n'agissant qu'à sa guise et selon ses sentiments particuliers, et digne par là des foudres du père Garasse, incapable de jouer sa vie sur un amour si poétique qu'on l'imagine, sceptique vis-à-vis de ce dieu plus encore peut-être que vis-à-vis de l'autre, et disciple de Vanino, car il croyait surtout à l'Honneur et à la Raison reine et déesse.

D'un esprit large, d'un talent plus étendu et plus complet qu'il n'est coutume de le voir, littérateur et savant, Cyrano a montré, dans son *Fragment de Physique*, des qualités de premier ordre comme vulgarisateur des théories de Descartes, auquel il avait passé après Gassendi. Mais pourquoi cette sorte d'opposition apparente ? J'ai dit ailleurs (1) combien Des-

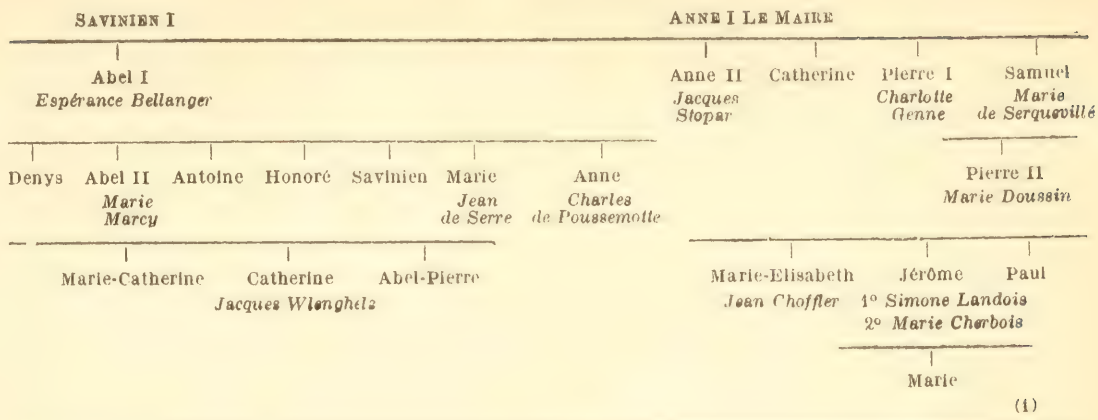
(1) Cf. *Autour du* XVIIe *siècle*, Paris-Grenoble, Charles-Perrin.

cartes fut surtout l'adversaire de Pascal et ne s'éloigna pas autant qu'il le paraît du système gassendiste, dont il acceptait l'atomisme à la mode de Leucippe et de Démocrite. Répandre donc, en compagnie de Rohault, à la suite de Lamothe le Vayer, les idées exposées dans la *Dioptrique*, *les Météores*, *les Méditations* et *les Principes*, c'est rester conforme aux enseignements de ce maître dont toujours il fit si grand état. Je tenais à signaler ce petit côté de l'œuvre de Cyrano. Les grandes lignes se rencontrent dans ces *Lettres*, où parfois il raille en pages courageuses des préjugés absurdes de son époque, des abus sociaux, où il affirme des idées politiques dont l'expression pouvait ne pas manquer de danger ; — dans cette comédie du *Pédant Joué* où, imitateur de l'Italie et des farceurs du Pont-Neuf, il donne une création, Gareau, qui ne manque ni d'originalité, ni de force ; — dans cette tragédie d'*Agrippine*, où il campe un personnage, Séjanus, sous lequel sans doute il est facile de le retrouver avec sa pensée libérée et sa hardiesse téméraire ; — dans son *Autre Monde* qui tient à la fois du roman et du poème. Romancier, il mérite une place honorable pour cette quasi-divination qui a ouvert la route à des écrivains plus heureux et, partant, plus célèbres que lui ; poète, il a mêlé à son panthéisme un peu vague l'amour de la

Nature, cette religion du libertinage, qui était pour lui et pour son groupe autre chose qu'un décor inanimé, et qui lui permettait de doter tous les êtres, si humbles soient-ils, d'une âme et d'une voix chargée de répandre leur pensée vivante.

Et si l'on consent à souscrire à mes conclusions, je suis bien sûr qu'il sourira, en les Champs-Elyséens où le rencontra Gabriel Guéret, plus que des acclamations qui ont salué « son panache », de savoir que l'histoire a détruit la légende et qu'on le remet en sa vraie place d'homme de talent qui s'est éparpillé un peu à travers tous les genres à la mode, mais qui comme par hasard, a parfois atteint le génie.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE CYRANO



(1) On lit, dans l'ouvrage de M. Georges Claretie, *Derues l'Empoisonneur*, consacré à une cause célèbre du XVIIIe siècle, que ce bandit avait « tracé avec des accolades toute la filiation qu'il se donnait ». Il prétendait descendre de Pierre II de Cyrano par Jérôme, époux de Marie Cherbois, à laquelle il donne pour fils un Paul, — inauthentique, — duquel serait née Marie, son aïeule. Cette constatation m'a paru intéressante, en ce qu'elle montre qu'au cours du XVIIIe siècle Cyrano était moins inconnu qu'il n'a paru quelquefois.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I. L'Histoire d'une Légende..... 1
II. Le vrai Cyrano..... 11
III. Entre la Légende et l'Histoire..... 23

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES DE CYRANO

I. Les Lettres..... 39
II. Le Pédant Joué..... 119
III. La mort d'Agrippine, veuve de Germanicus..... 185
IV. L'autre Monde ou les Etats ou Empires de la Lune. Histoire de la République du Soleil..... 205
Conclusion..... 279
Arbre généalogique de la famille Cyrano..... 285

FIN DE LA TABLE

H. DARAGON, IMP., PARIS

DU MÊME AUTEUR

S. de Cyrano Bergerac, sa Vie et ses Œuvres. *Paris, A. Colin*, 1893 (épuisé).

Guerres Religieuses dans le pays de Foix sous le règne de Louis XIII. *Foix, Gadrat*, 1893 (épuisé).

Les Assemblées illicites au pays de Foix à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes. *Foix, Gadrat*, 1893 (épuisé).

Henry Beyle-Stendhal [Collection du *Dauphiné Littéraire*]. *Grenoble, Gratier*, 1900.

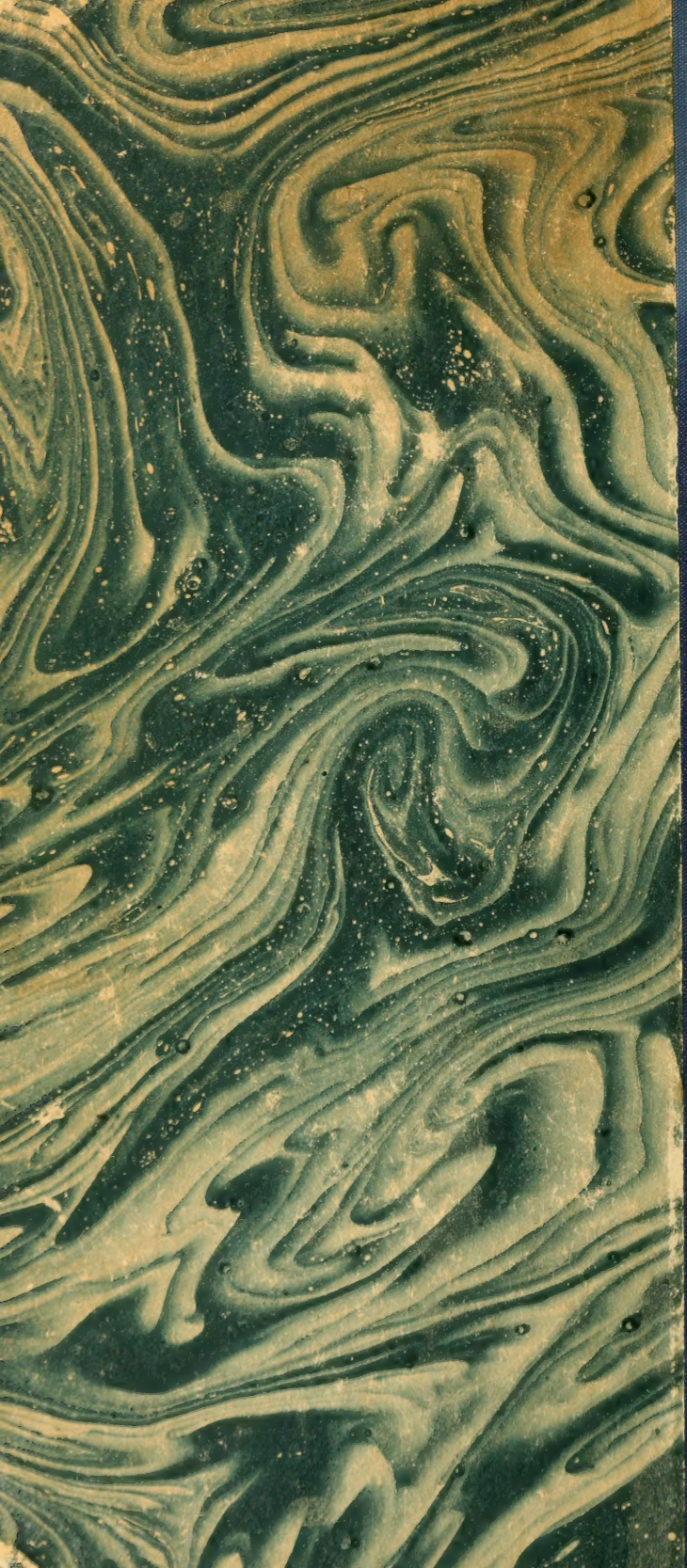
Autour du XVIIe siècle. *Paris-Grenoble, Charles-Falque* et *Perrin*, 1901.

Quelques notes sur le Monopole de l'Enseignement. *Paris, Ed Cornély*, 1903.

Pupazzi et Statuettes, études sur le XVIIe siècle. *Paris, Ed. Cornély*, 1908.

PQ
1793
B7

Brun, Pierre Antonin
Savinien de Cyrano Bergerac

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY